LA DUNCIADE, POËME.

Tome I.

A

Palissot de Montenry (6).
See name, incidentally, vol 1/22



3. A.A. 1

DUNCIADE, POËME, NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de deux nouveaux Chants.

Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Soisi FONTENELLE, Dialogues des Morts.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIII.



is covered to the second of th



AVIS

DES

ÉDITEURS.

LE Poème de la Dunciade est assez connu pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Nous nous bornerons à dire que cette édition plus correcte que les précédentes est enrichie de deux Chants qui n'ont point encore paru, & qu'il y a dans tous les autres des corrections trèsconsidérables. Les Mémoires Littéraires de l'Auteur ont été revus aussi avec le plus grand soin.

Nous croyons devoir prévenir quelques lecteurs que le mot Dunciade dérive du mot Anglais Dunce, qui veut dire un sot, un stupide, un hébêté. Le mot

6 AVIS DES ÉDITEURS.

Dunciade n'a pas d'équivalent dans notre langue. Sottisade en serait un, mais il n'est pas d'usage.



LETTRE

DE L'AUTEUR

DE LA DUNCIADE

AUX EDITEURS.

Vous me faites rompre mon serment, Messieurs. Je m'étais promis de me reposer dans ma carrière satyrique, & de dire ensin avec le vieux Entelle:

.... Hic - castus artemque repono.

Mais vous êtes venus me tenter dans ma retraite, en me proposant de donner encore une nouvelle édition d'un Poëme que j'avais condamné à ne plus reparaître, du moins de mon vivant. Vous l'avez emporté sur toutes mes résolutions; il n'est plus tems de me faire honneur de ma résistance, à laquelle bien des gens ne croiraient pas. J'ose

vous assurer cependant que désormais aucune considération ne prévaudra sur ma tranquillité. Vous pouvez donner ma parole au Public que cette édition sera bien réellement la dernière qui se fera de mon aveu. J'exige de vous, Messieurs, ce prix de ma consiance. Ce n'est qu'à cette condition que je vous livre mon nouveau manuscrit; & pour m'assurer que vous serez sidèles à la remplir, permettez que cette Lettre même serve d'Avant-Propos à mon Ouvrage.

C'est dans le moment où, pour ma propre satisfaction, je venais de le refondre en partie, que vous m'avez témoigné l'empressement le plus slatteur pour le réimprimer. Je sentais, avec une sorte de terreur, que sans avoir le génie de Boileau, je me trouvais, à peu près, dans la même situation que lui, lorsqu'il disait:

Après avoir joué tant d'Auteurs différens;
Phébus même aurait peur s'il entrait sur les rangs.

Ce sentiment d'inquiétude me tour-

mentait d'autant plus, je l'avoue, que je ne l'avais point éprouvé dans toute sa force, & autant que je l'aurais dû, lorsque je hasardai le premier essai de ma Dunciade. Ce ne sut d'abord qu'un simple badinage en trois Chants, auquel le Public sit grace en saveur de quelques traits d'imagination, & de quelques idées véritablement neuves, telles que ces aîles à l'envers du Pégase de la Sottise, dont l'invention a paru si heureuse qu'il a bien fallu me la disputer.

Le contraste du Bouclier de la Déesse & de la Ceinture de Vénus, ce Sisset vengeur qui veille à côté de la Lyre d'Apollon, & qui sisse de lui-même dès qu'un profane ose y porter la main, toutes ces sictions, dont je n'étais point redevable à Pope, désendirent mon essai contre cette multitude d'ennemis intéressés à le faire oublier. Plusieurs éditions qu'on en sit très-rapidement m'assurèrent de l'indulgence du Public impartial.

10 LETTRE DE L'AUTEUR

Mais cette indulgence même fut une nouvelle raison pour moi de revoir mon ouvrage avec des yeux plus sévères. Mes idées s'étendirent. Je commençai à ne pas désespérer de remplir une carrière plus vaste, & de donner à la Nation un nouveau Poëme épique dans un genre qui aurait pour elle le mérite de l'originalité, & qui serait une espece de conquête sur l'Angleterre, où Pope en a fourni le premier modèle.

Mon imagination me servit au-delà de mes espérances dans un sujet, dont je n'avais pas d'abord soupçonné toute la richesse. De nouvelles situations comiques, de nouvelles peintures se présentèrent successivement à ma pensée. L'exécution sut rapide, parce que les idées avaient été sortement conçues; mais cette facilité même m'inspira quelque désiance. Je crus qu'il était tems de m'arrêter, & qu'ensin avoir fait éclore d'un sond stérile la matière de

dix Chants, c'était avoir épuisé toutes mes ressources. Ce sut alors que je donnai l'édition de 1770.

Le Public parut me savoir gré de mes nouveaux efforts; mais bientôt je ne me dissimulai plus que mes quatre premiers Chants étaient trop dénués d'action, que le Poëme pouvait finir & commencer plus heureusement, & que pour un homme qui avait pris en main la cause du Goût, il m'était encore échappé trop de négligences. Mes ennemis ne m'avaient attaqué longtems que par des libelles qui ne pouvaient m'éclairer sur mes fautes; mes amis m'avaient jugé peut-être avec trop de faveur; je pris le parti de n'avoir pas de censeur plus rigoureux que moi-même.

L'idée me vint de resserrer en deux Chants l'action trop évidemment prolongée dans mes quatre premiers, & par-là de donner au Poëme un début plus vis & plus rapide. Ce n'était que

12 LETTRE DE L'AUTEUR faire disparaître une faute; mais par l'addition de deux nouveaux Chants, je crois avoir trouvé le moyen de jetter dans l'Ouvrage plus de variété, plus d'intérêt, en un mot, de le perfectionner autant que mes faibles talens pouvaient me le permettre.

Dans l'un de ces Chants, j'ai effayé de faire un tableau des sottises les plus célèbres dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Il m'a paru que ce tableau fait pour tous les tems, & digne de la plus haute Epopée, joignait au mérite de varier le ton du Poëme, celui de donner au sujet une importance plus réelle. J'aurais pu dire en quelque sorte avec Virgile: ma-

jus opus moveo.

Dans l'autre Chant que j'ai travaillé fur un plan dont on ne trouvera le modèle chez aucun Poëte, j'ai ofé mettre au creuser, pour ainsi dire, la réputation de M. de Voltaire, en m'éloignant également du double écueil

de la jalousie & de l'adulation. J'ai cru que, dans un Poëme littéraire, je devais tâcher de caractériser le génie le plus singulier de notre siècle, & peutêtre de tous les siècles. Ce qui pourra me concilier les suffrages de ceux qui mesurent leur estime aux difficultés vaincues, c'est que je ne pense pas qu'il y ait dans toute la Dunciade un Chant plus gai que celui-ci, & dans lequel il y ait plus d'action.

Voilà, Messieurs, l'histoire de l'Ouvrage que vous allez réimprimer, & qui ensin a reçu de ma part sa dernière forme. Le Public me pardonnera les sautes que je n'ai point apperçues, & toutes celles que j'apperçois encore, en saveur des soins que je me suis donnés pour le rendre plus digne de lui. Je n'attends, pendant ma vie, aucune saveur de mes contemporains en littérature, si ce n'est, peut-être de quelques ames assez courageuses, pour oser, comme moi, ne s'enchaîner à aucune faction, ou de quelques jeunes gens dont le goût n'a pas encore eu le tems de se dépraver. Mais c'est à la postérité, devant qui tous les petits intérêts disparaissent, d'assigner à la Dunciade le rang qu'elle aura mérité parmi les Poëmes. Jusqu'à ce jour de justice, je n'ambitionne que peu de suffrages, & c'est très-sincérement que je répète après un ancien:

me raris juvat auribus placere:

Qu'il me soit permis seulement d'observer encore que, par un petit stratagême de jalousie, quelques personnes
ont affecté de ne voir dans la Dunciade qu'un ouvrage du moment. Je me
garderai bien de rappeller le souvenir
du Lutrin, pour leur prouver qu'une
simple anecdote du tems, & que les
sujets en apparence les plus ingrats,
reçoivent des mains du génie, une existence assez vigoureuse pour se garantir
à jamais de l'oubli; mais en redoutant

toute comparaison avec Boileau, j'oserai dire qu'à fon exemple j'ai tâché de construire un édifice régulier, & de donner un vrai Poeme dont l'action soit une, & dont les événemens soient disposés de manière à former un en-

semble épique.

J'ai débuté dans mon premier Chant, comme l'Auteur du poëme de l'Araucana, par donner une description nécessaire du pays que j'allais chanter; mais dès ce premier Chant, l'action commence. On voit accourir les troupes de la Stupidité. Un grand dessein est prêt d'éclore, & il se développe tout entier au second Chant, par la harangue de la Déesse. Le Général est nommé par acclamation. Il n'est plus question que de lui donner une armure convenable, & la Stupidité se dépouille elle-même de la sienne pour l'en revêtir dans le troisième Chant.

Au quatrième, le Général fidèle au costume des anciens héros, veut intéresser les Dieux au succès de son entreprise par une magnisque hécatombe. Le bûcher s'allume; mais la slamme en est repoussée vers la bibliothéque de la Déesse, qui n'échappe à l'incendie que par le généreux dévouement du Héros, qui ne balance pas à sacrisser ce qu'il a de plus cher.

Le cinquième Chant se passe en sêtes. C'est un repos pour le Lecteur. La Stupidité pour témoigner sa reconnaissance à son intrépide Général, & pour inspirer à ses combattans un nouveau courage, imagine de leur donner un souper digne de leur mérite. Elle se trouve à ce festin, placée vis-à-vis du Héros qu'elle aime, à peu près comme Didon vis-à-vis d'Enée. La même cause produit un même esset ; & le sixième Chant est consacré aux tendres amours du Général & de sa Souveraine, selon l'usage éternellement établi d'amener des Amours dans un Poème Epique.

Cependant les exploits du Héros l'invitent l'invitent à un doux sommeil, & par une nouvelle faveur, qu'il n'a que trop méritée, la Déesse, au septième Chant, lui envoie un songe magique, qui lui fait voir tous les triomphes passés, présens & à venir de son Amante.

Dans le huitième Chant, les Muses alarmées des complots de la Déesse, sur tout, des menaces du Général, dont le bruit s'est fait entendre jusqu'au Parnasse, implorent les bontés d'Apollon qui les rassure, & qui, pour mieux s'instruire des projets de son Ennemie, prend la résolution de lui députer un Ambassadeur. Cette députation, & les événemens dont elle est suivie, ne sont qu'inspirer un nouvel orgueil à la Déesse, qui se croyant déjà Souveraine de l'Hélicon, donne à son armée le signal du départ.

L'armée, au neuvième Chant, est arrêtée dans sa marche par un épisode qui prouve combien les Dames sont peu nées pour la guerre, & pour les

Tome I.

travaux du bel esprit. Enfin, dans le dixième & dernier Chant, les troupes de la Déesse, & son Général lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, sont mis en suite par le Sisset du goût; & ce dénoûment nécessaire & rapide termine le combat à l'avantage des Muses.

Telle est, Messieurs, l'œconomie du Poëme, dont le sujet est le siège du Parnasse par la Sottise, & dont l'action très-simple, quoiqu'elle soit enrichie d'un metveilleux qui sournit à chaque Chant la matière de plusieurs tableaux, peut se passer en moins de deux jours. Il me semble que tous les événemens y sont enchaînés l'un à l'autre par une ordonnance assez heureuse, & que d'ailleurs (ce qui est une des principales règles de l'art) ils naissent tous du sond du sujet.

Il me reste, Messieurs, pour sinir cette longue Lettre, à prévenir un reproche trivial que l'on ne cesse de me faire, & qui sera peut-être encore répété. On croit me dégrader infiniment aux yeux du Public en redisant toujours que je n'ai fait que des satyres.

Quand j'aurais en effet ce trait de ressemblance avec Perse, Juvénal, & notre bon Regnier, je demanderais aux personnes qui me sont ce reproche, en quoi elles pensent m'humilier? Croientelles-donc que le nom d'Horace serait absolument anéanti, s'il n'eût donné que ses satyres, & que si Boileau sût mort très-jeune avec la seule réputation d'Ecrivain satyrique, il n'eût pas laissé encore une mémoire très-glorieuse?

J'ai fait des satyres, je l'avoue, & j'ai tâché d'en rappeller le goût dans un siècle qui en avait besoin, & dans un tems où l'on ne voyait plus que des libelles. J'ai obéi au talent que j'ai reçu; mais on affecte d'oublier qu'avant de me livrer au penchant que l'on me suppose, j'avais donné quelques

pièces de théatre qui n'avaient rien de commun avec le genre saryrique, telles que la Comédie des Tuteurs, & même celle des Philosophes, qu'on ne peut appeller une pure satyre sans dénaturer toutes les idées. On a de moi dissérens Ouvrages en prose & en vers qui prouvent que je me suis exercé en plus d'un genre. J'avais même débuté par une Tragédie & par une Histoire, & je me souviens que dans ce tems-là M. Fréron me louait assez.

Si depuis j'ai paru donner quelque préférence à la satyre, & s'il est vrai que pour venger la raison & les mœurs, j'ai fait assez souvent un usage courageux du ridicule, j'ose en tirer vanité, sans redouter les reproches d'égoisme qu'on n'a pas manqué de me faire encore : car c'est à qui me prêtera le caractère qui m'est le plus étranger.

Vous savez, Messieurs, que pendant quinze ans, je ne m'étais désendu contre les libelles les plus esfrénés que par mon silence. A la fin, par le conseil de mes amis, j'ai cru devoir répondre, une sois pour toutes, à la calomnie, & justisser, non pas mes vers, mais mon honneur.

En retraçant au Public le souvenir de ces indignités, je conviens que j'ai voulume donner la satisfaction de couvrir mes ennemis de la fange qu'ils m'avaient eux mêmes sournie. Par leur rapport avec moi, leurs injures n'étaient que méprisables; mais elles m'ont servi à peindre les mœurs du tems, & à démontrer que nos prétendus sages,

Prêchant la tolérance & très-intolérans,

avaient surpassé en siel, en sureur & en bassesse les pédans du seizième siècle. Elles ont dû prouver encore que ce n'était pas sans raison que j'avais choissi pour époque de mon Poëme sur la Sottise, le règne de la prétendue Philosophie, qui n'est elle-même qu'une sottise pompeuse dont nous avions eu le malheur de nous infatuer.

22 LETTRE DE L'AUTEUR

Au reste, Messieurs, les événemens ont justissé ma conduite; car au moins, depuis ce tems, mes ennemis se sont retranchés à mon égard dans un silence de honte & de consuson. En esset quel autre parti pouvaient-ils prendre? Il y aurait eu trop de mal-adresse à renouveller des libelles que j'ai paru mépriser assez pour les produire moimeme au grand jour. J'ai ensin trouvé le moyen de les réduire à saire, par leur silence, l'aveu le plus humiliant de leur ignominie.

Ce n'est pas que de tems en tems ces Messieurs ne m'honorent encore de quelques injures. On a imprimé, par exemple, de prétendues Lettres de Madame la Marquise de Pomp ***** dans lesquelles on a eu la hardiesse d'en supposer une, où je suis très-maltraité, aussibien que la Comédie des Philosophes. Les faussaires ne savent point que j'a-

^{*} Voyez la Comédie de l'Homme dangereux, & les Pièces qui la précèdent & qui la suivent,

vais l'honneur d'être connu de cette Dame, que j'ai reçu d'elle des témoignages de bienveillance, & que perfonne n'avait plus contribué qu'elle à la représentation de cette même Comédie.

L'Auteur obscur qui ma sait des reproches d'égoisme, & qui pourtant n'a
composé sa petite Brochure que par vanité, a voulu me faire un crime d'avoir
publié une anecdote honorable pour mon
père. * Je m'applaudiss, il est vrai,
d'avoir sais l'occasion de rendre à sa
mémoire une espèce d'hommage que je
lui devais à tant de titres. il faut que
la philosophie desséche bien les cœurs,
si l'on a pu m'envier une satisfaction si
douce & si pure. J'en ai été bien vengé
par des ames sensibles qui n'ont pas dédaigné de répandre quelques larmes sur
ce monument de piété filiale.

Je m'apperçois, Messieurs, que ma

^{*} Cette anecdote dont le souvenir méritait certainement d'être conservé, a été imprimée à la suite de la Comédie de l'Homme dangereux.

24 LETTRE DE L'AUTEUR, &c. Lettre est devenue sous ma plume une véritable Préface. Vous devez vous intéresser à ce qu'elle contient, puisque vous allez encore, par votre nouvelle Edition, compromettre ma tranquillité. Je me sens assez de courage pour braver mes ennemis déclarés, parce que leur haine m'honore; mais je vous avoue que j'en ai beaucoup moins pour endurer les témoignages secrets d'estime que me donnent certaines gens, qui pensent absolument comme moi, sans oser en convenir tout haut, par un sentiment de pusillanimité, dont apparemment ils ne soupçonnent pas la faiblesse. Il faut bien pourtant que l'Auteur de la Dunciade sache se consoler de tout.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs, &c.

A Argenteuil, ce 3 Janvier 1773.



DUNCIADE.

CHANT I. LA LORGNETTE.



Ope l'Anglais fit une Dunciade: Ce bel Ouvrage éternisasson nom. En son pays plus d'un cerveau malade,

Plus d'un Philips, d'un Cibber, d'un Norton, Troupe stupide & d'orgueil enivrée, De la Sottise arborant la livrée, Osaient juger un Dryden, un Milton, Et du Parnasse à ces sils d'Apollon Insolemment ils disputaient l'entrée. 26 LADUNCIADE,
Pope lui-même, en butte au noir poison
Qui distillait de leur langue acérée,
Les berna tous, & vengea la raison.
Seconde-moi, Dien de la raislerie,
Je veux berner les sots de ma Patrie.

Si l'on m'a vu, dès mes plus jeunes ans, Suivre tes loix, te confacrer ma vie, Dieu des beaux Arts, si tes soins biensaisans Me consolaient du courroux de l'envie, Quand sur la scène amené par Thalie, Je démasquai les Sophistes du tems, Reviens encore inspirer mon génie, Prête à mes vers le charme des bons mots. Je vais chanter les ténébreux complots De la Sottise & de sa confrairie.

Que cet Ecrit, peut-être un peu malin, Mais courageux, mais sur-tout nécessaire, Mes chers amis, ait le don de vous plaire, De mon succès je rends grace au destin, Et n'attends pas de plus digne salaire. De ma Lorgnette apprenez le mystère, Et bénissez la biensaisante main A qui je dois une saveur si chère.

Cette Lorgnette, où le nom de Merlin Se lit encore écrit en vieux Celtique,

CHANT PREMIER.

Fut de son Art un monument unique,
Long-tems célèbre, & que dans sa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin.
Le sort jaloux, au sonds d'un souterrein,
Tenait caché ce ches-d'œuvre magique,
La main d'un rustre, en bêchant mon jardin,
Rendit au jour cette merveille antique.

Or ce Bijou, par un dessein prosond,
Fut jusqu'à moi conservé d'âge en âge:
Il est doué d'un sublime avantage,
C'est de montrer les objets tels qu'ils sont.
Le sot a beau se déguiser en sage,
Le Charlatan s'ériger en Caton,
On les connaît. Vainement un postron
Prendrait les traits d'un homme de courage;
En vain Th-m-s* se croirait Cicéron,
Le masque tombe; & maître Aliboron
Qui se rengorge en jugeant un Ouvrage,
Et qui prétend régenter Apollon,
Lorgnez-le bien, n'est qu'un sot au visage:
Vous comprenez que jamais Jean Frér-n
N'eut de Merlin la Lorgnette en partage.

^{*} Observez, une sois pour toutes, de consulter, sur les différens noms qui se trouvent dans la Dunciade, les notes imprimées à la suite du Poëme, & le volume des Mémoires littéraires.

28 LA DUNCIADE.

O, maintenant, Messieurs les beaux esprits, Imaginez l'excès de ma surprise, Lorsque mon œil dirigé vers Paris, Eut, dans son Louvre, observé la Sottise! Combien d'Auteurs elle a pour favoris! Que de Cotins, de nouveaux Scudéris, Font les honneurs de son vaste pourpris!

Stupidité (c'est un nom de la belle) Paraît aux yeux un vrai Caméléon, Toujours changeant d'habitude & de ton, Variant tout, excepté sa prunelle Où l'on ne vit jamais une étincelle Du feu divin que l'on nomme raison. Tel que Virgile a peint le vieux Protée, Qui, pour tromper les efforts d'Aristée, A fes regards devenait tour-à-tour. Arbre ou rocher, quadrupede ou reptile, Telle aux regards de la stupide Cour La Déité, plaisamment versatile, Change de forme à chaque instant du jour. Ainsi l'on voit sa burlesque nature De chaque fot adopter la figure. A-t-elle pris les traits de Marm-nt-1? Elle fourit à sa métamorphose, Traduit Lucain, fait des contes en prose. Des vers bien durs & d'un ennui mortel; Puis (& jamais a-t-on rien vu de tel?)

Stupidité foudain se décompose, Et, par un choix non moins original, Vous la voyez Bacul-rd ou Rayn-l.

Quandun grandhomme a fait un plat ouvrage,
Elle ose même emprunter son visage
Pour quelque tems; & j'en connais plus d'un
Dont le portrait lui sut souvent commun.
Mais revenant à sa forme première,
On la revoit sous les traits de le Mi-re.
Elle s'y plaît. Il est certains minois
Plus maltraités; car, pour ne vous rien taire;
La Déité, dans ses goûts singulière,
Les assortit, en dispose à son choix;
Elle varie à son gré leurs emplois.
Du moins un jour j'ai cru voir son derrière
Prendre un moment les traits de la M-rli-re.
Pour elle, hélas! j'en ai rougi cent sois,
Car, entre nous, je la croyais plus sière.

D'un œil soigneux j'observai son Palais: Vous connaissez ces demeures galantes Où nos Laïs, de leur honte insolentes, A nos Plutus prodiguent leurs attraits: La Déité, sastueuse à l'excès, Sur ce modèle en dressa la structure. De toutes parts, le vernis, la dorure, Les ornemens, répétés à grands frais,

Frappent les yeux de leur vaine imposture; Et l'art n'y sert qu'à gâter la nature.

On n'y voit point de ces favans tableaux Tels que souvent au Louvre on en expose; Qui des la Tour, des Greuze, des Vanloos Font admirer les magiques pinceaux. Stupidité, despote en toute chose, Veut que l'on cede à ses bizarres loix; Il faut traiter les sujets qu'elle impose, Ou renoncer à l'honneur de fon choix. Indifférente aux fublimes peintures Où sous nos yeux Vernet a présenté Les flots émus de Neptune irrité, Sottise veut de petites figures. Des grands tableaux la noble majesté Flatte fon goût moins que des mignatures. Elle applaudit à de faibles pastels, Et souriant à des caricatures, Pour les Téniers quitte les Raphaëls.

Mais son cortège est sur-tout remarquable.

Le lourd ennui couronné de pavots,

Et s'endormant sur des contes moraux,

L'aveugle haine & l'envie implacable

Que tout succès, que tout mérite accable,

Le sot orgueil aux regards effrontés,

Et l'ignorance, & la mode frivole,

De nos Français capricieuse idole, La souche erreur, les folles nouveautés, Les songes vains marchent à ses côtés.

Le naturel, la piquante finesse, Les tours heureux, les bons mots sont proscrits Au Tribunal de la triste Déesse. Jamais Piron n'y remporta des prix. Il fut exclus pour la Métromanie, Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie; Car chez la belle un chef-d'œuvre est un tort: L'esprit l'afflige & la gaîté l'endort. Vous concevez que la Nymphe groffière A peu de goût pour le sel de Molière; Et de sa part ce sut un rare effort Que d'applaudir au discours de Ch-mf-rt. Mais de tous ceux sur qui sa faveur brille, Le plus chéri, le plus accrédité, L'Oracle enfin de la Stupidité C'est l'Ecrivain du Pere de famille : Pièce où le goût n'est pas moins immolé Que les poumons du malheureux Molé.

Quand à Paris, la Critique maligne Se déchaînait contre ce Drame infigne, Par la Sottise il était protégé. L'ami Frér-n, pour l'avoir outragé, De camouslets & de coups d'étrivières

Vit en un jour tripler ses honoraires; Mais Did-r-t, suffisamment vengé, Intercéda pour le pauvre affligé. Depuis ce tems, chacun rendit hommage Au rare Auteur de ce Drame immortel. Même on prétend que ce grand personnage De la Déesse eut un fils naturel, Qui de sa mère est la vivante image.

L'événement fut marqué par des jeux, Sur un théatre élevé par Sed-ne, On fit chanter, pour amuser la Reine, Rose & Colas, Sancho, Gille amoureux. Ces jolis riens dictés par la folie, Sont modulés sur des airs d'Italie. Qui n'aimerait ces impromptus joyeux? Sottife en fait ses plus cheres délices. Ses courtifans inondaient les coulisses, Et répétaient le soir à ses soupés Les airs brillans qui les avaient frappés. De ces fredons l'étrangère harmonie Chez la Déesse a droit de l'emporter Sur ces accords, nobles fruits du génie, Au grand Rameau dictés par Polymnie, Et qu'Arnould seule est digne de chanter.

O, du public aveuglement stupide! J'ai vu Sed-ne énivré de succès, Par ses chansons qu'on ne chanta jamais, Faire oublier Thésée, Atys, Armide, Roland, Castor, ces prodiges de l'art, Et ces couplets avoués par les Graces, Que tant de sois la Muse de Favart A recueillis en jouant sur leurs traces.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux Où la bêtise a fondé son empire. Merlin sur moi veillait du haut des Cieux ; J'observais tout afin de tout écrire. Lorsque soudain il parut à mes yeux De tant de sots une telle affluence, Qu'à les compter je perdrais patience. Sur quelques-uns je me tais à regret. Les nommer tous ferait une imprudence; Et, malgré moi, je garde mon secret.... Peut-être un jour romprai-je le silence. En attendant, apprenez leur projet. Je vais conter de plus grandes merveilles, Messieurs les sots, c'est un vœu que j'ai fait. Accourez donc & dressez les oreilles. Dans cette foule, il n'est aucun de vous. Petit ou grand, qui pût fuir ma Lorgnette. Elle m'apprit à vous connaître tous. A vous braver du sein de ma retraite; Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin, Appercevoir ni de R-sois, ni Bl-n. Tome I.

DUNCIADE.

CHANT II. LA HARANGUE.

A Mon projet, toi que j'ai vu sourire, Docte le Brun, qu'Apollon même inspire, Puissent mes chants quelquesois t'égayer, Puissent ces vers dignement te payer; Sans tes conseils j'allais briser ma lyre.

Et vous aussi, prenez part à mes jeux, Vous du Bongoût partisans courageux, Et dont lui-même a tracé la carrière, Jeunes Amans de Minerve & des Arts, Nobles rivaux, dont la gloire première A des neuf Sœurs attiré les regards. Que j'aime à voir ces Nymphes du Parnasse, Plaçant vos noms parmi les noms fameux, Encourager votre naissante audace, Et que je hais ces frêlons venimeux, Qui dans la fange, & dans l'ignominie, Ont l'œil blessé des rayons du génie. Que je suis loin d'être injuste comme eux! Le vrai mérite est sûr de mon suffrage; Mais de l'or pur je distingue le faux. Guidé par Pope, instruit par Despréaux, Mon Apollon, sage dans ses bons mots, Loue avec joie, & blâme avec courage.

Grace à Merlin, vous favez, mes Amis, Ce qui se passe où régne la Sottise. Je vous ai dit quelle sut ma surprise Quand tous ces sots, par d'autres sots suivis, Vinrent en soule inonder ses parvis. Tels que les slots soulevés par l'orage, Sont à grand bruit poussés vers le rivage, Tels en tumulte on les voit accourir. Tous s'empressaient autour de la Déesse. Tous à l'envi juraient de la servir, Et s'excitaient par des cris d'allégresse.

Muse, dis-moi ce qui les conduisait, Quel noble espoir alors les séduisait; Révéle moi leur fameuse entreprise, Et le discours que leur tint la Sottise.

La Déité, d'un air sombre & rêveur; C ij 36 L A D U N C I A D E, En elle-même un moment recueillie, Se composant ainsi qu'un Orateur Qui va parler dans une Académie, Leur dit ces mots sur un ton d'Elégie.

» O mes Enfans, je me flattais en vain

» De triompher de la France affervie,

» D'y ramener l'antique barbarie,

» Et d'établir mon pouvoir fouverain

» Sur les débris du Temple d'Uranie.

» Mon sceptre échappe à ma débile main.

» De tous côtés le flambeau du génie,

» De mon Empire annonçant le déclin,

» Offre à mes yeux sa lumière ennemie.

» Mes chers Enfans, élevés dans mon fein,

» Qu'avec plaisir du moins je me rappelle

» Ce que pour vous avait tenté mon zéle!

» Souvenez-vous de mes derniers fuccès.

» A mes genoux voyez mes chers Français.

» Reconnaissez leur aimable démence

» Dans ces cartons dérobés à l'enfance.

» Enluminés & taillés par mes mains.

» Voyez mouvoir ces agiles Pantins.

» Rappellez-vous mes bouffons d'Italie,

» Ces chars brillans conduits par la Folie,

» Ces boulevarts, aujourd'hui si peuplés,

» Séjour bruyant que la Cour & la Ville,

- » Et les Catins ont choisi pour asyle,
- » Où tous mes jeux sont en pompe étalés.
- " Quittez, quittez ces riantes parades,
- " Venez jouir d'un spectacle plus beau:
- » Voyez danfer de nouvelles Ménades,
- » Voyez la France accourir au tonneau
- » Qui sert de trône à Monsieur Ramponneau.
- » Fut-il jamais un plus heureux délire?
- » Quel autre tems marqua mieux mon empire?
- » De mon pouvoir ce sont les moindres traits.
- » Prêtez l'oreille à de plus nobles faits'
 - » Si de nos jours un Code poétique,
- » Par son volume étonna la critique,
- » Et réglant tout en dépit de Boileau,
- » De l'art des vers fit un art tout nouveau;
- » Si ce Boileau dont je crains le génie,
- » Est décrié même à l'Académie;
- » Si les honneurs dûs au Chantre Romain,
- » Sont aujourd'hui prodigués à Lucain;
- » Si le rival de Pindare & d'Horace,
- » Paraît tomber du faîte du Parnasse.
- » O, mes Amis, ces illustres exploits,
- " C'est à vous seuls, à vous que je les dois!
 - » Par vous, mes fils, sur l'une & l'autre scène
- » J'espère enfin régner en souveraine.
- » Espoir flatteur! je pourrais aux Français.

38 LA DUNCIADE,

- » Faire abjurer Thalie & Melpomène!
- » Je verrais Phédre & Tartuffe & Chimène
- » Enfevelis fous mes Drames Anglais!
- » Eh! qu'a produit la gaîté de Molière?
- » Est-ce en riant qu'on réforme les mœurs?
- » Il faut tracer d'énergiques horreurs,
- » Il faut montrer, pour brifer tous les cœurs,
- » Un Barnevelt, à fon heure dernière,
- » Sur l'échaffaut prêchant les spectateurs.
 - » C'est peu d'avoir changé la Comédie.
- » Pour triompher de l'Envie & du Tems,
- » J'ai dû porter des coups plus éclatans.
- » Elle a paru cette Encyclopédie,
- » Où les Savans que j'ai fu réunir
- » Dictent mes loix aux siècles à venir.
- » Sa masse énorme, immense, impénétrable,
- » Est à ma gloire un monument durable.
- » Ce beau Recueil, dont en vain l'on médit,
- » Dit, à lui seul, tout ce qu'on avait dit.
- » Pourrait il craindre une aveugle critique?
- » C'est la Raison par ordre alphabétique.
- » C'est un chef-d œuvre, un Livre tout divin,
- » Un Livre d'or... un Livre... un Livre enfin!
 - » Mais que me font ces frêles avantages?
- » Un Montesquieu, de la nuit du trépas,
- » Menace encor mes timides Etats.

- » Dans sa retraite, à l'abri des orages,
- » Voltaire enfin unit tous les suffrages.
- » Toute l'Europe a les yeux sur Buffon.
- » La Renommée est fidèle à leur nom,
- » Et va par-tout publiant mes outrages.
 - » J'eusse espéré quelque accès à la Cour;
- » Mais vain projet! les Nymphes de Mémoire,
- » Près de Louis ont fixé leur, séjour :
- » Tous les Bourbons font amans de la gloire.
- » Ah! c'en est trop ... Venez venger l'affront,
- » Dont votre Reine a vu rougir fon front.
- » Dans vos regards je vois briller l'audace;
- » Votre dépit a peine à se cacher :
- » Vous aspirez à régner au Parnasse,
- » C'est là, mes fils, que je prétends marcher. «

A ce discours, unique en son espece,
De bâillemens un murmure consus
Se sit entendre autour de la Déesse:
Tant les esprits étaient encore émus.
Frér-n, sur-tout, par qui l'on bâille en France,
Bâilla si fort qu'il perdit connaissance.

Tout en bâillant chacun portait aux cieux La Souveraine & sa douce éloquence; Mais Marm-nt-l attira tous les yeux. Brûlant déjà d'exercer sa vaillance,

40 L A D U N C I A D E; Son regard fier, son geste audacieux, Dans tous les cœurs fait naître l'espérance; A son abord règne un prosond silence.

- » Oui, leur dit-il, oui, c'est sur l'Hélicon
- » Que nous attend une gloire certaine.
- » Mon intérêt n'est pas ce qui m'amène :
- ». On rend justice à l'éclat de mon nom.
- » O, des grands cœurs unique passion,
- » Noble amitié, ton pouvoir seul m'entraîne!
- » Si mon bras s'arme en faveur de la Reine,
- » Si je prétends attaquer Apollon,
- » Et de son trône arracher Melpomène,
- » Tout mon espoir est d'y placer Pradon;
- » Il régnera. J'en jure Aristomène!

O Marm-nt-1, un trait si généreux
Sera cité chez nos derniers neveux!
Pour ce Héros à la fois tout conspire;
Son air guerrier, sa grace, ses exploits,
Sa sierté même; &, par un digne choix,
Il est nommé chef du stupide Empire.
On se promet de vaincre sous ses loix.
De toutes parts on l'entoure, on l'admire,
L'air retentit du bruit consus des voix.
Tel croassa tout le peuple aquatique,
Quand pour régir leur état anarchique,
Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau.

Stupidité confirme un choix si beau,
Et tout à coup, ô prodige, ô merveilles!
La Déité, par un excès d'honneur,
Voulant sur lui signaler sa faveur,
Fait allonger ses superbes oreilles.
De son armet ce mobile ornement
Donne à ses traits un air plus imposant.

A ce fignal, les Saur-n, les le Mi-re,
Les Col-rdeau s'empressent sur ses pas.
Did-r-t même en gémissant tout bas
D'accompagner un Chef qu'on lui présère,
Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
D'Arn-ud les suit, &, sier de seur estime,
D'un air balourd médite un chant sublime.
Tels s'assemblaient autour d'Agamemnon,
Tous ces Héros célébrés par Homère,
Portant la slamme aux remparts d'Ilion,
Telle à grand bruit accourt dans la carrière
Du peuple sot l'élite aventurière.

Dans cette foule on entrevoit L-gier:
Il est doué du malheur d'ennuyer.
On reconnaît ce petit moraliste,
De Richard Stéele insipide copiste,
Qui se slattait de résormer les mœurs,
S'il parvenait à trouver des Lecteurs,
Et ce Th-m-s, le Brébeuf de la prose,
De qui l'emphase au vulgaire en impose.

41 LA DUNCIADE,

Et ce Ch-mf-rt fourcilleux écolier, Barbon précoce, & Socrate en lisière, Qui profana le buste de Molière. On y voyait & le sombre F-lb-ire, Et Beaumarch-is, & l'ennuyeux M rcier Infatigable & trifte Romancier. Su-rt épris des charmes de la Reine, Amant fidèle & pourtant dédaigné, Des deux Math-ns marchait accompagné. Faible, débile & se traînant à peine, Roch-n paraît fon Hylas à la main. Non loin de lui je crus voir ramper Bl-n. Il est suivi du guerrier Portel-nce, Qui des sifflets épuisa l'inclémence; Mais son orgueil, loin d'en être étourdi. Garde l'espoir d'être un jour applaudi.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
Mon cher Rob-, chantre du mal immonde,
Vous dont la muse en dégoûtait le monde ?
Ah! je conçois d'où vous vient cet honneur.
La dureté n'est pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les sons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas observé ce grand art,
Ami Rob-, dans votre poésie:
Je vous le dis, peut-être un peu trop tard;
Mais je vous laisse en bonne compagnie.

DUNCIADE.

CHANT III. LE BOUCLIER.

Que la retraite au fage est nécessaire!

Que la retraite au fage est nécessaire!

Dans mes jardins, sous mes tilleuls épais,

J'ai retrouvé la nature & la paix,

J'y soule aux pieds les erreurs du vulgaire;

Et détrompé du faste des palais,

Je sais ensin, sous mon toît solitaire,

Apprécier les saveurs de Palès.

Et cependant, au sein de ma retraite, Il est encor des jours que je regrette: Ces jours heureux, où malgré mes rivaux, D'illustres noms protégeaient mes travaux. Ah! faut-il donc s'étonner si l'envie Osait tenter d'empoisonner ma vie!

LA DUNCIADE; 44 Ségur, Beauveau, Luxembourg & Boufflers Daignaient alors applaudir à mes vers. O souvenir de mon destin prospère! Ce fut Choiseul qui m'ouvrit la carrière. Brancas, d'Aumont, Noailles, Villeroi, M'ont accueilli d'un regard favorable: Mars & Vénus s'intéressaient pour moi. Mais tout-à-coup quel revers déplorable A ces beaux jours joignit un jour d'effroi! Dieux! je revois ce triste Mausolée Où la beauté plaintive, désolée, Où les Amours, en fanglots superflus; Difent encor: Montmorency n'est plus! O, de mes Chants protectrice adorée, A ma mémoire Ombre toujours facrée. C'en est donc fait, hélas! comme autrefois. Tu ne peux plus encourager ma voix. Mais écartons ces funestes images. Si des vertus l'Olympe est le séjour. Des Dieux sans doute elle embellit la cour. Oui, je le crois; & ma muse en ce jour Lui voue encor fa lyre & fes hommages.

Dieu d'Hélicon, je poursuis mes projets.
Pour t'accabler une Déesse altière
Sous ses drapeaux rassemble ses sujets.
Je vais passer à ces graves objets;
Et sous mes pas s'aggrandit la carrière.

Le seul Frér-n voyait avec douleur De ce grand jour l'appareil mémorable. De commander il se croyait capable; Ses vœux hardis dévoraient cet honneur. De Marm-nt-l l'éclatante faveur Redouble encor le chagrin qui l'accable. Secrettement contre ce fier rival Il ameutait la Morli-re & Jony-l. Mouhy l'excite à venger son injure. Avec d'Ac-rq il cabale, il murmure. Lég-er les fuit; & la fédition Sur tout le camp répandait son poison, Lorsqu'à leurs yeux se montra la Déesse. A son aspect, ils sentent leur faiblesse. Par une oreille elle faisit Frér-n. Le terrassa de sa main vengeresse, Et sur son dos laissa tomber à plomb L'énorme poids de son sceptre de plomb. On vit foudain son orgueil disparaître. Tel qu'un barbet menacé du bâton, Soumis, rampant, humble devant fon maître. Semble vouloir implorer fon pardon, Non moins confus, le triste Aliboron Se débattait étendu fur la place ; L'air retentit de ses cris douloureux. A ce spectacle, à sa laide grimace, A cet objet, grotesquement affreux, De tous côtés, un rire impitoyable

46 LA DUNCIADE, S'éleve encor contre le pauvre diable.

Stupidité voyant un peuple entier Impatient de venger sa querelle, Fait apporter le vaste Bouclier Qu'elle forgea de sa main immortelle. Dans ses Etats, il n'est aucun guerrier Qui ne sléchit sous ce rempart d'acier: Jamais Vulcain n'en sit sur ce modèle.

Vous connaîssez ce tissu merveilleux;
Qui de Vénus compose la ceinture.
Tout ce qui peut embellir la nature;
Les Ris badins & les solâtres jeux,
L'art de charmer, cet éloquent Silence
Qui des amans enhardit l'espérance;
Les doux instans réservés pour les Dieux;
La Volupté, plus piquante peut-être,
Et ces Resus, non moins délicieux,
Avant-coureurs du plaisir qui va naître;
De la Beauté le Sourire ingénu;
Tous les attraits, les Graces, la Jeunesse;
Et des Amours la troupe enchanteresse,
Sont rensermés dans ce divin tissu.

Le Bouclier, par un effet contraire, Impénétrable à tout ce qui doit plaire, Rend hébêté quiconque en est couvert. L'oreille est sourde au plus charmant concert.

L'ame devient stupide, appésantie,
Inaccessible aux attraits du génie.

Ce Talisman est le palladium
De la Déesse. Il plonge en léthargie.

La Jusquiame ou le froid Opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison;
Stupidité, triplant son énergie,
Le rembourra de feuilles de Frér-n,
De froids discours lus à l'Académie,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour se venger des mépris d'Apollon, Elle y traça les fastes de sa gloire.
Vous y voyez cette illustre victoire
Que remporta son favori Pradon
Malgré Boileau, Racine & la raison.
Sous les complots d'une ligue ennemie,
On voit tomber la superbe Athalie.
Le Misantrope éprouve un même sort:
Tant le sublime est méconnu d'abord!
Paris en soule accourt à Timocrate.
Britannicus est quitté pour l'Astrate.

L'œil étonné contemple les portraits Des Scudéris, des Tristans, des Mairets. Vils détracteurs de l'aîné des Corneilles, Ils balançaient ses naissantes merveilles.

48 LA DUNCIADE,

Ici la main de tes lâches rivaux,
O le Sueur, digne héritier d'Apelle,
Leur main jalouse & follement cruelle
Ose outrager tes sublimes tableaux:
Console-toi, ta gloire en est plus belle.

Plus loin, Rousseau, banni, persécuté, Noble victime immolée à l'Envie, Vaincu par elle & par l'adversité, Meurt, en tournant les yeux vers sa patrie.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.

La Parque à peine a terminé sa vie,

Que sa mémoire est lâchement slétrie.

La haine encor s'arme contre un vain nom!

Même au tombeau la gloire est poursuivie!

Pour se soustraire à de pareils dangers, L'auteur d'Alzire abandonne la France. Ses Ennemis ont lassé sa constance, Il va languir sur des bords étrangers.

Que n'ose point l'affreuse Jalousie!

De vils bouffons, au Chantre de Castor
Ont disputé le prix de l'Harmonie.

Le grand Rameau, brisant sa lyre d'or,
Las des affronts réservés au génie,
Succombe ensin sous leur brigue ennemie,

Qui

Qui lui survit, & qui l'outrage encor.

Du Bouclier tels étaient les trophées.
Par-tout la Haine y poursuit les Orphées:
Par-tout on voit de nouveaux Marsyas
Encouragés par de nouveaux Mydas.

Vous y brillez, Dramatique Sed-ne,
De Poinfin-t, vous le digne second,
Vous dont le goût en ressources sécond,
Pour achever d'avilir Melpomène,
Introduisit des bouchers sur la scène.
Et vous aussi, barbares novateurs,
De qui la sombre & lugubre folie
Dénaturant le théatre & les mœurs,
Mit un poignard dans la main de Thalie.
On court en soule à vos Drames Anglais:
Un peuple entier vous dresse des statues;
Vos noms sameux sont portés jusqu'aux nues.
Enivrez-vous de vos heureux succès:
Bientôt en France il n'est plus de Français.

Ce Bouclier de la fière Immortelle
Dans tous les rangs allume un nouveau zèle.
Sur tous les fronts on voit briller l'espoir;
Chacun s'excite à remplir son devoir;
Un noble orgueil tour-à-tour les enslamme.

L'Abbé Trubl-t vient bénir l'Orislamme,
Tome I.

D

)ui

Non toutefois sans un peu de frayeur: Il est né doux; les combats lui sont peur.

L'Abbé Morl-ix lui fervait d'acolyte; Sa Vision lui valut cet honneur; Et ce n'est pas la premiere faveur Que cet ouvrage attire à son mérite. L'Abbé le Bl-nc, leur illustre rival, Y figurait près de l'Abbé Rayn-1. Et vous aussi, Mignon de la Déesse, Gentil, piquant, badin, folâtre Abbé, Vous qu'à son char j'avais cru dérobé, Vous qui l'aimez, qui la fuivez sans cesse; Sur son bureau j'ai vu Sobieski, Que votre plume a si bien travesti. J'ai vu sa Cour bâiller par intervalles; Mais applaudir à vos œuvres morales. Nul, mieux que vous, d'un joli vermillon N'enlumina la sévère raison. A chaque instant Sottise s'extasie Au beau Discours sur le vieux mot Patrie. J'en suis témoin; & j'entendis crier Plus d'une fois : Place à l'Abbé Coy-r!

Mais Marm-nt-l semble se reproduire.
D'un pas agile il court de rang en rang.
Vous le voyez en tête, en queue, en flanc,
Tout ordonner, tout presser, tout conduire,

Fier ennemi de tout retardement.

Tel & moins leste, aux vallons d'Arcadie,
Un sier Onagre arrive en bondissant.
Il voit au loin des Anesses paissant:
D'un pas rapide il franchit la prairie:
Les voir, les suivre, en devenir l'amant;
Leur partager tour à tour sa tendresse,
S'en faire aimer n'est pour lui qu'un moment.

O Marm-nt-I! vous parûtes charmant,
En ce grand jour, aux yeux de la Déesse.
Elle ne peut cacher son allégresse:

» Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux

» M'eût conservé trois guerriers tels que vous;

» Du monde entier je serais la maîtresse! «
Son front superbe, à ce discours flatteur,
Se colora d'une aimable rougeur.

Modestement il baissa ses oreilles:
Tel on le vit témoigner sa pudeur,
Lorsqu'au Théatre enrichi de ses veilles,
Avec fracas on demandait l'Auteur.



DUNCIADE.

CHANTIV. LE BUCHER.

E l'avourai, ma Lorgnette m'est chère. Comment Turpin, ce chroniqueur sincère, Admirateur du grand art de Merlin, Oublia-t-il cet instrument divin? J'estime fort nos douze Pairs de France. Roland fur-tout, & Renaud fon coufin. J'aime à les voir contre le Sarrasin. Le casque en tête, & la lance en main, Par mille exploits fignaler leur vaillance. Le bon Turpin, Moine de Saint Denis, A très-bien fait d'en orner ses récits. Mais de Merlin, puisqu'il aimait la gloire, Devait-il donc à la postérité D'un Talisman si rare & si vanté. Faire un secret honteux à sa mémoire? Voilà pourtant comme on écrit l'histoire,

Et nous croyons savoir la vérité.

Sage Enchanteur, j'ai voulu par mes veilles
Te consoler d'un silence odieux.
Je le devais. Ton art ingénieux
De mon sujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plaît! combien de traits frappans
Tiennent toujours le Lecteur en suspens!
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se démentir. De Marm-nt-l à Bl-n,
Tous mes héros gardent jusqu'à la sin
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh! quel censeur jaloux, attrabilaire,
Quel noir pédant ennemi de Merlin,
Ne sourirait à ce tableau badin?

O, de Ferney sublime solitaire!
Honneur des Arts, Virgile des Français,
C'est toi sur-tout à qui je voudrais plaire.
Tu le sais bien. Ton suffrage, ô Voltaire!
Dans tous les tems sut mon plus beau succès.
Ma Muse ici te choisit pour modèle:
C'est en lisant ta joyeuse Pucelle,
En m'échaussant du seu de tes bons mots,
Que j'entrepris d'humilier les Sots.
A ta gaîté de grand cœur j'abandonne
Roc Grisbourdon, Bonisoux & Lourdis,
Les Combattans de Londre & de Paris,
D iij

Et Jeanne encor la robuste Amazone, Quoi qu'elle soit l'honneur de mon pays. Mais à ton tour livre à mes traits caustiques Tes bas flatteurs & tes lâches critiques;

Egalement ils font tes ennemis.

Mon cher Lecteur, reprenons notrehistoire.

Assez longtems je m'en suis écarté.

Jusqu'à présent, si j'ai bonne mémoire,

Je vous ai peint la sotte Déité,

Ses doux loisirs, son bouclier magique.

De point en point je vous ai raconté

Son beau Discours en style académique.

Or maintenant, je dois vous dire en bres

Un grand dessein de son illustre Ches.

Vous l'avez vu, radieux, plein de gloire,

Tout ébloui de son généralat;

Par un projet qu'on aura peine à croire,

Il veut encore en rehausser l'éclat.

- » Amis, dit-il, qui sous d'heureux auspices,
- » Malgré Minerve, en dépit d'Apollon,
- » Allez régner sur le sacré Vallon,
- » Rendonsles Dieux à nos vœux plus propices.
- » Honorons-nous par de grands facrifices.
- » Que ce jour prouve à la postérité
- » Tout notre amour pour la Stupidité.
- » Depuis longtems de cette heureuse idée;

- » Même en dormant, mon ame est obsédée.
- » Hier encor, ce n'est point une erreur,
- » Vousm'envoyez plein d'une fainte horreur,
- » A mes regards une Ombre s'est montrée,
- » En noirs lambeaux, pâle, défigurée
- » C'était Cotin!..... Son vénérable aspect
- » M'a pénétré d'amour & de respect.
- » A l'instant même, en sanglots lamentables,
- » Il m'adressa ces mots épouvantables:
- » Tu dors, mon fils, & je suis outragé!
- » Et de Boileau Cotin n'est pas vengé!
- » C'est peu d'avoir, en pleine Académie.
- » Fait une insulte à sa Muse ennemie :
- » Pour consoler mes mânes éperdus,
- » Apprens enfin quels honneurs me sont dûs:
- » Apprens, mon fils, ce que j'ose prétendre :
- » Sois fans pitié: facrifie à ma cendre
- » Boileau, Racine & Molière & Rousseau.
- » Que leurs écrits brûlés sur mon tombeau
- » Me tiennent lieu d'une heureuse hécatombe,
- » Point de quartier, point de lâche pardon.
- » Tu dois, d'ailleurs, cethommage à Pradon.
- » Et si tu veux que Melpomène tombe,
- » Cours, va remplir ce projet immortel,
- » Et que ton cœur soit mon premier autel.

»L'Ombreà ces mots s'évanouit. Tout change.

» Je ne vois plus qu'un odieux mélange

36 LADUNCIADE,

- » De bouts rimés & de sonnets poudreux,
- » De madrigaux dispersés dans la fange,
- » Et que des vers se disputaient entre eux.
 - » Jugez, Amis, par ce récit horrible,
- » De quel effroi ce songe m'accablait;
- » Quand tout à coup, ô présage terrible!
- » Il a fini par un coup de fifflet.
 - »Vaillans guerriers, vous connaissez mon zèle.
- » Peut on défendre une cause plus belle?
- » Cher Did-r-t, moderne Lycophron,
- » Vous de Cotin l'imitateur fidèle,
- » O Bacul-rd, & vous aussi Frér-n,
- » Suivez-moitous, vengeons notre modèle.«

A ce Discours, à ces profonds desseins, Stupidité, dans un transport barbare, Se pâme d'aise; & Légier bat des mains. En un moment le Bûcher se prépare. Chacun accourt; & sans plus dissérer, Le seu s'allume. Il allait dévorer Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaisir se promettaient les Sots!
Ils comptaient voir Racine, Despréaux,
Le grand Corneille, & le divin Molière,
Buffon, Pascal, Montesquieu, la Bruyère,

L'Aigle de Meaux, le Cygne de Cambray, Et notre Phèdre, & Rousseau notre Horace, Et même aussi l'Apollon de Ferney, Servir de proye à la slamme vorace.

Mais, ô miracle, ô prodige éclatant, Qui confondit leur fureur insensée! Déjà dans l'air, ondoyante, élancée, La flamme vole; & dans le même instant, Loin du Bûcher on la voit repoussée Vers le dépôt où de ses favoris Stupidité renferma les écrits,

O, qui pourrait exprimer ses ravages!
Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
Fut dévoré dans cet embrasement!
Que de travaux détruits en un moment!
Déjà le Mi-re est réduit à deux pages.
Son dur Poème, hélas! n'existe plus.
O pleurs! ô cris! ô regrets superflus!
Il voit brûler ses vers qu'il idolâtre.
Il court, il vole à travers les débris,
De son courage au moins reçoit le prix,
Et du Bûcher sauve un coup de Théatre.

Mes chers Lecteurs, soyez bien attentifs A ce tableau. Vous concevez sans peine Le désespoir, les transports convulsifs Des Courtifans de l'imbécille Reine,
Qui frémissaient de se voir brûlés viss.
Tel un Hibou dont l'Oiseau du Tonnerre,
Au bec tranchant, à la robuste serre,
A dérobé les monstrueux enfans,
Pousse dans l'air d'affreux gémissemens.

L'Young Français, par la flamme ennemie,
Voit consumer son triste Jérémie,
Et son Cominge avec son Euphémie,
Et son recueil qu'il a désavoué,
Son Coligny qui ne sut point joué,
Et son Fayel, par Frér-n tant loué,
Mais du public obstinément hué.

O, quel fatras de fades poesses,
De petits vers, d'aimables fantaisses,
Que d'Opéra bouffons & non joyeux,
Que de Romans, de Journaux ennuyeux,
De beaux Discours en style de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle!

L'Abbé Coy-r expire anéanti:
Namir périt, Caliste est consumée.
Tout Did-r-t, à la fois englouti,
S'évanouit en épaisse sumée.
Le seu vengeur, de moment en moment,
Trouvait par-tout un nouvel aliment.

Même on vit l'heure où le vaste incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.
Stupidité, pour la première sois,
Sent émouvoir sa pitié maternelle.
Elle perdit l'usage de la voix.
Non moins troublés, de frayeur tout panthois,
Ses Courtisans sont en soule autour d'elle.

Muse, dis-moi comment le Général
Sut prévenir ce désastre fatal.
Ah! cet effort mérite qu'on le loue!
Au bien public lui seul il se dévoue.
De Curtius émule glorieux,
Le Général, en détournant les yeux,
Et dépouillant ses entrailles de père,
Dans le Bûcher jette son Bélisaire.
Du froid Volume, ô pouvoir surprenant!
Il éteignit l'immense embrasement.

- »Quoi!c'est donc vous, dit la Reine charmée,
- » C'est vous encor qui fauvez mes Etats!
- » Vaillant guerrier, ne m'abandonnez pas.
- » Votre nom seul me vaut presque une armée.
- » Oui, je le jure, avant que de mon cœur
- » Le tems efface un bienfait si flatteur,
- » Le Mi-re même aura de l'harmonie,
- » Saur-n du goût, Col-rd-au du génie.
- » Et cependant, ô mes braves amis,

60 LA DUNCIADE,

- » Suivez-moi tous; & que cette journée,
- » Par un festin, par des jeux terminée,
- * Rende le calme à vos sens interdits.



LA

DUNCIADE.

CHANT V. LESOUPÉ.

U1 peut marcher sur les traces d'Homère? Est-il un Sage admiré de nos jours, Qui son émule en sa noble carrière, Sut, comme lui, varier ses discours, Prendre un essor qu'on croirait téméraire, Planer aux Cieux, troubler le sein des mers, Faire pâlir Pluton dans les Ensers, Ou prescrivant des chemins à la soudre, Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre?

Ce qui me plaît dans ce Chantre fameux, C'est que par-tout la nature est son guide. Quand il a peint la victoire homicide, Et les combats des Héros & des Dieux, Sa Muse alors prend un vol plus timide, Il peint les ris, les sestins & les jeux.

62 LA DUNCIADE.

Tel est encore Arioste mon maître.

Et son rival, si quelqu'un le peut être.
Combien d'objets & de tableaux divers
Sont tour-à-tour embellis par ses vers!
Tout charme en lui. Les Paladins, les Belles,
Les Enchanteurs moins redoutables qu'elles,
Ces jeux guerriers où préside à la sois
Et la valeur & la galanterie,
Tout l'appareil des superbes Tournois,
Tous les trésors de l'antique séerie,
Et de Roland la jalouse surie,
Et ses malheurs, & sur-tout ses exploits.

O, du Poëte illusion divine!

Comme on croit voir tout ce qu'il imagine!

Que son Lecteur avec plaisir le suit

Dans ces palais habités par Alcine,

Qu'un sousse éleve & qu'un sousse détruit!

Qu'on se plaît même au récit apocryphe

Et de son Ogre & de son Hippogrisse!

Homère & lui fur le facré vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux fans ceffe ils nous réveillent.
Ils font divins même alors qu'ils fommeillent.
J'aime à les voir fatigués des combats,
Nous amuser des apprêts d'un repas.
Pour imiter leur aimable délire,

C'est un festin que je vais vous décrire;

Stupidité connaît ses favoris. Tout rimailleur est un peu famélique. Elle propose à la troupe héroïque Un Soupé fin. Messieurs les beaux Esprits Conviendront tous qu'un Soupé vaut son prix. La Déité, d'ailleurs, est magnifique. Elle prétend que fes mignons chéris, Bien restaurés seront plus aguerris. Elle a befoin d'aiguillonner leur zèle : Car le Héros le plus déterminé Combat fort mal s'il n'a pas bien dîné. Dans tous les rangs l'agréable nouvelle De bouche en bouche est portée à l'instant. Ils viennent tous se ranger auprès d'elle. Ainsi qu'on voit un essain bourdonnant Fondre à grand bruit fur la neige liquide D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant, Telle accourait la cohorte stupide.

On a servi le céleste banquet.

Au premier rang Stupidité se place,

Et veut avoir son Général en face.

Plus d'un guerrier en murmure en secret;

Mais Marm-nt-l de cet honneur insigne,

Malgré l'Envie, est jugé le plus digne.

A ce festin que doit suivre un combat,

64 LA DUNCIADE,

On ne voyait ni le Ramier sauvage, Ni la Perdrix qui charme l'odorat, Ni le Faisan au superbe plumage. Cet appareil d'un goût trop délicat, Et tous ces mets vantés par la molesse, Flatteraient peu la robuste Déesse.

Un sur-tout d'or forgé sur les dessins Qu'elle a tracés de ses pesantes mains, Offre aux besoins de ses guerriers avides Un choix heureux d'alimens plus folides. Aux Conviés il présente à la fois Tous les trésors d'un potager fertile. On applaudit du geste & de la voix Cet art d'unir l'agréable à l'utile. Le vin de Brie, & l'Auvernat fumeux Sont prodigués à la Troupe imbécile, Qui croit jouir du nectar précieux, Des mains d'Hébé préparé pour les Dieux. Tous de leur Reine observent le visage. On voit s'enfler d'un légitime orgueil Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup d'œil: Tous font jaloux d'un si noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris
De ces bureaux ouverts aux beaux Esprits.
Communément, une Sybille antique
Fait les honneurs du cercle académique.

Tous

Tous les talens confus, humiliés,
Sont étonnés de ramper à ses piés;
Car la Sybille est sur-tout despotique.
Il faut lui plaire. Ecoutez ses slatteurs,
C'est Calliope, Euterpe ou Polymnie,
Stupidité, par ses admirateurs,
Est prise aussi pour le Dieu du génie.
On applaudit à ses moindres propos.
On porte aux Cieux & sa galanterie
Et du sestin la noble symétrie.
On boit, on rit, on chante, on se récrie:
C'était vraiment le Paradis des Sots.

Pour redoubler leur joyeuse solie,
La Déité, complaisante à leurs jeux,
Veut à l'instant que Beaum-rch-is publie
Le digne choix, encor secret pour eux;
Des Candidats de son Académie.
Il prend la seuille. A peine il croit ses yeux.
Il voit son nom parmi ces noms sameux.
A tant de gloire il ne s'attendait guère;
Mais Did-r-t, protecteur généreux,
Daigna pour lui descendre à la priere,
Et mandier le brevet Littéraire.
Il sut élu; Did-r-t s'applaudit
De cet honneur qu'on rend à son crédit.

Vous présidiez à la savante liste, Tome I. Peintre galant des Bijoux indiscrets,
Vous, Col-rd-au, noble auteur de Caliste;
Et vous, Saur-n, de qui le Drame Anglais,
Grace à Molé, surmonta les sisslets.

La docte lice est ouverte à Sed-ne, Qui tour-à-tour pathétique & bouffon, D'un double éclat a brillé sur la scène. Su-rt paraît, & croit trouver fon nom. Espoir trompeur! Tel que l'Hébreu Moise, Il est exclus de la Terre promise; Il en soupire; & voit l'Abbé le Bl-nc, Du même honneur éternel postulant, Orner enfin le catalogue illustre. Quoiqu'il atteigne à son douzieme lustre, Il ne croit pas y parvenir trop tard. De ses travaux le fameux Bacul-rd Obtient aussi le glorieux salaire : Il est flatté d'avoir Bl-n pour confrère. On attendait le grand nom de le Mi-re; Mais la Déesse en ses profonds desseins, Lui réservait de plus nobles destins.

Mon cher Lecteur, vous concevez, je pense, Combien la troupe avec attention Prêta l'oreille à la promotion: Bientôt succede à leur prosond silence Un bruit confus. On boit à la santé

CHANT V.

Des Candidats qui soupirent d'avance Pour les jettons de l'immortalité. Les flots de vin coulent de tout côté.

Enfin l'ardeur du bachique délire Allume en eux le besoin de médire. Stupidité de cerveaux en cerveaux Porte l'ivresse & le feu des bons mots. La gaîté brille aux dépens de Voltaire. Le dur farcasme & l'ironie amère Sont épuifés sur ce Chantre divin. Frér-n pourtant, avec un ris malin, Veut qu'on le mette au-dessus de le Mi-re. Ce jugement est frondé par Saur-n. Qui, sur les mots jouant d'un ton badin, Dit que le Mière, est l'unique lumière Du goût Français qui touche à fon déclin. Qu'il est des Arts l'espérance dernière, L'honneur du Pinde, & que Voltaire enfin Depuis long-tems n'a qu'un vol terre-à-terre. Ces Calembours, dignes de Triffotin, Sont à leur goût du meilleur fel attique. Par Béverley! Voilà de bon comique, Dit la Sottise; & ce plaisant refrein Est répété par la troupe héroïque.

Mais la fatyre a pour eux plus d'attraits.
Contre Buffon le bataillon caustique

68 LA DUNCIADE,

Forme le plan d'un Vaudeville unique. On se partage un nombre de couplets En bouts rimés; & Frér-n les commence Avec gaîté sur un air de Romance. Chacun le fuit en élévant la voix. Le feul d'Arn-ud garde un profond filence. Plus occupé du nombre que du choix, Sur tous les mets il s'élance à la fois. Il est doué de la faim des Harpies. Présent fatal qu'il reçut des Furies. Il se flattait d'égaler par ses vers Du Phlégéton les lugubres concerts. Il s'en vanta. Cet orgueil téméraire De Tyfiphone alluma la colère. Depuis ce tems l'auteur infortuné Se plaint toujours d'avoir trop peu dîné. Tel fut puni cet imprudent Satyre, Ce Marfyas, au chant lourd & groffier. Quand follement il ofa défier Les doux accords du maître de la lyre. Ce châtiment, mortels audacieux, Doit vous apprendre à respecter les Dieux.



LA

DUNCIADE.

CHANT VI. LE BOUDOIR.

que l'Amour sur nos sens a d'empire! Dès qu'en ses lacqs on est emprisonné, La raison suit. On se trouble, on soupire, On n'entend plus, on ne voit, on n'admire Que l'objet seul dont on est fasciné. Au fond du cœur, vainement mutiné, A chaque instant le trait enraciné, S'enfonce encor, le flatte & le déchire. Un faible enfant produit tout ce délire. Ainsi que moi, sans doute, cher Lecteur, Vous connaissez cet aimable Enchanteur. Pas n'est besoin qu'avec plus d'énergie J'expose ici ses prestiges divers. Il n'est recoin dans ce vaste univers. Inaccessible à sa douce magie, Et son nom seul en dit plus que mes vers.

E iij

70 LA DUNCIADE, C'est au milieu de la stupide Orgie, Parmi la joie & les cris des buveurs, Que maintenant il répand ses saveurs.

Tandis qu'en proie à leur verve imbécille, Ils détonnaient leur bruyant Vaudeville, D'un autre soin Marm-nt-l occupé Prenait alors peu de part au foupé. L'œil allumé de plaisir & d'ivresse, Il contemplait la supide Déesse. Il foupirait. Une vive rougeur De ses desirs manifestait l'ardeur. Stupidité, qui se sentait confondre, Dissimulant sa douce émotion. Jouait le trouble & la distraction, Et commençait pourtant à lui répondre : Levant les yeux avec précaution, Puis les baissant avec discrétion. Et découvrant d'une main complaisante De son gros sein la blancheur séduisante.

Peut-être ici quelque importun Censeur M'accusera d'un peu d'irrévérence.
Quoi! sans combats, oubliant la décence,
Une Déesse au penchant de son cœur
Céder ainsi!... je conviens, cher Lecteur,
Que cet excès d'amoureuse indulgence,
Que tant d'ardeur pour un simple mortel

Doit étonner... mais c'était Marm-nt-l!
Nul mieux que lui d'une beauté sévère,
Par une audace aux amans nécessaire,
Ne connut l'art de vaincre les mépris.
Il sait d'ailleurs (car il a lu l'histoire)
Qu'un Général doit suivre sa victoire,
Et qu'Annibal vit ses lauriers slétris,
Pour n'avoir pas assez connu le prix
Du seul instant qui décidait sa gloire.

De Marm-nt-l le regard amoureux Etait si tendre, annonçait tant de seux, Qu'on oublia qu'il était téméraire. C'était la force unie à l'art de plaire. Notre Héros aurait déconcerté Dans ses rigueurs la prude la plus sière. Pouvait-il moins sur la Stupidité?

Sexe charmant, osez être sincère.

Sans doute il est plus d'un moment par jour

Où votre orgueil a peine à se désendre,

Où la raison ne se fait plus entendre,

Où tout conspire en faveur de l'amour.

Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,

Ce doux transport est facile à connaître.

Le sein palpite, un seu séditieux

Brille, s'allume, étincelle en vos yeux.

Un vis éclat colore le visage:

E iv

72 LA DUNCIADE, Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.

Stupidité, dans le fond de son cœur, De cet instant connaît la violence. De ses guerriers elle craint la présence, Leur jalousie; & sur-tout elle a peur Que son amant, par un excès d'ivresse, Ne fasse trop éclater sa tendresse. La Déité se devait cet égard; Mais par malheur elle y songea trop tard. Ce n'était plus un secret que sa flamme. Frér-n jaloux avait lu dans son ame : Non qu'il ofât ni témoigner ses feux. Ni déranger ce tête à tête heureux; Et cependant le choix de l'Immortelle Porte à son cœur une atteinte cruelle. Mais dédaignant de s'en appercevoir, Stupidité, dans ce moment critique, Faisant parler un regard énergique. De son amant encourage l'espoir, Et le conduit à son galant Boudoir: Lieu favorable à l'amoureux mystère. Et décoré par la main des plaisirs, Où la Beauté cesse d'être sévère, Où tout l'invite à flatter ses desirs. Et dont l'aspect, même à la plus austère, A quelquefois dérobé des foupirs.

La Déité, dans ce lieu de délices,
A de son goût prodigué les caprices.
Tous les objets dont il est embelli
Sont répétés par le crystal poli
De cent miroirs, dont le reslet magique
Etonne l'œil abusé par l'optique.
Ici le Nain paraît être un Géant.
Là, le Cyclope a les traits d'un Enfant;
Et d'un Art faux la bisarre imposture
De toutes parts y masquait la nature.

Sur les Lambris mille Artistes rivaux,
Favorisés des regards de seur Reine,
Ont déployé le seu de leurs pinceaux.
Le Général voit son Aristomène,
Dont le succès affligea Melpomène.
Il voit l'Aspic qui, par un sifflement,
De Cléopatre a fait le dénoûment,
Et ce Tyran de mémoire abhorrée,
Qui but la mort dans la coupe sacrée.
Tel de Didon le sugitif amant,
Sur les Lambris du Temple de Carthage,
Considérait avec étonnement
De sexploits l'intéressante image.
Dans le Boudoir, ainsi notre Héros
De son Théatre admirait les tableaux.

On y voyait l'aveugle Bélisaire

TA LA DUNCIADE; Embéguiné du bonnet doctoral Dont l'affubla son Apollon moral. Auprès de lui l'auteur de sa misère, Justinien, qui l'écoute à regret, Paraissait dire: ah! que n'est-il muet!

D'autres sujets empruntés de la fable, Ornaient encor ce séjour délectable. C'était Protée & ses pésans troupeaux. Non loin de là, sous l'amant qu'elle adore, Pasiphaé travaille au Minotaure. Ensin d'Alcide on voyait les travaux. Par la vigueur de ses amours rapides, Il étonnait toutes les Danaïdes.

O, Marm-nt-l, un spectacle si doux
Témoigne assez ce qu'on attend de vous!
Dans ce grand jour, soyez le digne émule,
Et, s'il se peut, l'heureux vainqueur d'Hercule.
Songez sur-tout au triomphe éclatant
Que vous promet ce glorieux instant.

Vous favez bien que lorsqu'une Déesse Veut d'un mortel honorer la tendresse, Si, dans l'ardeur de ses premiers desirs, Sans éprouver ni langueur, ni faiblesse, Il la conduit de plaisirs en plaisirs, S'il vient à bout d'étonner sa maîtresse, S'il porte au moins ses amoureux exploits
Au nombre heureux formé de trois sois trois,
Le Destin veut qu'avec elle il partage
Le noble don de l'immortalité.
Ce don sublime est le prix du courage.
Jeune Adonis, ta fragile beauté,
Ni la Déesse, objet de ton hommage,
Ni ses baisers, n'ont pu du sort jaloux
En ta saveur adoucir le courroux;
Et Marm-nt-l du beau seu qui le guide
Se promet bien un bonheur plus solide.

Toi qui traças de si galans tableaux, Législateur d'Amathonte & de Gnide, Gentil Bernard; prête-moi tes pinceaux, Car mon sujet demande un autre Ovide.

Le Général s'élance dans les bras De l'Immortelle. » O, vous que j'idolâtre,

- » Lui disait-il, ma chère Cléopâtre,
- » Cessez enfin d'inutiles combats.
- » A mes transports livrez ce sein d'albâtre,
- » Quittez, quittez ce timide embarras!» D'un œil avide où la volupté brille, De la Déesse il parcourt les appas. Stupidité qui riait aux éclats, Se laisse aller sur un sopha jonquille.

O, de Rof-is, ô Bacul-rd, ô Bl-n,-

Je vis fouler par l'auguste derrière
Tous vos Ecrits si bien mis en lumière,
Si décorés par l'élégant burin
Des Gravelot, des Longueil, des Cochin!
Le beau Volume, aux deux amans propice,
Sous la Déesse officieux coussin,
A Marm-nt-l rendit un doux service.

Enfin il touche au terme de ses vœux. Il s'oriente; &, fans que rien l'arrête, Il s'établit dans sa noble conquête, Et des mortels se croit le plus heureux. De cent baisers il couvre la Déesse, Qui les reçoit avec des yeux distraits. Cette indolence a pour lui des attraits, Et redoublait son amoureuse ivresse. Il est des goûts de différente espèce. Moi, je voudrais, dans mes tendres accès, Etre excité par ma vive maîtresse, En recevoir caresse pour caresse, Et que son feu ne s'éteignît jamais. J'avais peut-être, en ma belle jeunesse, D'autres desirs & des sens plus parfaits; Mais le tems fuit, & nous changeons sans cesse.

Déjà pourtant aux charmes du plaisir Stupidité se montrait plus sensible. Son seu caché, trahi par un soupir, Encourageait son amant invincible.

Il franchissait l'instant déterminé
Par qui sa gloire allait être certaine.
Huit sois de suite il s'était couronné
D'un beau laurier dans les bras de la Reine.
Il atteignait au nombre fortuné;
Mais un malheur dérangea sa neuvaine.
Le sort jaloux voulut que Marm-nt-l
N'eut pas l'honneur d'être un sot immortel.

Il faut, Lecteur, qu'ici je vous confie Ce qui causa cette étrange avanie.

Le Mi-re alors, dans un sallon voisin, S'était glissé sans nul mauvais dessein; Mais seulement ayant la fantaisse De combiner un plan de Tragédie. Depuis long-tems il méditait en vain, Quand tout à coup, poussé par le Dessin, Dans son accès se croyant Roi de Perse, Il déclama quelques vers d'Artaxerce, Du mieux qu'il put contresaisant le Kain, Criant, beuglant & se trouvant divin. Du Général, ô soudaine merveille! Ces vers à peine avaient frappé l'oreille, Que tout son seu s'éteignit à l'instant. Il devint froid, énervé, languissant, Pétrissé sur la sotte Amazone,

78 LADUNCIADE Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Stupidité, perdant son doux espoir, Quitte aussi-tôt le céleste Boudoir, Court au fallon, faisit l'Auteur Tragique, Autour de lui trace un cercle magique; Et tout à coup, ô prodige imprévu! Sous la baguette il reste confondu. Ne pouvant fuir, ni parer sa disgrace. Dans la terreur il paraît absorbé. Déjà son corps occupe un moindre espace, Son nez s'allonge en un bec recourbé, Il voit ses bras se couvrir de plumage, Oiseau de nuit, il en a le langage. Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers, D'un bruit perçant font retentir les airs: Et cependant, sous sa forme nouvelle, A la Déesse il est toujours sidèle.



DUNCIADE.

CHANT VII. LA VISION.

Tandis qu'Hébé remplit les coupes d'or, A sa gaîté Momus donnant l'essor, Par ses bons mots rend la sête plus belle. Ses traits malins, piquans, ingénieux, A longs éclats sont rire tous les Dieux. Loin de blâmer leur joyeuse solie. En ce moment Jupiter même oublie Les soins divers dont il est agité, Et de son front désarme la sierté.

Tel on a vu, dans un siècle de gloire, Autour de lui rassemblant tous les Arts, Le grand Louis, de son char de victoire, Sur Despréaux agrêter ses regards,

80 LA DUNCIADE,

Et de ses vers utiles au Parnasse,
Encourager la satyrique audace.
C'était Momus près du maître des Cieux.
Si de son tems, un Cynique odieux
Eût érigé la satyre en libelle,
S'il eût osé d'une main criminelle,
Versant les slots d'un siel empoisonneur,
Des Citoyens calomnier l'honneur,
Il eût reçu le prix de sa licence.
Mais Despréaux, ce Poëte divin,
Savait toujours, ami de la décence,
Respecter l'homme en bernant l'Ecrivain.

Des mêmes loix observateur sidèle,
Dans sa réserve imitant mon modèle,
O, mes amis, m'avez-vous jamais vu
D'un vers profane outrager la vertu!
Ai-je, invoquant la fureur à mon aide,
Blessé les Dieux, effréné Diomède!
Et cependant des Cyniques obscurs,
Qui plus que moi sentit les traits impurs!
Ils vont encore, effrayés de mes rimes,
Renouveller leurs cris calomnieux.
Eh! qu'ai-je fait?... On les trouve ennuyeux,
J'osai le dire, & voilà tous mes crimes.

Mais revenons à ce galant Boudoir, Où Marm-nt-l vit tromper son espoir.

Entre

Entre les bras de la stupide Fée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée,
Qui, sur ses yeux, pour prix de ses travaux,
D'un doux sommeil répandait les pavots.
Et cependant, son amante sidelle
Veut lui payer par des biensaits nouveaux
Le noble effort qu'il a tenté pour elle.

Elle commande aux folles Visions,
Aux Songes vains, aux Larves mensongères,
De le couvrir de leurs aîles légères,
De l'entourer de leurs illusions.
Et sur le champ la troupe fantastique,
Près du Héros accourant à sa voix,
Peint à ses yeux, dans un songe magique,
La Déité donnant par-tout des loix,
Et l'univers rempli de ses exploits.
Que ces Tableaux lui sont aimer sa Reine!
Qu'avec plaisir, au-devant de sa chaîne,
Il voit voler les peuples & les Rois!

Du charme heureux telle était la puissance,
Que des objets de ces divers tableaux
La fugitive & trompeuse apparence
Semblait réelle aux regards du Héros:
Il croit veiller & sentir leur présence.
Tel, en dormant, un chien rempli d'ardeur
Croit, tout-à-coup, entendre le chasseur.
Tome 1.

32 LA DUNCTADE.

Au son du cor, il s'agite, il aboie, Et semble prêt à sondre sur sa proie, Ou tel encore un généreux Coursier, Par un esset de son instinct guerrier, Rêve aux combats, frémit, s'impatiente; Et de son pied frappe la plaine absente: De même alors, le Héros enchanté Entend, voit, suit sa chère Déité.

Elle conduit la Morde hyperborée.

De ces brigands que le Nord a vomis,
Défolateurs de l'Europe éplorée,
Et des beaux Arts farouches ennemis.

Sous fes drapeaux, allez, troupe cruelle,
Aux bords du Tybre on fa voix vous appelle.

Fiers destructeurs, du fond de vos marais,
Allez remplir fes funcstes Arrêts.

Sur le débris des Temples, des Statues,
Des Arcs brisés, des Colomnes rompues,
Portez la flamme aux palais des Césars:
De leur empire effacez la mémoire:
Foulez aux pieds ces chess-d'œuvres des Arts,
Ces monumens de génie & de gloire
Qui de la terre attitaient les regards.

Du sein de Rome embrasée & sumante, Le Général est soudain transporté Vers ces climats où la Stupidité,

Aujourd'hui même est encor triomphante. Bords enchanteurs, couronnés de palmiers, Et du soleil visités les premiers. Quelle autre scène à ses yeux se présente? La Déité se coeffe d'un Turban, Tient dans ses mains le sabre & l'Alcoran. A fes genoux l'Erreur, l'Hypocrifie, Le Fanatisme a fait tomber l'Asie Et l'Ignorance affermit son pouvoir. Le Musulman féroce par devoir, Guidé par elle aux murs d'Alexandrie, Va fignaler sa pieuse furie. Voyez les Arts pleurans sur leurs débris. Voyez brûler ce vaste amas d'Ecrits, Ce grand dépôt des tréfors du génie. Que de travaux en un jour effacés, Que de grands noms à la fois éclipfés; Trompent le vœu des filles de Mémoire!

Or maintenant, Messieurs les beaux Esprits;
Tous immortels, si l'on veut vous en croire,
Petits auteurs d'une Chanson à boire,
D'un Madrigal, d'un Bouquet pour Doris,
Petits rimeurs qui remportez des prix,
Conteurs moraux d'un sot orgueil paîtris,
Compilateurs de sadaises nourris,
Qui de vos noms croyez remplir l'Histoire,
Commentateurs de Bouquins vermoulus,

Lisant toujours pour n'être jamais lus, Il vous sied bien de prétendre à la gloire!

Mais la Déesse accourt dans nos climats,
Elle y triomphe; & sur son front barbare
Met tour-à-tour le Casque & la Thiare.
L'Hermite Pierre accompagne ses pas.
Prêtres, Nonnains, brigands, Moines, soldats,
D'Aventuriers fanatique ramas,
Font à l'Hermite un cortège bisarre.
Sur l'Orient, surchargé de leur poids,
Tout l'Occident semble fondre à la fois.
Pieux sléaux des pays qu'ils désolent,
Ces insensés errans sans seu ni lieu,
La croix en main, pillent, brûlent, violent,
Et par le crime ils pensent venger Dieu.

Dans les accès de leur aveugle rage, Dans cet esprit de démence & d'erreur, La Déité contemple son ouvrage, Et leur délire établit sa grandeur. Pour mieux régner sur l'Europe soumise, Elle s'assied au Trône de l'Eglise.*

^{*} Notre éloignement pour la licence philosophique est assez connu, & nous faitons profession de respecter trop sincérement l'Eglise & ses Ministres, pour être soupçonnés d'avoir voulu leur porter quelqu'atteinte par ce tableau, malheureusement sidèle,

L'épaisse nuit des superstitions Vient aveugler toutes les Nations. Au gré d'un Prêtre, à sa voix sanguinaire,

des excès de quelques Pontifes. On sait que dans les ténèbres du dixième siècle, que le Cardinal Baronius lui-même appelle un siècle de fer & de plomb, il nâquit un systême dangereux qui attribuait aux Papes une souveraineté absolue dans le temporel comme dans le spirituel, système qui donna lieu aux plus grands désordres, & aux guerres fameuses de l'Empire & du Sacerdoce. Ce sont ces scandales que le même Cardinal Baronius, écrivain qui n'est pas suspect, ne craint pas de nommer les naufrages de l'Eglise Romaine. On s'est permis dans ce nouveau Chant, de retracer tous les malheurs des siècles d'ignorance, & de répondre indirectement, par-là, à l'éloquente déclamation du Citoyen de Genève contre les Arts & les Sciences. On ne pouvait omettre dans ce tableau ces grands orages excités dans l'Europe par l'abus d'un système de Théologie, aujourd'hui généralement condamné. Nous n'avons pas voulu que les Philosophes pussent nous reprocher d'avoir dissimulé, dans un Poeme, des vérités que l'Abbé Fleury lui-même a présentées sans ménagement dans son Histoire. Ce serait trahir la cause de la Religion, que de la croire intéressée à déguiser des faits avoués par les Ecrivains les plus circonspects. Mais ce que les Philosophes seuls se permettent, c'est d'outrager cette Religion fainte, parce que quelques-uns de ses Ministres ont eu le malheur de s'écarter de ses maximes: ce qui n'est pas moins absurde que si l'on imputait à la Justice & aux Loix les désordres de quelques prévaricateurs.

Nous gémissons avec ces prétendus esprits sorts des scandales qui ont affligé l'Eglise; mais sans nous révolter contr'elle, & sans dissimuler, à leur exemple, cette soule de Pontises vertueux qui ont donné tant d'éclat à cette même Eglise Romaine qu'ils ne cessent de calomnier.

86 LA DUNCIADE,

L'Europe entière est un champ de sureur.
Sur un décret de l'Anneau du Pêcheur,
On voit le sils armé contre son père.
A l'aigle altier l'humble agneau sait la guerre,
Et le Pontise abusant de ses droits,
Ose marcher sur la tête des Rois.

Dans ce cahos d'ignorance profonde, La Déité, Souveraine du monde, Levant son front couronné de brouillards, Promène au loin ses stupides regards. De son aspect la fatale influence

Dans quelle histoire profane trouverait-on une suite de Princes qui aient mérité plus véritablement le titre de bienfaiteurs du genre humain? Et sans remonter aux siècles de la primitive Eglise, n'a-t-on pas vu de nos jours Benoît XIV, & ne voyons-nous pas le Pontife actuel se concilier le respect & l'amour des Protestans mêmes, qui ont enfin abandonné aux Philosophes ces termes injurieux dont ils ofent se servir contre les Chefs de notre Eglise? Chose etrange & bien digne de rifée que des gens qui ne se permettraient pas de parler sans égards d'un Magistrat de Lucques ou de Raguse, osent écrire avec tant d'insolence contre le Souverain de Rome! Celui de tous les Princes, peut-être, qui jouit de l'autorité la plus légitime, puisqu'enfin Rome abandonnée par ses Empereurs, s'est elle-même donné ses Pontises pour maîtres. Cette insolence Philosophique, comparée aux adulations que prodiguent à d'autres Princes nos prétendus sages, démontre clairement que l'audace dont ils se parent n'est qu'une lâcheté déguisée. Ils croient ne courir aucun risque en attaquant un Prêtre, de quelque titre auguste dont il soit revêtu; mais on les verrait s'humilier devant un de ses Gardes.

Se fit fur-tout fentir à notre France. Elle y régna dans ces fiècles groffiers, Trop célébrés par nos vieux Romanciers. Où noblement dépourvus de fcience, D'illustres fous appellés Chevaliers. Couraient le monde avec leurs Ecuyers. Et se battaient par fois à toute outrance; Où nos ayeux croyaient aux Négromans, Aux Farfadets, & même aux Revenans: Où la raison, sur les bancs des Ecoles, Avait fait place aux vains raisonnemens, Aux graves riens, aux fottifes frivoles, Dont nous berçaient de prétendus savans Qui fous les mots étouffaient le bon sens. Ciel quel ramas de formes scholastiques, D'argumens creux, de rêves fantastiques, Logeaient alors, fous leurs bonnets quarrés, Tous ces pédans plaisamment bigarrés, Du fens commun ennemis déclarés !

Ces disputeurs, siers de leur ignorance,
N'étaient pas seuls les sléaux de la France.
Dans leurs Châteaux, mille petits brigands,
De leurs cantons subalternes tyrans,
Rivaux jaloux, ardens à se détruire,
Toujours armés, & toujours prêts à nuire,
Pour leur plaisir détroussaient les passans,
Puis s'égorgeaient; c'était l'esprit du tems.

88 LADUNCIADE;

Tems malheureux, âge de barbarie, Siècles affreux qui lassent mon pinceau, Privés de mœurs, dénués d'industrie; Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau!

Dieu! quelle nuit encor plus exécrable.

Par des forfaits tristement mémorable,

Traîne après elle une éternelle horreur!

D'un Dieu de paix les Prêtres en fureur

Osent prescrire à des mains meurtrières

De se plonger dans le sein de leurs frères.

Paris sanglant les voit avec terreur

Offrir au Ciel d'homicides prières.

Stupidité, le poignard à la main,

Conduit ce peuple enivré d'un faux zèle,

Elle applaudit à ce zèle inhumain:

Qui le croirait? La Sottise est cruelle!

Heureusement, la sière Déité
N'a pas toujours cette sérocité.
Le ridicule à la fureur succède.
Pauvres humains, à la Ville, à la Cour,
En robe, en froc, vous êtes tour-à-tour
Sots ou méchans: c'est un mal sans remède.

Passons du moins à des excès plus doux. Jettons les yeux un moment sur la Fronde. Que d'intriguans, de fripons & de sous

Dans cette époque en sottifes féconde!
Quoi! c'est donc vous, Monseigneur de Gondi,
Prélat galant, factieux étourdi?
Soussele se des discordes civiles;
Faites mouvoir ce troupeau d'imbéciles,
Tous ces badauts sans pudeur & sans frein,
Qui sur vos pas, au bruit des Vaudevilles,
Vont dans Paris criant au Mazarin.
Pour enslammer leurs têtes indociles,
Vîte, accourez, Messieurs les gens de loi,
Criez comme eux; & sans savoir pourquoi,
Au nom du Roi faites la guerre au Roi.

A ces Tableaux d'antiques balourdises,
Qui du Héros fixaient l'attention,
Stupidité, sans interruption,
Fit succéder nos modernes sottises
Que je supprime avec discrétion.
Quel art, d'ailleurs, quel peintre assez habile
Pourrait saisir cette scène mobile,
Ce tourbillon de travers passagers
Que l'on reproche à nos Français légers!

Vous pensez bien que parmi ces images De nos erreurs, de nos goûts inconstans, Le Général vit nos prétendus sages: Sophistes vains, effrontés Charlatans, De qui l'intrigue avait su pour un tems

De notre siècle extorquer les hommages. Détruisant tout, voulant seuls exercer, Le droit d'écrire & celui de penser; Fabricateurs des ystèmes sutiles, Frondeurs hardis des préjugés utiles, Et dont l'orgueil & la téménité Forait bair même la vérité.

Que le Héros les voit avec ivresse Contre le goût sceller leur union, Tout affervir à leur opinion, Des noms fameux de Rome & de la Grèce Flétrir l'honneur, & porter au Permesse La barbarie & la confusion!

Sur un autel qu'éleva leur démence
Le Général voit un Colosse immense
De qui le front est caché dans les airs,
Et dont la main s'étend sur l'univers.
Il reconnaît la Déesse qu'il aime.
Cette merveille enivre tous ses sens.
Mais, ô prodige! il s'apperçoit lui-même,
Environné d'un nuage d'encens.
Il est aux pieds de l'auguste Immortelle,
Comblé d'honneurs qu'il partage avec elle.
A tout le Pinde il impose des loix,
Et la rasson disparaît à sa voix.

LA

DUNCIADE.

CHANT VIII. L'AMBASSADE.

Que faissez-vous, Nymphes de l'Hypocrêne?

Divinités, si chères autrefois,

A nos Français, quand le plus grand des Rois

Vous appellait aux rives de la Seine,

Et qu'on vous vit accourir à sa voix.

Filles du Ciel, ô Muses adorées, Tout a changé, ces beaux jours ne sont plus. La barbarie habite nos contrées,

LA DUNCIADE; 92 Et les accords de vos lyres facrées D'un siècle ingrat sont à peine entendus. Stupidité dès long-tems vous menace, Et des complots de son orgueil jaloux Déjà le bruit est monté jusqu'à vous. De ses Guerriers vous connaissez l'audace, Pudiques Sœurs, ah! pour vous j'en frémis. Par un serment ils se sont tous promis, Si le destin leur livre le Parnasse, De faire, hélas! à vos chastes attraits L'affront cruel qu'on ne vous fit jamais. D'avance entr'eux ils disputent leur proie. Tels que jadis, sur les cendres de Troie, Les fils d'Atrée, Ulysse, Mérion, Pyrrhus, Ajax, tous les chefs de la Grèce, Dans les transports d'une insolente ivresse, Se partageaient les Veuves d'Ilion, Telle est des sots la superbe solie. Did-r-t veut qu'on lui céde Thalie. Rob- prétend, même aux yeux des vainqueurs De Polymnie, arracher les faveurs. Mille rivaux menacent Melpomène. Plus fier qu'eux tous, l'auteur d'Aristomène. S'il en eût cru ses brûlantes ardeurs. Pour effacer l'affront de sa neuvaine, Eût à lui feul, violé les neuf sœurs.

L'impur dessein de la Horde stupide

Fait frissonner la troupe Aganippide.
Elles tremblaient qu'un arrêt des Destins
A Marm-nt-l n'abandonnât leurs charmes.
Dans un couvent de timides Nonnains,
Au front modeste, aux yeux doux & benins,
Un Grenadier répandrait moins d'alarmes.
Rien n'est égal à cet effroi mortel
Qu'aux doctes sœurs inspire Marm-nt-l!

Témoin du trouble où ces complots perfides Avaient plongé les chastes Piérides, Apollon veut dissiper leur frayeur.

- » Quoi! leur dit-il, mes Compagnes fidelles,
- » Quoi! fous mes yeux, craindre qu'un ravisseur
- » De vos appas ne profane la fleur!
- » Consolez-vous, vous resterez pucelles. « Plaisant moyen de consoler des belles !

Le Dieu pourtant, dans le fond de son cœur, Quoi qu'il en dît, ne pouvait sans ombrage Voir contre lui se former cet orage; Non qu'il craignît, car un Dieu n'a pas peur; Mais des projets de la sotte immortelle Voulant, du moins, percer la prosondeur, Il résolut de députer vers elle Un Espion qu'on nomme Ambassadeur.

Pour cet Emploi brillant & difficile;

Jadis à Rome il eût choisi Virgile,
Homère en Grèce aurait eu cet honneur,
Milton dans Londre, & le Tasse à Ferrare.
Un seul Français, favorisé comme eux,
Du Grand Henri chantre à jamais fameux,
Pouvait prétendre à ce titre si rare.
Il sut nommé. Le Parnasse applaudit.
L'Envie alors sut réduite à se taire.

Flatté d'un choix qui prouvait son crédit Près d'Apollon, l'impatient Voltaire, Quoique malade & presque octogénaire, Chez la Déesse en hâte se rendit. Même on prétend que pour aller plus vite, Il ensourcha le superbe Grison Dont autresois à sa Jeanne il sit don. Cette monture assez hétéroclite Chemin faisant lui rappellait Frér-n.'

Peut-être ici, quelque Lecteur profane Demandera: mais à quoi bon cet Ane! Je vous l'ai dit, il fallait un Coursier Pour transporter notre illustre malade. Et puis, d'ailleurs, ce Grison singulier De son espèce est-il donc le premier Que l'on ait fait Conseiller d'ambassade? Respectez donc le céleste Baudet, Et laissez-moi, de grace, aller au fait. Pour illustrer à jamais son entrée, Une brillante & nombreuse livrée Accompagnait le grave Ambassadeur, Et de son rang annonçait la splendeur. Comme il en sit le choix à la volée, C'était un peu marchandise mêlée; J'en suis sâché: mais d'un Historien La loi première est de ne cacher rien.

Un des Suivans était Robert Covelle, Grand Sectateur de la loi naturelle, Qui doit sa gloire au libelle grivois Ecrit en vers contre les Génevois.

Plus loin venait, aux ordres de Voltaire,
D'Aventuriers une troupe légère.
Le dur Martin, le prudent Cacambo,
Et ce Pangloss qui voyait tout en beau,
Et ce Candide amant de Cunégonde,
Vaurien aimable & libertin charmant,
Lui qui par sois combat si plaisamment
La Providence arbitre de ce monde:
Tous égrillards & pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis.

On discernait dans la joyeuse bande Maints beaux esprits frondeurs de la Légende, L'un des premiers est Guillaume Vadé,

96 LA DUNCIADE,

De l'Evangile ennemi décidé.
On y voyait l'Auteur de l'Ecossaise,
Qui, sous le nom de Jérôme Carré,
Donna le jour à plus d'une fadaise
Dont le public ne lui sut aucun gré;
L'Abbé Bazin, discoureur agréable,
Par qui l'histoire est travestie en fable;
De cet Abbé le caustique neveu,
Qui, sur un mot, pour son Oncle prend seu;
Monsieur Jmhoss, ce Russe malhonnête,
Qui dans Paris vint nous laver la tête,
Monsieur Bigex qui ne se croit pas bête,
Certain docteur appellé Zapata,
Et, pour tout dire, un fils de Loyola,
Le père Adam qu'on n'attendait point là.

Quelque Censeur va m'objecter encore
Que dans l'espoir d'en imposer aux yeux,
L'Ambassadeur aurait pu choisir mieux.
Brutus, Œdipe, Orosmane, Zamore,
Tant de Héros, si justement sameux,
Tant de grands noms que la gloire protège,
Et qui vivront chez nos derniers neveux,
Lui sormeraient un plus noble cortège.
C'est mon avis. Ce choix précipité
Fut de sa part une témérité.

Avec sa Suite, à la hâte assemblée,

tur le geren du dos e Abbé Beste ;

Son Excellence, ainsi que je l'ai dit, Piquant des deux sur sa monture aîlée, Chez la Déesse en pompe desceralit.

Les Sots d'abord lui fermèrent la porte: Ils ignoraient quelle était son escorte. Ils redoutaient que l'escadron guerrier Ne méditât contre eux quelque entreprise. Et dans leur Camp ne vînt les défier; Mais en voyant les branches d'Olivier Ou'offrait Voltaire en signe de franchise, Stupidité revint de sa méprise. Le Général l'avertit en secret Que par ses soins & par son entremise Peut-être bien Voltaire on gagnerait, Que sa livrée on lui débaucherait, Et qu'en tout cas, on se hazarderait A l'arrêter lui-même par surprise. A l'instant donc, le Ministre du Dieu, Qui commençait à murmurer un peu, Fut introduit aux pieds de la Sottise.

Sage Merlin, ah! c'est dans ce moment
Que j'ai besoin de ta saveur divine,
Pour retracer un grand événement
Qu'assurément nul Lecteur ne devine.
Raconte-moi, sage & discret Merlin,
Tous ces détails dont je ne dois rien taire.
Tome 1.

98 LADUNCIADE,

Observant sout avec un ceil malin Ou'il promenait fur l'assemblée entière L'Ambassadeur appuyé d'une main Sur le neveu du docte Abbé Bazin. Ainsi parla pour entrer en matière: » Ecoutez-moi, je suis le vieux Voltaire: » Et d'Apollon plénipotentiaire. . . Sur ce ton noble il eut continué: Mais chez les Sots le fublime est hué. Frér-n, d'ailleurs, se mit si fort à braire Au seul aspect de l'Ane son confrère, Que de ce bruit le Vieillard irrité Prit cet affront pour une hostilité. Ce n'est point lui, c'est le Dieu qu'on outrage. Sa dignité l'oblige à se venger : A haute voix il allait exiger Qu'on lui remît le coupable en ôtage. Se promettant de le bien corriger. Frér-n certain du châtiment sinistre Que d'Apollon lui gardait le Ministre, Se mit à braire avec plus de fureur. A ce fignal, ô surprise! ô terreur! I.'Ambaffadeur voit fa fuite infidelle Fuir du côté de la fotte Immortelle. De tant d'amis, d'un parti si nombreux; Il ne lui reste en ce désordre affreux, Que son Grison plus estimable qu'eux. O, des Grifons rare & parfait modèle !

Il vient s'offrir à l'Envoyé confus,

Qui prend son tems pour remonter dessus.

Un peu plus tard la perside séquelle,

Le Général, Did-r-t & Saur-n,

Sur le grand homme allaient porter la main.

Ainsi, dit-on, le Vainqueur de Pavie,

Au droit des gens se siant un peu trop,

Pour éviter pareille ignominie,

Fut obligé de s'ensuir au galop.

Tous entouraient Voltaire avec audace,

Tous lui sermaient le chemin du Parnasse;

Mais il leur jette un coup d'œil qui les glace.

Tel Coligny, d'assassins entouré,

Semblait un Roi par son peuple adoré.

L'Ane intrépide & docile à son maître, Se rappellant l'ardeur qu'il sit paraître, Lorsque Milan, témoin de ses exploits, Le vit sauver des attentats d'un Prêtre, Et Dorothée, & lui-même, & Dunois, L'Ane indigné poursuit, atteint, renverse Tous ces selons que la frayeur disperse, Lance à Frér-n un regard de mépris, Et prend son vol aux célestes Lambris.

Tandis qu'au Pinde il reconduit Voltaire Emerveillé de la fureur des Sots, Stupidité, qui redevient plus sière, De son parti voyant grossir les flots,
Fait dans les rangs de sa suite guerrière
Distribuer la troupe auxiliaire;
Et déployant son superbe étendart,
Elle donna le signal du départ.



LA

DUNCIADE.

CHANT IX. LES AMAZONES.

BEXE enchanteur, à qui tout rend hommage, Si j'ai passé le printems des amours, Si malgré moi j'ai l'honneur d'être fage, Je me fouviens encor de ces beaux jours Où j'ai subi votre doux esclavage. Qui n'eût alors envié mon partage? La volupté, fidelle à mes desirs, En m'égarant de plaisirs en plaisirs, Se conformait à mon humeur volage. Fière Daphné, pour vaincre tes rigueurs, Du sentiment j'empruntais le langage. A moins de frais j'allumais tes ardeurs, Folâtre Eglé, tes plus tendres faveurs Etaient le prix d'un léger badinage. Mais, croyez-moi, Sexe fait pour charmer, G iii

102 LA DUNCIADE;

Contentez-vous d'un si noble avantage; Et n'allez pas vous laisser enflammer Pour les faux biens qui sont à notre usage. Ne quittez point l'aiguille de Pallas, Pour le compas de la grave Uranie, N'enviez point les palmes du génie. Le ciel vous fit pour de plus doux combats: Donnez des loix & n'en recevez pas. N'allez jamais, d'une ardeur indiferette, De Calliope emboucher la Trompette. Si quelquefois pour le docte Côteau, Vous négligez les myrthes de Cythère. Suivez plutôt la tendre Deshoulière. Les sons légers de l'humble chalumeau Offrent assez de quoi vous satisfaire. Je n'aime point une femme guerrière: J'aime encor moins celle qui sur les bancs Va se mêler au troupeau des pédans. Signalez vous dans une autre carrière. Que dans les cieux Prométhée ou Newton Aillent encor dérober la lumière; Il est plus doux d'égarer la raison. Du bel esprit l'importune chimère, Même à nos yeux, ne vaut pas l'art de plaire.

Stupidité ne pense point ainsi: Elle a sans cesse autour de sa personne Un bataillon qu'elle-même a choisi.

Ce fut jadis la prude Scudéri Qui commanda cette troupe Amazone. A' cet emploi fuccéda Coligni. Sottise après sit choix de du B-e-ge, Fière beauté, l'ornement d'un autre âge. Elle y viendra cette Ric-b-ni, Qui n'a point fait le Marquis de Creffi, Qui n'a point fait les lettres de Fanni, Qui n'a point fait Juliette Catesbi. Puysi-ux, peut-être, aura son tour aussi. Vous étiez-là, vaillante hermaphrodite. Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard. Pour célébrer votre double mérite, Il me faudrait le goût de Bac-l-rd. Telles marchaient ces superbes rivales, De la Déesse intrépides Vestales, Se souvenant d'avoir eu pour guidon. Dans ses beaux jours, la Comtesse Frér-n. Trompette en bouche & clairon au derrière, Pour annoncer leurs illustres exploits, On voit partir la Déesse aux cent voix; Et le Hibou, qui fut jadis le Mi-re, Voltige autour de la troupe guerrière,

Stupidité, qui connaît leur valeur, Veut, à leur tête, envahir le Parnasse. Le bataillon, sensible à cet honneur, Fait éclater sa belliqueuse audace.

G iv

LADUNCIADE, Mais l'Immortelle a besoin d'un Coursier. Ne voyant point son Pégase ordinaire, Elle eut d'abord le projet singulier De transmuer Chaumeix en dromadaire: Lorsqu'avisant Frér-n son chancelier, Qui foupirait encor de fon injure, » Viens, lui dit-elle, & fers-moi de monture, Au même instant le grave Aliboron Fut possesseur de deux superbes aîles. Il les déploie : il admire le don De la Déesse, & croit que sans façon Il va franchir les voûtes éternelles. Il voit déjà les vastes cieux ouverts, Quand un malheur, qu'il ne prévoyait guère, Dérangea bien ce projet téméraire. Stupidité, qui fait tout de travers, Avait placé les aîles à l'envers: Si que Frér-n, loin de fendre les airs, Etait porté, par un effor étrange, Non vers le ciel, mais toujours vers la fange, Plus l'animal s'obstinait à grimper, Plus il luttait contre son caractère, Et plus son aîle, agile en sens contraire, Dans le bathos le forçait à ramper.

Mon cher lecteur, à ce tableau rifible Arrêtons-nous. Contemplez un moment, Mon Hippogriffe en sa marche pénible. Suivez des yeux le reptile volant.

De son instinct, toujours prédominant,

Voyez agir la force irrésistible.

La Déité, lui serrant le bridon,

L'excite en vain à grands coups d'aiguillon.

Tout le pouvoir de la sière Immortelle

Est épuisé sur l'animal rebelle.

Elle ne peut qu'au bruit du souet vengeur,

Du lourd Coursier hâter la pésanteur.

Un mot pourtant, dont se souvient la belle,

Du Quadrupède éveille un peu l'ardeur.

Ce mot puissant lui rend quelque vigueur.

Dès qu'il l'entend, sa marche est plus honnête:

Wasp est le mot qui fait aller la bête.

Stupidité désigne à ses soldats,

La docte enceinte où s'adressent leurs pas.

Déjà leurs yeux étincellent de joie,

Et Marm-nt-l croyait saisir sa proie;

Quand tout-à-coup de glapissantes voix,

Qui s'efforçaient de parler à la sois,

Font arrêter la superbe Déesse.

A ce tumulte, on accourt, on s'empresse;

On veut savoir d'où naît ce mouvement.

Le bruit s'accroît de moment en moment:

Las! Il partait du bataillon semelle!

Sage Merlin, faut-il que je révéle, Ce qui causait cette étrange rumeur?

106 LA DUNCIADE. Dois-je trahir le secret d'une belle? Comment pourrai-je, ô prudent Enchanteur. Conter un fait qui n'a pas de modèle? Faut-il ici vous dire ingénument Qu'une Amazone, une docte pucelle Faifait alors...Quoi, Lecteur?... Un Roman? Une Ballade ? un plan de Comédie? Une Héroïde, ou quelque Tragédie? Un Madrigal? Non; c'était... un enfant. J'ai dit le mot. Or c'est à vous, Mesdames, D'après ce fait qu'il fallait publier, A décider fi le ciel fit les femmes Pour guerroyer, ou pour versifier. De ce grand jour l'événement sublime Fit que l'Auteur ne put être anonyme. Recevez donc, douce Ric-b-ni, Mon compliment sur cet enfant chéri: On ne pourra vous nier celui-ci. Bac-l-rd vole aux cris de la guerrière. Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt, On voit affez qu'il était du fecret: Heureux enfant, égalez votre père!

Stupidité descendit de Frér-n,
Mit pied à terre, & reçut le poupon.
La Déité n'est rien moins que sévère:
Elle embrassa le gentil nourrisson,
Qui, pour signal de sa gloire suture,

Se met foudain à beugler comme un veau, Miaule en chat. & croaffe en corbeau. Stupidité, pour confirmer l'augure, Plonge l'enfant dans un marais voifin. » Deviens, dit-elle, insenfible aux bleffures. » Invulnerable aux affronts, aux injures, » Comme les Wasps de Quimpercorentin. » Jouis en paix de ton noble destin, » Et défends-toi la plainte & les murmures. « Telle autrefois l'immorrelle Thétis Dans l'onde noire avait plongé son fils. Tel, aux regards de la fotte phalange, Le Nourrisson de la Stupidité Fut par trois fois, replongé dans la fange, Et son talon ne fut pas excepté. Son goût naissant aussi-tôt se déclare: Déjà dans l'air il pousse un cri bisarre: D'après ce cri, dont retentit le lac,

O, noble enfant, né dans ce jour de guerre,
De quels exploits tu vas remplir la terre!
La Déité t'accorda l'heureux don
De plaire aux Sots en choquant la raison;
De déployer, dans une hebdomadaire,
Et la bassesse d'orgueil d'un Corsaire;
De plaisanter, sans craindre les Arrêts,
Mieux que Zoile, ou que l'Abbé Morl-ix;

Par la Déesse il fut nommé Kakouac.

De colorer la noire calomnie,
De déchaîner contre la vérité
Tous les serpens dont se nourrit l'envie,
Et d'insulter avec impunité
Au noble essor des ensans d'Uranie.
Il eut le don de trouver tout mauvais,
Hors les écrits que lui-même aurait faits.
Il eut ensin tout l'esprit de sa mère,
Et les talens de Bac-l-rd son père.
Ainsi nâquit cet Ante-christ du goût:
Puissent ces vers le démasquer par-tout!

O, Souverains, qui chérissez la gloire, Mésiez-vous de ce nouveau Python.
C'est l'ennemi des Filles de Mémoire,
Qu'il soit percé des slèches d'Apollon.
Il a des arts conjuré la ruïne;
Tout est perdu si jamais il domine.

Stupidité remet le Nourrisson
Entre les mains de l'illustre guerrière;
Puis reprenant son audace première,
Elle remonte aussi-tôt sur Frér-n,
Qui se battait alors pour un chardon
Avec Lég-er, d'Ac-rq & la Morl-ère.
Aliboron cette sois sut vainqueur:
Il s'étonnait d'avoir eu du courage,
Il en conçoit un fortuné présage,
Et dans son voi il montre plus d'ardeur;

LA

DUNCIADE.

CHANT X.

LESIFFLET.

E vais finir sans aucun préambule,
Ami Lecteur, ma Muse en ce moment
S'impatiente & court au dénoûment.
Frér-n m'appelle, & j'aurais du scrupule
De retenir son lourd individu
Dans son essor plus longtems suspendu.
Tout de son mieux, il porte sa Maîtresse
Qui croit bientôt commander au Permesse.
Elle sourit à ce frivole espoir
Qui la trompait comme vous l'allez voir.

Déjà Phébus préparait sa vengeance: Il observait, sur Pégase monté, Le bataillon qui marchaît en silence. Il sut d'abord un peu déconcerté Quand il eut vu leur nombreuse affluence.

Sur cette soule il n'avait pas compté,

Et tant de Sots passaient son espérance.

Stupidité l'apperçoit dans les cieux.

A fon aspect Frér-n & la Guerrière

Voudraient déjà retourner en arrière:

Mais à l'envi se rassurant tous deux,

"C'est bien à toi, Dieu saible & téméraire;

"D'oser, dit-elle, irriter ma colère!

"Sœur du Cahos, je régnais avant toi;

"Je commandais à la nature entière

"Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.

"Longtems la nuit précéda la lumière,

» Et le Destin te sit naître après moi : » Fuis ton Aînée, & crains de me déplaire.»

Elle parlait : Apollon né railleur,
Lui répondit par un regard moqueur,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris, ce silence énergique
Fit son effet; & la Déesse eut peur.
Pour s'en tirer ne sachant comment faire,
D'un ton plus doux elle lui dit: »mon frère,
» Entendons-nous. Qublions nos débats.
» Faisons régner la paix dans nos Etats.
» Pour le repos, pour le bien de la Terre,

" Unissons-nous par un accord nouveau,

» Eh! plut au ciel, comme a dit Colardeau,

» Eh! plûtauciel que dans l'âge où nous fommes,

» L'aménité rapprochât tous les hommes!»

A ces propos, Messer Aliboron,
Pensant déjà que la paix était sûre,
Voulut traiter de monture à monture,
Et s'allier au Coursier d'Apollon.
En sa présence, il gambade, il s'exerce,
Et jusqu'à lui portant son vol inverse,
Il veut agir de pair à compagnon.
Mais le Coursier, blessé d'un tel commerce,
Et dédaignant l'ex-Jésuite étalon,
Tournant le dos, d'une sière ruade
Du lourd Grison repoussa l'accolade.

Cherchez, Lecteur, dans Pline ou dans Buffon, Ce qu'ils ont dit à l'Article Frér-n:
Vous y verrez que l'animal est traître.
C'est ce qu'alors il sit assez connaître.
Plein de dépit, mais le dissimulant,
Aliboron toujours caracolant,
Tourne Pégase, & bouillant de colère,
Vint lâchement le mordre par derrière.
Toute l'armée applaudit à grands cris;
De son audace Apollon sut surpris;
Pour un moment il le crut redoutable;
Car il pouvait entraîner par son poids

Phébus, Pégase & l'Olympe à la sois. Le bataillon, d'ailleurs, est formidable : Vers le Parnasse il avançait toujours: Apollon voit qu'il faut être implacable.

Muse, dis-moi qui vint à son secours,

A quel prodige il eut enfin recours;

Révéle-moi ce combat mémorable,

Et de Frér-n la chûte épouvantable.

County and bear his morning business?

Mon cher Lecteur, vous faurez qu'Apollon N'est pas réduit seulement à sa lyre : Il a de plus une arme qui déchire, Arme fatale à plus d'un Avorton Qui croit régner dans le facré Vallott. C'est un gardien qui veille à son Empire. Ce n'est pourtant que le sifflet du goût: Mais ce sifflet l'accompagne par-tout. Lorsqu'un rimeur, en proie à son délire, Prend son accès pour le talent d'écrire, Tout auffi-tôt Phébus en est instruit Par son sifflet, & mon sot éconduit. Pour Marm-nt-l il siffla de lui-même, Quand fur le Pinde on entendit fa voix. Il redoubla, quand fon orgueil extrême Ofa donner de poétiques loix. Il est doué de ce pouvoir suprême : Tels ces Trépiés, chefs-d'œuvre de Vulcain, Marchaient

Marchaient fans guide au Confeil du Destin.

Apollon siffle: & le bruit énergique Qui retentit du Sifflet satyrique, Par l'Hélicon est au loin répété. Jamais Astolphe, avec son Cor magique, Ne sit d'esset si prompt, si redouté: Déjà tout cède à l'instrument cynique.

O, grand pouvoir du terrible Sifflet!
Vous verriez fuir & Rayn-1, & Trubl-t,
Et Beaum-rch-is, & le pesant Sed--ne.
Le Général interdit & confus
Croit assister à son Aristomène.
Il se souvient des sisses d'Egyptus,
Ce dernier fruit de sa noble carrière,
Si maltraité par l'ennui du parterre.

M-rci-r pâlit, F-lb-ire est consterné. Au bruit moqueur Ch-mf-rt en vain résiste; Par le torrent lui-même est entraîné; Et Col-rdeau croit enterrer Caliste.

Déjà d'Arnaud, trop pressé de courir, Est renversé par l'auteur de Namir. Le Mi-re entend la troupe conjurée Des sisslemens qui poursuivaient Térée. Nul n'obéit, nul ne veut commander.

Tome I.

LADUNCIADE; 114 Th-m-s lui-même est contraint de céder. L'Effroi glaçait la troupe fugitive: Ainsi jadis, de la Trompette juive Les sons vengeurs, répétés par l'Echo. Firent tomber les murs de Jéricho. Sur Did-r-t Saur-n se précipite. Le bruit perçant les atteint dans leur fuite. L'Abbé le Bl-nc se retire à grands pas, En maudissant le démon des combats: La peur se met au quartier des femelles: L'Abbé Coy-r, leur disant des fadeurs, En ce moment redoublait leurs vapeurs: Il est réduit à s'enfuir avec elles: Et cependant l'Apôtre des ruelles, Même en fuyant, s'égayait sur les mœurs. Une Amazone... Ah! j'en rougis de honte! Tombe en courant, & produit au grand jour Ce qui n'est fait que pour l'œil de l'Amour.

Quoi! vous aussi, mes beaux Esprits de Cour, Pour l'Hélicon déserteurs d'Amathonte, Quoi! votre orgueil se dément à son tour? Auteurs ambrés, un sisset vous surmonte!

Les Chefs partis, on voit suir les soldats; Jonval, Mouhy, Su-rt & la Morlière, L'Abbé Morl-ix, qui n'en conviendra pas, Et ce rimeur dont la muse grossière A diffamé la Chandelle d'Arras, Et Ch-rpentier roulent dans la poussière.

Alors tomba le petit Poinsinet; Il sut dissous par un coup de sisset. Telle au matin une vapeur légère S'évanouit aux premiers seux du jour, Tel Poinsinet se perdit sans retour.

Dans cet amas de fugitives Buses, Le rédacteur de l'Almanach des Muses Reçoit aussi le prix de son orgueil: Il disparaît ainsi que son Recueil.

Mais Marm-nt-l rappellant son courage, De son malheur veut tirer avantage. Il se relève; &, brûlant de courroux:

- » Lâches Amis, vous m'abandonnez tous!
- » Est-ce donc-là cette ardeur enflammée
- » Qui vers le Pinde entraînait votre effor?
- » Un sifflet seul disperse mon armée!
- » Y pensez-vous? Quoi! votre oreille encor
- » A ce vain bruit n'est point accoutumée?
- » Osez me suivre, ou soudain contre vous
- » Mon déféspoir va diriger ses coups.»

A ce Discours, pillé dans la Pharsale, Notre Héros crut de ses combattans

116 LA DUNCIADE,

Ressusciter la vigueur martiale; Mais par malheur ce n'était plus le tems Où l'Eloquence enhardissait les gens. Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée, Loin de le suivre, ô vertige fatal! O trahison! La troupe révoltée Ose siffler son propre Général. Tels de Satan les ténébreux confrères. A fon orgueil, si l'on en croit Milton, Répondaient tous sur un semblable ton; Et le sifflaient du sein de leurs Chaudières. Pour Marm-nt-l effrayante leçon! Phébus au Ciel, & les Sots fur la terre, En l'écoutant sifflent à l'unisson : Tel fut pour lui tout le fruit de la guerre. Frér-n, toujours gardant son caractère, Ne fifflait pas, car il aimait mieux braire. Aux mouvemens de l'effréné Grison. La Déité, peu ferme sur l'arçon, De l'animal empoigna la crinière; Mais vainement elle épuise son art Pour contenir sa monture infidèle; Déjà Frér-n méditait son départ; Il fait femblant de diriger son aîle Vers l'Empirée; & la sotte Immortelle S'applaudissait de cet essor gaillard; Mais à l'instant il s'échappe sous elle : Il est contraint de céder à la fois,

A fon instinct, à sa honte, à son poids.

Il obéit à la loi qui le guide;
En descendant son vol est plus rapide;
Il s'abyma dans un marais prosond;
Sa pesanteur l'entraîna jusqu'au fond.

Stupidité, des siens abandonnée,
Dans son Palais retourna consternée;
Et cependant Phébus victorieux
Prend congé d'elle, & plane au haut descieux.

ÉPILOGUE.

Ainsi j'osais, sans crainte & sans scrupule,
Mais respectant & les loix & les mœurs,
Sur les Ecrits de nos sades rimeurs,
En me jouant, lancer le ridicule.
Dans ma retraite, oubliant leurs clameurs,
Exemt de siel, j'opposais à leur rage
Quelques bons mots (innocent badinage)
Et l'amitié, qu'on ignore à Paris,
Venait régner sous mes berceaux sleuris.
Et cependant, ô siècle déplorable!
O de forsaits assemblage exécrable!
Quelles horreurs, que de sléaux divers,
Se déchaînaient sur ce triste Univers!

N'a-t-on pas vu le Fanatisme impie,

Dans sa fureur, non encore assoupie, Fouler aux piés les plus augustes droits, Et menacer la majesté des Rois.

N'a-t-on pas vu les Elémens en guerre Se réunir pour effrayer la Terre, Pour agiter, jusqu'en ses sondemens, Le globe entier par de longs tremblemens!

De l'Amérique à l'Europe ébranlée, N'a-t-on pas vu Bellone échevelée, Teinte de sang, secouant ses slambeaux, Creuser par-tout d'innombrables tombeaux?

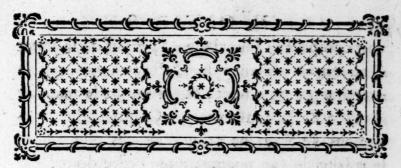
Quittez, quittez ces armes que j'abhorre, Faibles mortels, formés pour les douleurs! Votre féjour est baigné de vos pleurs; Faut-il, hélas! l'ensanglanter encore?

Sage CHOISEUL, c'est toi qui loin de nous, As de Bellone écarté le courroux. C'est par tes soins que nos heureux rivages Sont désormais sermés à ses ravages, Lorsqu'on la voit chez les peuples du Nord Porter l'esfroi, la discorde & la mort.

Viens ranimer nos Muses qui sommeillent; Que tous les Arts, à ta voix, se réveillent! A peine, hélas! les a-t-on vu fleurir,
Qu'un fort jaloux les condamne à périr.
Il en est tems, préviens leur décadence;
Les protéger, c'est honorer la France;
De ton grand nom c'est affermir l'éclat.
Le Dieu des Vers ne sut jamais ingrat.
Il sit jadis la gloire de Mécène:
Il doit, sans doute, éterniser la tienne.
L'Ami d'Auguste, indulgent aux bons mots,
Aux traits d'Horace abandonnait les Sots.
Ainsi que lui, daigne un moment sourire
A la gaîté d'une utile satyre;
Et délassé de tes soins importans,
Livre à mes Vers les Chapelain du tems,



The Control of the Manager entire to the extraction social A Service of the property of the control of the contr Thought a Maintaine habital missey or from an american point of the . There are well and the first of Rose (St. No. 1. J. J. St. St. St. St. St. A STATE OF THE the state of the large of the Are



NOTES DES ÉDITEURS SUR LA DUNCIADE,

RECUEILLIES en partie des Éditions précédentes, mais auxquelles on a cru devoir en ajouter de nouvelles.

NOTES DU PREMIER CHANT.

Page 25, Vers 1.

Pope l'Anglais fit une Dunciade.

N a écrit dans des Dictionnaires historiques, c'est-à-dire dans des mélanges de vérités & de mensonges, que Pope s'était repenti d'a-

voir composé sa Dunciade » au point de la jetter » au seu en présence du Docteur Swist, qui la » retira promptement, & lui rendit le mauvais » office de la conserver. » Ce prétendu mouvement de Pope ne prouverait pas plus contre le mérite de son poème, que l'ordre donné par Virgile de brûler son Enéide; mais ceux qui ont imaginé cette anecdote sont bien éloignés de connaître le caractère du Poète Anglais. Non-seulement, il ne se repentit pas d'avoir sait sa Dunciade qui parut d'abord en trois Chants *; mais bientôt après, il y en ajouta un quatrième travaillé avec plus de soin encore que les précédens.

Au reste, le célèbre Vicherley avait fait, avant Pope, un poëme sur la Stupidité: M. Palissour est le premier Auteur Français qui ait traité ce même sujet; mais il a préséré la gloire d'être Original au mérite de traduire.

Sa Dunciade n'a rien de commun avec les deux Poëmes Anglais; & lorsque le tems sera venu d'être juste à son égard, on sera peut-être étonné de la variété qu'il a su répandre sur un sujet en apparence si stérile, & de l'imagination séconde qui lui a permis de sournir une carrière de dix Chants, où les saillies & les tableaux se succèdent avec tant de rapidité. On

Les premières Editions de la Dunciade Française ne contenaient aussi que trois Chants.

DU PREMIER CHANT. 133 lui saura gré, sur-tout, d'avoir été, parmi nous, le premier qui ait donné l'exemple de cette asseciation si heureuse de l'Epopée & de la Satyre. Il a tempéré l'amertume de l'une par des beautés propres à l'autre, par un merveilleux toujours piquant, & par des sictions dont quelques-unes ne seraient pas déplacées dans la plus haute poésie.

Tout autre, en écrivant une satyre, autait cru ne pouvoir s'écarter des routes tracées par Horace, Perse, Juvénal, Regnier, ou Boileau; & il semble que le badinage de l'Arioste lui ait plutôt servi de modèle : on est surpris de trouver, dans un poeme satyrique, des imitations si fréquentes d'Homère, & de plusieurs Poëtes anciens qu'on n'eût jamais soupçonnés de pouvoir lui fournir des beautés analogues à son sujet. Il n'a emprunté de Pope lui-même que l'idée, véritablement très-heureuse, de mettre en action le ridicule de la satyre. Ceux qui l'ont accusé d'avoir pris dans l'Auteur Anglais l'invention si neuve & si fortement comique des aîles à l'envers du Pégase de la Sottise, ont fait une calomnie littéraire. On les défie de produire aucun ouvrage connu, où l'Auteur ait puisé cette fiction, qui seule, nous paraît d'un caractère plus original que toutes celles de la Dunciade de Pope.

Pour nous qui ne sommes point préoccupés par la prévention, & que rien n'empêche de rendre dès-à-présent, à l'Auteur Français, la justice qui lui est dûe, nous osons nous élever au-dessus de cette soule de petits intérêts qui disparaîtront un jour, & le séliciter d'avoir enrichi notre littérature d'un nouveau Poëme Epique, plus considérable que le Lutrin, & dans un genre qui ne lui paraît pas insérieur. Nous croyons que le mot d'Héroï-satyrique caractériserait très-bien ce genre qui n'avait pas encore de modèle dans notre langue.

Ibid. Vers 4.

Plus d'un Philips, d'un Cibber, d'un Norton.

Beaux Esprits d'Angleterre, Héros de la Dunciade de Pope.

Page 26, Vers 20.

Je démasquai les Sophistes du tems.

Allusion à la Comédie des Philosophes. Molière avait joué les Hypocrites de Religion, qui sont aujourd'hui très-rares. L'Auteur, dans sa Comédie, joua les Tartusses de mœurs qui sont devenus très-nombreux. Molière sut persécuté par les saux dévots, l'Auteur ne le sut pas moins par les saux Philosophes.

DU PREMIER CHANT. 125

Page 26, Vers 33.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin.

Tout le monde connaît l'Enchanteur Merlin; mais peu de personnes savent que c'était un célèbre Ecrivain Anglais, qui vivait au cinquième siècle, & qui sut accusé de magie par des gens qui n'étaient pas sorciers.

Page 27, Vers 37.

Mal-à-propos a négligé Turpin.

Turpin, ou Tulpin, Moine de Saint Denis; fut Archevêque de Reims au huitième siècle. On lui attribue une vie de Charlemagne & de Roland, qui a été la source des sictions de l'Arioste, & de beaucoup d'autres Poëtes Italiens. Mais cette prétendue vie de Charlemagne est l'ouvrage d'un Moine du seizième siècle, qui pour l'accréditer, prit le nom de cet Archevêque.

Page 27, Vers 30.

En vain Th-m-s se croirait Cicéron.

Consultez sur cet Ecrivain emphatique & mainiéré les Mémoires Littéraires de notre Auteur.

Page 28 , Vers 70.

Tel que Virgile a peint le vieux Protée.

Voyez dans le quatrième livre des Géorgiques, le bel Episode d'Aristée.

Page 29 , Vers 103.

Vous connaissez ces demeures galantes, &c.

Lieux de plaisir affectés aux Courtisannes, ou à celles de nos grandes Dames que leur naissance & les mœurs du tems ont élevées, comme elles, au-dessus des préjugés. C'est ce qu'on appelle à Paris une petite maison. La plupart sont remarquables par un luxe dénué de toute pudeur.

Page 30, Vers 114.

Qui des la Tour, des Greuze, des Vanloos.

Excellens Peintres, par qui l'Ecole Française soutient encore sa réputation dans l'Europe.

Ibid. Vers 121.

Où sous nos yeux Vernet a présenté.

Excellent Peintre aussi, célèbre par ses belles Marines.

Page 31 , Vers 143.

Il fut exclus pour la Métromanie.

La Métromanie est le chef-d'œuvre de M. Piron, & l'une de nos meilleures Pièces de Théatre.

Ibid. Vers 149.

Et de sa part ce sut un rare effort Que d'applaudir au Discours de Ch-mf-rt.

Eloge de Molière par M. Ch-mf-rt. L'ingénieux Timanthe, l'un des premiers Peintres de la Grèce, ayant représenté, dans un petit tableau, un Cyclope endormi, & voulant donner une idée de sa grandeur, mit auprès de lui de jeunes Satyres qui essayaient de mesurer son pouce avec un Thyrse. M. Ch-mf-rt ofant juger Molière dans un âge où il peut à peine le lire avec fruit, nous a rapellé ces enfans qui veulent mesurer un Colosse. Il a cru louer Molière, en parlant avec mépris d'Aristophane, que Molière étudia toute sa vie. De petites vues superficielles, aucune idée sur la vraie Comédie, du jargon philosophique, un ton de décision révoltant, une affectation puérile à relever l'état de Comédien, parce que Molière eut le malheur de l'être, tandis qu'il ne devait s'occuper que de l'homme de génie & non du Comédien, voilà ce que les connaisseurs ont remarqué dans le Discours de M. Ch-ms-rt, qui n'en sut pas moins couronné par l'Académie.

Ibid. Vers 154.

C'est l'Ecrivain du Père de famille.

Le Père de famille est un de ces Romans ampoulés que les Philosophes de nos jours sont convenus d'appeller Comédies. Voyez les Mémoires littéraires, aux articles la Chaussée, Diderot, &c.

Ibid. Vers 156.

Que les poumons du malheureux Molé.

M. Molé, excellent Acteur Comique, mais qui est réduit, faute de Comédies, à sacrisser ses talens & sa poitrine pour faire valoir certains. Drames que le mauvais goût à mis en saveur sous le nom de Tragédies domestiques. Il en coûta la vie au Comédien Montsleury, pour avoir joué les sureurs d'Oreste; mais les sureurs d'Oreste ne sont que des plaisanteries, si on les compareaux convulsions effrénées qu'on exige aujourd'hui d'un Acteur qui veut se distinguer dans la carrière du bas Tragique. (Voyez Béverley.)

DU PREMIER CHANT. 126

Page 32, Vers 168.

De la Déesse eut un fils naturel.

Allusion à une prétendue Comédie, plus mauvaise encore que le Père de Famille, intitulée le Fils Naturel. Voyez, à l'occasion de cette pièce, la seconde des Petites Lettres sur de grands Philosophes.

Ibid. Vers 171.

Sur un Théatre élevé par Sed-ne:

M. Sed--ne Maître Maçon, & Poëte, sur lequel il faut consulter les Mémoires Littéraires. Boileau lui avait dit avant nous:

> Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent; Ouvrier estimé dans un Art nécessaire, Qu'Ecrivain du commun & Poëte vulgaire.

> > Ibid. Vers 173.

Rose & Colas, Sancho, Gille amoureux.

Opéra bouffons & Parades. On donne aujourd'hui à quelques-unes de ces bagatelles le nom imposant de Comédies à Ariettes; mais elles n'en sont pas moins très-inférieures à ces

Tome I.

Opéra-comiques, pleins de sel, imaginés par le Sage. La gaîté Française brillait encore de tout son éclat dans ces Vaudevilles du bon tems. M. Piron lui-même s'était associé quelquesois aux Orgies piquantes des Collé, des Pannard, des Fuselier, &c. La nation sut redevable à leurs amusemens d'une soule de petites Pièces dignes de plaire aux connaisseurs les plus difficiles. Ce genre disparut après la Chercheuse d'Esprit, & l'Auteur de cette dernière production contribua lui-même à sa décadence, en substituant à la gaîté qui en était l'ame, un ton de galanterie qui doit nécessairement, paraître un peu sade, si on le compare au sel piquant de l'ancien Opéra comique.

La manie de tout sacrisser à ce qu'on appelle intérêt, & de dénaturer tous les genres pour ne conserver que le seul pathétique, a porté la révolution encore plus loin. On a vu de ces Comédies à Ariettes devenir des traités de morale. On y a vu des sujets lugubres, tels que ceux du Marchand de Londres, du Déserteur, &c. Ensin, un Poète qui avait débuté par cinq ou six Tragédies infortunées, mortes au bruit des sisses, a repris de nos jours une sorte de réputation par quelques ouvrages de ce mauvais genre; ouvrages qu'on ne saurait lire, à la vérité; mais qui doivent leur succès au singulier talent d'un Musicien digne de travailler sur de meilleures paroles.

DU SECOND CHANT

Page 32 , Vers 185.

Et qu'Arnould seule est digne de chanter.

Mademoiselle Arnould, l'une des meilleures, & peut-être la première Actrice qui ait jamais paru sur le Théatre de l'Opéra.

Page 33, Vers 213:

Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin; Appercevoir ni de Ros-is, ni Bl-n.

Ecrivains imperceptibles par leur médiocrité. Le premier, sur-tout, qui est à-peu près en Littérature, ce que les mites d'un ciron sont dans le règne animal.



NOTES DUSECOND CHANT.

Page 36, Vers 61.

Voyez mouvoir ces agiles Pantins.

Folie épidémique de la Nation en 1747, pour des figures de Carton, dont tous les membres obéissaient à la direction d'un fil qui les faisait mouvoir en tout sens. Les plus célèbres Artistes, entraînés par la folie publique, s'abaissèrent jusqu'à travailler à des Pantins. On en a vu de peints par Boucher.

Page 36, Vers 62.

Rappellez-vous mes Bouffons d'Italie.

Autre folie épidémique pour de mauvais Bouffons de Lombardie, qui, à l'exclusion de Rameau, de Mondonville, & de nos plus cé-lèbres Musiciens, s'étaient emparés du Théatre de l'Opéra, soutenus par une cabale de Philosophes. C'est peut-être un trait digne de peindre le caractère de la Nation, qu'un des premiers exploits de la Philosophie, parmi nous, ait été de protéger des Bouffons.

DU SECOND CHANT. 135

Ibid. Vers 63.

Ces Chars brillans conduits par la Folie.

Autre folie qui a métamorphosé presque tous nos jeunes Seigneurs en Cochers. L'Auteur avait déjà frondé ce ridicule dans sa Comédie du Rival par ressemblance.

Un Important qui s'érige en Cocher, Et dont l'adresse, en ce vil ministère, Paraît l'esset d'un art héréditaire.

Ibid. Vers 64.

Ces Boulevarts aujourd'hui si peuplés.

Autre folie qui avait fait abandonner le beau jardin des Thuileries, & les Champs Elisées pour la promenade incommode, mal saine & mal-propre des Boulevarts. Cette promenade est encore le rendez-vous des Bateleurs, des Charlatans, des Catins, des Filoux & des Marionnettes.

Page 37, Vers 71.

Voyez la France accourir au tonneau Qui sert de trône à Monsieur Ramponneau.

Autre folie. Ramponneau était un misérable Cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France sit une incursion en 1760.

Ibid. Vers 77.

Si de nos jours un Code poétique.

La Poétique de M. Marm-nt-l, ouvrage en deux gros Volumes, plein d'hérésies en matière de goût. Elle n'est pas dangereuse, parce qu'on ne la lit point.

Ibid. Vers 85.

Si le rival de Pindare & d'Horace.

Le grand Rousseau, traité très lestement dans la nouvelle Poétique, aussi bien que Boileau, Racine, Aristophane & Virgile. On y met ce dernier sort au-dessous de Lucain.

Page 37, Vers 85.

Un Barnevelt à son heure dernière.

Barnevelt, principal personnage d'un Drame Anglais, intitulé le Marchand de Londres. Ce héros assassine son oncle, vole son maître, & finit par être pendu. Cette gentillesse Anglaise nous a sourni le sujet d'un opéra comique du nouveau genre.

Page 38, Vers 104.

Elle a paru cette Encyclopédie.

Voyez dans les Mémoires Littéraires, les articles Diderot, Perrault, &c.

Page 40, Vers 156.

Il régnera, j'en jure Aristomène.

Allusion au serment célèbre cité par Longin dans le Traité du Sublime.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Ibid. Vers 168.

Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau.

Voyez dans Phèdre ou dans la Fontaine, la Fable des Grenouilles qui demandent un Roi.

Page 41, Vers 190.

On reconnaît ce petit moraliste De Richard Stéele insipide copiste.

M. de Marivaux, avec infiniment d'esprit, échoua dans l'entreprise de donner en France un Spectateur, à l'imitation du Spectateur Anglais. Cette entreprise a été renouvellée de nos jours par un M. de Bastide: c'est apparemment lui qu'on a voulu désigner ici. On n'a guères vu d'heureuse continuation d'un bon Ouvrage.

Page 42, Vers 197.

Barbon précoce & Socrate en lisière.

M. Ch-mf-rt âgé de 18 à 19 ans, ouvrit sa

carrière poétique par une Epître d'un grand-père à son petit-fils. On lui appliqua ces vers de l'Enfant prodigue.

Adolescent qui s'érige en barbon, Jeune Ecolier qui vous parle en Caton, Est, à mon sens, un animal bernable.

Cette application ne le corrigea point. Quelques années après, il osa juger Molière, & barbouiller son éloge.

Ibid. Vers 199.

On y voyait & le sombre F-lb-ire, Et Beaumarch-is, & l'ennuyeux M-rcier, &c.

Auteurs de Drames, bien ampoulés, bien sombres, bien lugubres, & plus ennuyeux encore. C'est une sourmillière que M. Dider-t a sait naître par ses paradoxes sur l'Art dramatique, mais qui n'aura qu'une existence très-éphémère dès que le caprice des Français les aura ramenés au bon sens. Ce moment n'est pas si éloigné qu'on pourrait le croire, car on commence à mépriser beaucoup l'esprit & le jargon de la nouvelle Philosophie, à qui l'on doit toutes ces innovations absurdes,

La honte de notre âge, & le tombeau des Arts.

DU SECOND CHANT.

Ibid. Vers 202.

Su-rt épris des charmes de la Reine.

Nous soupconnons que cet Auteur est le même qui s'est avisé le premier de faire une compilation tirée des différens Mercures de France, c'est-à-dire de compiler l'ouvrage que la Bruyère mettait immédiatement au-dessous de rien. Nous le félicitons de cet heureux choix. Il a travaillé aussi, pendant quelques années, pour les bureaux des Gazettes étrangères, à la traduction des papiers politiques Anglais, tel que l'Evening Post, le London Chronicle, &c; & delà, il se crut assez fort pour traduire l'excellente Histoire de Charles Quint, par M. Robertfon. On a lu cette version, parce que la richesse de l'Original a fait disparaître la médiocrité du Traducteur; mais on sait que M. le Tourneur, qui a traduit avec tant de feu & d'énergie les fameuses Nuits d'Young, avait commencé la traduction de cette même Histoire de Charles Quint ; & ce serait le vœu des Gens de Lettres qu'il voulût bien la continuer.

Ibid. Vers 213.

Mon cher Rob-, Chantre du mal immonde.

On sait que M. Rob- a travaillé long-tems à un Poëme un peu cynique sur le même sujet

que la Syphilis de Fracastor. Il y a, dans ce Poème, une imagination singulière, & des traits pleins de vigueur, mais l'expression est presque toujours bisarre. Les vers, en général, sont trèsdurs, les rimes trop recherchées, les images peu naturelles & peu d'accord avec les pensées. Ensin l'harmonie, cette partie essentielle de l'Art, ne s'y rencontre presque jamais.



NOTES DU TROISIEME CHANT.

Page 44, Vers 27.

.... Montmorency n'est plus.

Anne-Maurice de Montmorency, Princesse de Robecq, morte en 1760.

Page 45 , Vers 69.

De tous côtés un rire impitoyable S'éleve encor contre le pauvre diable.

Tout ce morceau est imité d'Homère. Therfite est puni de ses murmures séditieux, précisément comme Aliboron. Ses cris & sa grimace excitent de même un rire universel dans l'armée Grecque.

Page 46, Vers 73.

Fait apporter le vaste Bouclier.

Autre imitation d'Homère.

Page 47, Vers 112.

On voit tomber la superbe Athalie.

Phèdre, Athalie, le Misantrope, ces chessd'œuvre de la scène surent représentés d'abord

NOTES

fans aucun succès. Il est très-rare qu'une Nation se familiarise tout-à-coup avec le sublime.

Le bel esprit philosophe Fontenelle sit une épigramme contre Athalie, qui subsiste encore à la honte du bel esprit & de la Philosophie.

Ibid. Vers 115.

Paris en foule accourt à Timocrate.

Mauvaise Pièce de Thomas Corneille remplie d'incidens romanesques, & d'événemens
accumulés sans vraisemblance. Elle eut quatrevingt représentations, & Britannicus n'en eut
que huit. Nous avons vu de nos jours des Pièces très-inférieures à Timocrate, & dans le
même genre, avoir le plus grand succès. Ceux
qui se croient Novateurs, ne sont que des plagiaires, qui sont retomber l'art dramatique
dans la confusion dont il était sorti. On se rapproche de Scudéri, parce qu'on n'a pas le génie d'imiter Racine.

Ibid. Vers 116.

Britannicus est quitté pour l'Astrate.

Astrate, la seule Tragédie de Quinault, que l'on représente encore de tems en tems. Elle a fourni quelques beautés à la Sémiramis de M. de Voltaire. Ce n'est pourtant qu'un ou-

DU TROISIEME CHANT. 141 vrage médiocre, il faut en convenir avec Boileau nourri de la lecture des Sophocle & des Euripide. Après avoir vu le Cid, les Horaces, Cinna, ce Poëte, si sévère à lui même, ne pouvait admirer une pareille Tragédie. C'est dans Armide & dans Thésée qu'il faut chercher le génie de Quinault.

Ibid. Vers 118.

Des Scudéris, des Tristans, des Mairets.

Poëtes contemporains du grand Corneille; & jaloux de sa gloire. Voyez leurs articles dans les Mémoires Littéraires.

Page 48, Vers 122.

O, le Sueur, digne héritier d'Apelle.

On sait que des Peintres envieux des talens de ce grand Homme, ont désiguré, à coups de canif, ses beaux tableaux du Cloître des Chartreux.

Ibid . Vers 129.

Meurt, en tournant les yeux vers sa Patrie.

Imitation de Virgile:

Dulces , moriens , reminiscitur Argos.

₿

Ibid. Vers 130.

On voit frémir l'ombre de Crébiflon?

Allusion à une Brochure pleine de siel, qui parut sous le titre d'Eloge de M. de Crébillon, quelques jours après sa mort.

Ibid. Vers 142.

Le grand Rameau, brisant sa lyre d'or.

Ce Grand Homme, l'Orphée de la France, outragé par des Philosophes & des Boussons, se repentit souvent de ses chess-d'œuvre. Triste condition que celle des hommes de génie dans tous les genres, & chez tous les peuples! Molière sut persécuté par des hypocrites, Boileau calomnié par des sots, Racine découragé par des cabales, le doux Fénelon immolé par des intrigues de Cour, le célèbre le Moyne réduit à se donner la mort. Il n'est que trop vrai que la nature n'a placé le bonheur que dans la médiocrité; mais l'amour de la gloire sera toujours vainqueur de ces réslexions dans les ames sublimes.

Page 49, Vers 150.

Vous y brillez, dramatique Sed-ne; De Poinsinet, vous le digne second, &c.

M. Sed--ne est le seul auteur connu qui

DU TROISIEME CHANT. 143 ait partagé avec seu M. Poinsinet l'honneur de sournir des Pièces, le même jour, aux trois Spectacles; événement littéraire qui sut célébré dans le tems par ce triolet:

Voilà Sed--ne & Poinfinet
Qui font les honneurs de la scène.
On donne un spectacle complet
De Séd--ne & de Poinfinet.
Bientôt on verra Nicolet
S'allier avec Melpomène:
Voilà Sed-ne & Poinfinet
Qui font les honneurs de la scène.

e

!

1-

é

7-

P

e

e

15

ui

On affure que M. Séd-ne va donner inceffamment au Public une belle Tragédie en prose, intitulée le Siège de Paris. La scène est placée dans ces tems de trouble qui fuivirent la détention du Roi Jean, alors prisonnier en Angleterre, quand le Roi de Navarre conçut le projet de se saire Roi de France, qu'on vit une faction insolente de Paysans, connue sous le nom de la Jacquerie, se soulever contre la Noblesse, & qu'enfin le Prévôt des Marchands. Etienne Marcel, força le Dauphin, qui fut depuis Charles V, à s'éloigner de Paris. On dit que dans cette Pièce l'Auteur a introduit une troupe de Bouchers, & que ces hommes féroces se lient entr'eux par une formule de serment effrayante. Voilà comment on se propose d'annoblir désormais la scène tragique. Voilà

144 NOTES

les ressources dont ne se doutaient pas les grands maîtres du siècle passé, & dont on est redevable aux lumières progressives de l'esprit Philosophique.

Page 49, Vers 138.

Mit un poignard dans la main de Thalie.

Allusion à ces Drames du genre sombre dont on a déjà parlé.

Page 30, Vers 173.

Sa Vision lui valut cet honneur.

La Vision, Libelle atroce qui parut en 1760 contre notre Auteur, à l'occasion de sa Comédie des Philosophes. On insultait, dans cet ouvrage de ténèbres, une semme respectable & mourante: c'était pourtant avec de pareilles armes que se désendait la Philosophie!

Ibid. Vers 182.

Sur son bureau j'ai vu Sobieski, &c.

M. l'Abbé Coy-r a écrit l'Histoire du grand Sobieski, du même style qu'il a employé dans ses Bagatelles morales.

DU CHANT TROISIEME. 145

Page 30 , Vers 189.

Au beau Discours fur le vieux mot Patrie.

Discours du même Abbé, dans lequel il s'efforce de prouver que le mot Patrie est un mot abusif, qui n'a plus de sens dans aucune langue. En esset, qu'est-ce qu'une patrie pour l'ame cosmopolite de nos grands Philosophes ?

Page 51 , Vers 1980

Un fier Onagre arrive en bondissant:

it

0

-0

et

le

es

nd

ns

ige

Homère compare le vaillant Ajax au même animal, mais sous des rapports dissérens. On a cru devoir restituer cette comparaison au Général de la Dunciade, qui l'avait très-mal-à-propos attribuée à Virgile, dans sa Poétique. Consultez, sur cette bévue, les Mémoires Littéraires.

Ibid. Vers 207.

» Ah! lui dit-elle, ah! si le sort jaloux, &c;

C'est à-peu-près ce que dit Agamemnon à Nestor, dans l'Iliade. Les amateurs de l'antiquité remarqueront avec plaisir que presque tout ce Chant est embelli des idées d'Homère.

Tome I.

K

Ibid. Vers dernier.

Avec fracas on demandait l'Auteur!

Allusion à l'usage ridicule qui s'est introduit au Parterre, d'appeller à grands cris les Auteurs aux premières représentations de leurs Pièces. C'est à la Tragédie de Mérope qu'un juste enthousiasme du Public rendit, pour la première sois, cet hommage à M. de Voltaire; mais cet honneur a depuis été si prodigué, qu'il est devenu une injure.



NOTES

DU QUATRIEME CHANT.

Page 35, Vers 80.

C'est peu d'avoir en pleine Académie, &c.

Le Général de la Dunciade, dans une Epître aux Poëtes qui fut couronnée à l'Académie, a traité Boileau, comme l'eût fait Cotin. Il l'appelle un Copiste sans seu, sans verve & sans sécondité. Voyez, dans les Mémoires Littéraires, l'article Cotin.

Ibid. Vers 93.

Et que ton cœur soit mon premier autel.

Ce vers qu'on a mis si judicieusement dans la bouche de Cotin, est de la Tragédie d'Aristo-mène:

Viens, cher Epoux, ton cœur est mon premier autel.

Aristomène, Acte V. Scène III.

Ibid. Vers 95.

Je ne vois plus qu'un odieux mélange, &c.

Parodie de ces vers du beau songe d'Athalie.

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange, Des lambeaux pleins de sang & des membres affreux Que des chiens dévorans se disputaient entr'eux.

Page 36, Vers 102.

Il a fini par un coup de sifflet.

Autre parodie du vers si connu de la Tragédie d'Atrée:

Et le Songe a fini par un coup de tonnerre.

C'est ainsi qu'en les admirant, Aristophane parodiait quelquesois les plus beaux traits de Sophocle & d'Euripide, & que Racine & Boileau ont aussi parodié quelques vers de Corneille.

Ibid. Vers 105.

Cher Did-r-t, moderne Lycophroni

Aucun Poëte n'est plus obscur que Lyco-

DU QUATRIEME CHANT. 149
phron. Aucun Ecrivain n'a sçu l'être autant que
M. Did-r-t dans son livre de l'Interprétation de
la nature, & dans quelques autres de ses Ouvrages. On croirait que cet Auteur est toujours
sur le trépied : c'était, peut-être, une convenance pour un des Oracles de la nouvelle Philosophie.

Page 37 , Vers 141.

Et du Bûcher sauve un coup de Théatre.

M. le Mi-re paraît affectionner beaucoup dans ses Tragédies, ces surprises de Théatre qui étonnent les yeux par une espèce de tableau dont on a pris, d'avance, toutes les dimensions sur les planches. Ce talent est celui d'un décorateur; il est bien plus facile que celui de parler au cœur dans des vers éloquens & harmonieux.

ie

ne

de oi-

le.

Page 38, Vers 151.

L'Young Français par la stamme ennemie.

Les amis de M. d'Arn-d de Bac-l-rd l'ont appellé l'Young Français, depuis qu'il a quitté le flageolet dont il avait tiré dans sa jeunesse, quelques sons assez agréables, pour se livrer à un genre de poésie lugubre & sépulcral, qui accablerait de mélancolie ses lecteurs, s'il

150 NOTES

en avait, & qui doit l'en accabler lui-même. Mais à Londres, personne ne s'avisera jamais de donner au célèbre Auteur des Nuits le nom du Baculard Anglais.

Ibid. Vers 165.

Namir périt, Caliste est consumée.

Namir, Tragédie sifflée. Caliste, Tragédie qui méritait de l'être.

Ibid. Vers 166.

Tout Did-r-t, à la fois englouti, S'évanouit en épaisse fumée.

Cette épaisse sumée nous paraît caractériser trèsheureusement le style nébuleux de M. Did-r-t. Rien n'ajoute plus de sel à la satyre, que de la motiver ainsi par des traits qui sont une allusion piquante aux désauts les plus marqués des personnages dont elle se joue. C'est envelopper le précepte sous le ridicule. Peu de poëmes en offrent autant d'exemples que la Dunciade. C'est de la même manière que Boileau caractérise avec tant de sinesse dans son Lutrin, cette langueur esséminée qu'on reprochait à Quinault.

Le Livre sans vigueur mollit contre sa tête.

DU QUATRIEME CHANT. 151

Page 39, Vers 181.

De Curtius émule glorieux.

On sait que le célèbre Quintus Curtius, Chevalier Romain, se précipita dans un gouffre, avec ses armes & son cheval, pour le salut de sa Patrie, environ 2330 ans avant l'action héroïque de M. Marm-nt-l. Il ne saut pas que par une nouvelle méprise, M. Frér-n consonde ce Quintus Curtius avec le sameux Quintus Curtius Rusus, Auteur de l'histoire d'Alexandre, auquel il a attribué, comme on sait, une belle présace qui par malheur n'existe pas.



giration, plaktines, pasis con 11 and 90 and abiit feiseur supeis san. Mons cepe dancers'ibe ell use intuin succi

NOTES

DU CINQUIEME CHANT.

Page 63, Vers 57.

Ainsi qu'en voit un Essain bourdonnant.

Comparaison imitée de l'Iliade, &, peut-être, appliquée plus heureusement qu'elle ne l'est dans Homère.

Page 65, Vers 105.

C'était vraiment le Paradis des Sots.

Allusion au Paradise of fools de Milton, imagination plaisante, mais trop bisarre dans un poëme aussi sérieux que le sien. Nous croyons cependant qu'il n'eût pas fallu la supprimer dans la traduction du Paradis perdu, parce qu'il est du devoir d'un Traducteur de faire connaître son original tel qu'il est, de conserver ses beautés, autant qu'il est possible, mais de ne point masquer ses désauts. Une traduction est un portrait qui ne saurait être trop sidèle, sans être servile.

Page 66, Vers 120.

Peintre galant des Bijoux indiscrets.

Les Bijoux indiscrets, Roman ordurier, & qui pourtant n'est pas lu.

DU CINQUIEME CHANT. 113

Ibid. Vers 125.

Qui tour à tour pathétique & bouffon.

Pathétique dans le Déferteur, dans le Philosophe sans le savoir, bouffon dans le Diable à quatre, Blaise le Savetier, &c. Nos beaux esprits réussissement dans les extrêmes. Tragédie, Opéra, Farce, Comédie, Poème, Histoire, Contes moraux, tout leur est facile. O fortunatos nimiùm!

Ibid. Vers 127.

Su-rt paraît, & croit trouver son nom. Espoir trompeur!

Nous soupçonnerions ici une allusion à quelque postulant d'Académie, bien obscur, qui aurait eu le malheur d'être trompé dans ses espérances, & de se voir exclus, au moment même où il aurait cru tenir son brevet d'immortalité.

Ibid. Vers 139.

Mais la Déesse, en ses prosonds desseins, Lui réservait de plus nobles dessins.

Voyez la fin du fixième Chant.

Page 67, Vers 165.

Ces Calembours, dignes de Triffotin;

On ne pouvait guères se dispenser de donner. dans ce Poeme, une idée des Calembours, qui certainement ne sont pas moins en faveur chez la Sottise, que dans plusieurs sociétés de Paris, où ils servent d'intermèdes aux Proverbes dramatiques.

On en trouve dans les feuilles de M. Frér-n, lorsque, par exemple, il change le nom de famille de M. de Voltaire (Arouet) en celui d'à rouer : ce qu'il appelle lui-même une bonne plaisanterie.

On se rappelle d'avoir lu, à la tête d'une Comédie nouvelle, ces deux vers qui tiennent beaucoup du genre des Calembours, & que Cotin n'eût pas désavoués :

> Ma femme, qui n'ès pas ma femme, Ou plutôt ma femme qui l'ès.

On en est venu au point de mettre de ces ingénieuses plaisanteries dans les Ouvrages les plus sérieux. On a lu, dans une des dernières bagatelles morales de M. l'Abbé Coy-r, que ceux qui avaient fait un certain Edit sur les bonnets, n'avaient pas de tête. Que cela est joli! affurément, on ne dira point qu'il n'y a pas de tête sous le bonnet de M. l'Abbé.

DU CINQUIEME CHANT. 155

On a vu des Drames entiers, fort applaudis de nos jours, & qui étaient remplis de pareilles gentillesses. Celui du Déserteur, entre autres, n'est fondé, comme on le sait, que sur une équivoque de l'exclamation ô ciel! prise par un des personnages pour le nom du Grenadier Monequeiel.

Enfin ce détestable genre est devenu si familier aux émissaires de la Sottise, que voici l'épigramme, le calembour, ou la charrade que ces Messieurs sirent courir, il y a quelque-tems, contre l'Auteur de la Dunciade:

> Le Poëte Franc-Gaulois, Gentilhomme Vendômois, L'Homère de sa bourgade, Ronfard, sur son vieux hauthois. Entonna la Franciade. Sur sa trompette de bois Un Poëte plus maussade. Entonna la Dunciade. De cet Ouvrage accompli L'Auteur avait nom Pali. On le nomma Pali-fade, Pali-fou, Pali-malade, Pali-froid, & Pali-plat, Pali-sec & Pali-fat. Enfin la turlupinade Dût s'arrêter au vrai mot : On le nomma Pali-sot.

Rien, à notre avis, ne saurait mieux que cette

prétendue épigramme, faire sentir la sottise profonde de certains héros de la Dunciade, ni mieux justisser l'Auteur du Poéme de les avoir livrés au mépris. Les Provinces ne connaissent point assez l'excès de bêtise de quelques beaux esprits de la Capitale.

Au reste, M. de Voltaire lui-même n'avait pas dédaigné de donner une idée de ces ridicules Calembours, lorsqu'il a dit:

La louche Enigme & les mauvais bons mots.

A double sens, qui font l'esprit des sots.

Page 68 , Vers 182.

Il se flattait d'égaler par ses vers Du Phiégéson les lugubres concerts.

Ceci désigne les Parades sunèbres du Comte de Cominge, d'Euphémie & de Fayël. M. Bac-l-rd se prévaut beaucoup d'être l'inventeur de ce genre lamentable & sépulcral, qui selon lui, sormerait des pièces très-édissantes à représenter en Carême. Il suppose qu'apparemment on irait à ses Pièces pour saire pénitence.

Ibid. Vers 186.

Depuis ce tems l'Auteur infortuné Se plaint toujours d'avoir trop peu diné,

Cette infatiable faim n'est bien évidemment,

DU CINQUIEME CHANT. 157
qu'une plaisanterie. L'Auteur a observé que Boileau avait eu tort d'humilier l'infortune de Colletet; aussi n'est-il pas question ici de misère.
C'est la saim d'Erésichton, qui pourrait se concilier avec la plus grande opulence. Il ne s'agit
point de manquer de dîner, mais de n'avoir
jamais assez dîné, même à la table d'une Déesse.

Ibid. Vers 192.

Ce châtiment, mortels audacieux, Doit vous apprendre à respecter les Dieux.

Le but d'un Poëme épique, aussi moral que celui-ci, n'est pas seulement de plaire, mais d'instruire & de corriger. Virgile avait dit avant l'Auteur:

Discite justitiam moniti, & non temnere divos.



NOTES

DU SIXIEME CHANT.

On n'a pas besoin de prévenir les Doctes que ce Chant est manisestement allégorique d'un bout à l'autre. L'amour du Général pour sa Souveraine, les travaux qu'elle lui impose, ne sont que l'emblême sensible des sacrifices que ces Messieurs sont au mauvais goût, & de la passion qui les engage à lui consacrer toutes leurs veilles.

Les neuf travaux littéraires les plus considérables du Général, ou plutôt le desir qu'il aurait de sacrisser successivement les neuf Muses à la Déesse, voilà le sens caché de l'allégorie de la neuvaine. Au moyen de cette courte explication, tout devient ici de la plus grande clarté; & l'on se slatte que la Dunciade ne sera pas moins mise au rang des Ouvrages moraux, que les Bagatelles morales de M. l'Abbé Coy-r, ou le Conte moral d'Annette & Lubin.

Ce serait marquer aux Doctes une méssance injurieuse, que de leur en dire davantage sur cet objet. Ils savent que dans les ouvrages d'imagination, ce n'est point à la lettre, mais à l'esprit qu'on doit s'arrêter. En esset, tous les Poëtes anciens ont toujours eu le goût le plus déDU SIXIEME CHANT. 159 cidé pour les allégories, & pour ces images fortes & énergiques, qui donnent de la vie & de la réalité à tous les phénomènes de la nature. C'est ce que Boileau a très-heureusement exprimé quand il a dit:

Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;

On n'ignore pas que dans la Mythologie ancienne, tous les amours des Dieux & des Déesses n'étaient que des symboles animés ou de l'union des Elémens, ou de quelques autres vérités physiques. On a pu voir jusqu'ici que l'Auteur de la Dunciade s'est particulièrement attaché à saisir la manière des anciens Poëtes. Ce n'est que dans ces précieuses sources que les bons esprits sauront puiser à jamais de nouvelles richesses.

Page 73 , Vers 110.

Il voit l'Aspic qui par un sifflement; De Cléopâtre a fait le dénoûment.

L'Auteur de Cléopâtre avait engagé le célèbre M. de Vaucanson à lui fabriquer, pour le dénoûment de sa Pièce, un Aspic automate qui s'élançait, en sifflant, sur le sein de son Héroine. C'est ce qui sit dire à un homme d'esprit, à qui l'on demandait son sentiment sur 260 NOTES.

Ibid. Vers 112.

Et ce Tyran de mémoire abhorrée Qui but la mort dans la Coupe sacrée.

Allusion à ces vers si peu naturels, que faisait dire le même Auteur à Denys le Tyran prêt de mourir:

M'a fait boire la mort dans la Coupe sacrée:

L'expression de boire la mort, quoique trèshardie pour le génie de notre langue, pourrait être admise dans un Poëme, dans une Ode, & dans tout autre Ouvrage où le Poëte lui-même est censé parler; mais la métaphore en paraît outrée & ridicule dans la bouche d'un mourant.

Page 74, Vers 125.

. . Ah ! que n'est-il muet!

C'est le souhait naif qui échappe à quiconque entreprend de lire les longues dissertations morales du vieux Bélisaire, si fastidieusement enchaînées dans le Roman de M. Marm-nt-l-On croirait que l'Auteur a calqué son personDU SIXIEME CHANT. 1818
nage sur le Barbier babillard des Mille & une Nuit.

Ibid. Vers 128.

C'était Protée & ses pesans troupeaux.

Les monstres marins de Protée forment une décoration de goût digne du Boudoir de la Déesse, & qui s'allie à merveille avec les amours de Pasiphaé.

Ibid. Vers 133.

Il étonnait toutes les Danaides.

Elles étaient cinquante. On sait comment Hercule les étonna dans une seule nuit. On peut remarquer ici que l'Auteur ne pouvait rendre avec des expressions plus voilées des idées dont le sond est un peu libre.

Page 75, Vers 147.

Au nombre heureux formé de trois fois trois.

Voyez dans le docte & discret Mathanasius combien le nombre trois a toujours été regardé comme mystérieux par la savante antiquité.

Page 76, Vers 174.

Si décorés par l'élégant burin Des Gravelot, des Longueil, des Cochin.

On connaît ces magnifiques Editions qui semblent avoir été réservées, depuis quelques années, aux ouvrages les plus insipides. On s'est flatté que les gravures leur donneraient du prix; mais on n'a pas vu, sans quelque indignation, les talens de nos plus célèbres Artistes associés à ce que notre Littérature a produit de plus méprisable ou de plus frivole. Un homme de goût qui venait d'acheter une de ces bagatelles si bien ornées, rendit au Libraire tout ce qui était imprimé, & n'emporta que les Estampes, au grand étonnement de l'Auteur, préfent à cette scène.

Page 77 , Vers 206.

N'eut pas l'honneur d'être un fot immortel.

Quel rare exemple de modestie dans notre Auteur, malgré les impertinens reproches d'E-goisme qu'on a osé lui faire! Horace, Ovide, Malherbe, & tant d'autres, n'ont pas balancé à se promettre eux-mêmes, dans des vers fastueux, l'immortalité de leurs ouvrages. On voit qu'il est bien loin de cette noble consiane.

Pa

DU SIXIEME CHANT. 163.

ce: car si la Dunciade devait être immortelle,
le Général le serait aussi. Nous ne pouvons trop
inviter nos jeunes Poëtes à se pénétrer d'un si
bel exemple.

Ibid. Vers 216.

Il déclama quelques vers d'Artaxerce.

Tragédie de M. le Mi-re, non moins dure qu'Hypermnestre, & que Guillaume Tell.

Ibid. Vers 217.

Du mieux qu'il put contrefaisant le Kain?

M. le Kain, Acteur Tragique, du plus grand mérite, mais très-mal contrefait par M. le Mi-re

Page 78, Vers 224.

Tel que Phinée en voyant la Gorgone.

Voyez le cinquième Livre des Métamorphoses d'Ovide.

Ibid. Vers 234

Son nez s'allonge en un bec recourbé, &c.

Autre imitation des Métamorphoses. Au reste; il y a long-tems qu'un de nos beaux esprits (M. Sed-ne) nous avait, pour ainsi dire, préparés à la Métamorphose de M. le Mi-re en

164 NOTES

quieau : témoin ce vers , où pour l'inviter à fuivre la trace encore fraîche du vol de Crébillon, il lui dit si poétiquement :

Tes aîles sont déjà trop grandes pour ton nid.

M. le Mi-re paraît avoir pris tant de goût à cette Métamorphose, que, dans son Poème sur la peinture, il a dit en parlant de lui même:

Ce corps vil & mortel a revêtu des aîles.

Il semble, d'après cela, qu'en le transformant en oiseau, la Déesse n'a fait que se conformer à une des imaginations favorites de ce grand Poète.



Transfer of America. Was as well

NOTES .

DU SEPTIEME CHANT.

Page 80, Vers 32.

Blessé les Dieux effréné Diomède.

Mars & Vénus sont blessés, dans l'Iliade, par le sougueux Diomède, dont la sacrilège-audace ne respecte pas même les Dieux. Nous avons vu de nos jours de soi-disans Philosophes s'attaquèr, avec une licence non moins criminelle, à ce que la Nation a de plus respectable, & se permettre à l'envi les libelles les plus atroces. Voyez à ce sujet, la quatorzième Note du troisième Chant.

La postérité aura peine à croire que dans un siècle, en apparence poli, ces horreurs se soient multipliées au point de nous samiliariser, pour ainsi dire, avec elles. Les Loix, depuis quelque-tems, ont paru se taire sur ces indignités; & c'est ce qui avait engagé notre Auteur à donner sa Comédie de l'Homme dangereux, pour réveiller l'attention publique sur un objet de cette importance, & pour venger du moins la société par le privilège accordé à tout Poëte comique, d'humilier sur le Théatre le vice impuni. Mais ceux qui ne déclament avec tant de

violence contre la Satyre, que pour n'être pas foupçonnés de faire des libelles, ont eu, jusqu'aprésent, le crédit d'en faire arrêter la représentation: de même que les hypocrites, en surprenant la religion de Louis XIV, avaient eu le crédit de fermer la scène au Tartusse. Dans des circonstances semblables, l'histoire du passé sera toujours celle de l'avenir.

Page 82, Vers 72.

Et de son pied frappe la plaine absente.

C'est la traduction littérale de ce beau vers de Claudien:

Absentem ferit ungula campum.

1bid. Vers 75.

Elle conduit la Horde hyperborée De ces Brigands que le Nord a vomis.

Tableau du faccagement de Rome par les peuples du Nord. Les ruïnes de l'Italie attestent que la stupidité marchait réellement devant ces barbares.

Page 83, Vers 102.

Le Musulman séroce par devoir, Guidé par elle aux murs d'Alexandrie, &c.

Embrasement de la bibliothèque d'Alexandrie par les Sarrasins. Les Musulmans, alors DU SEPTIEME CHANT. 167 fanatiques, ne voulaient d'autre science que celle de l'Alcoran. En brûlant cette sameuse bibliothèque, ils sirent aux Arts & aux Sciences une plaie qui ne sera guérie de long-tems.

Page 84 , Vers 125.

L'Hermite Pierre accompagne ses pas:

Malgré les déclamations de nos Philosophes modernes, jamais l'Europe ne conçut un plan plus vaste & plus imposant que celui des Croisades. La domination Musulmane avait envahi l'Espagne, menacé l'Italie & la Sicile, & s'était répandue jusques dans la France. Le projet d'arrêter ce torrent & de punir le Mahométisme de ses usurpations, n'avait donc rien que de juste, & ne prenait point sa source dans le fanatisme. L'idée était grande, l'exécution seule sur ridicule, & se sentit de l'ignorance & de la barbarie du tems. Une multitude aveugle, sans discipline, sans chef, ou, ce qui était encore pis, n'ayant que des chess divisées entr'eux, courut s'ensevelir dans l'Asie.

Un Hermite Picard, un Moine Allemand, furent les Généraux de la première Croisade. L'enthousiasine des peuples voulait que Saint Bernard sût le chef de la seconde. On ne prit aucune des mesures qui pouvaient assurer des succès durables; & pour comble d'infortune,

on eut à combattre le vaillant Saladin, qui n'avait alors, en courage & en vraie grandeur, aucun rival en Europe. Les Croisades furent donc très-malheureuses; mais des Philosophes doivent savoir que ce n'est pas toujours par l'événement qu'il saut juger de la grandeur d'une entreprise. D'ailleurs, on ne doit pas dissimuler qu'il en résulta pour l'Europe des avantages qui peuvent en compenser les malheurs. La liberté des Villes, le commerce, les arts nâquirent du sein même de ces infortunes. Consultez, pour porter un jugement impartial des Croisades, l'excellente introduction qui précède l'Histoire de Charles Quint par M. Robertson.

Ibid. Vers 140.

Elle s'affied au Trône de l'Eglise.

Nous ajouterons ici par supplément à la remarque de la page 84 ces paroles judicieuses de M. l'Abbé Fleury. » Je sens bien, dit-il, » qu'il est triste de relever ces saits peu édi-» sians—mais le sondement de l'histoire est la » vérité. Deux sortes de personnes trouvent » mauvais qu'on rapporte ces saits désavanta-» geux à l'Eglise. Les premiers sont des poli-» tiques profanes, qui ne connaissant point la » vraie Religion, la consondent avec les saus-» ses, la regardent comme une invention humai-

DU SEPTIEME CHANT. 769 in ne pour contenir le vulgaire dans son de . voir & craignent tout ce qui pourrait en » diminuer le respect dans l'esprit du peuple; » c'est-à-dire, selon eux, le désabuser. Je ne » dispute point contre ces politiques ; il fau-» drait commencer par les instruire & les con-» vertir; mais je crois devoir satisfaire, s'il » est possible, les gens de bien scrupuleux qui, » par un zèle peu éclairé, tombent dans le » même inconvénient de trembler lorsqu'il n'y » a pas sujet de craindre. Que craignez-vous. » leur dirais-je? Est-ce de connaître la vérité? » Vous aimez donc à demeurer dans l'erreur. » ou du moins dans l'ignorance; & pouvez-» vous y demeurer en sûreté, vous qui devez » instruire les autres?

Page 87 , Vers 159.

D'illustres foux, appellés Chevaliers.

On a beau vanter les tems prétendus héroiques de la Chevalerie, la loyauté, la franchise & l'intrépidité romanesque de ces redresseurs de torts. A l'exception des Duguesclin, des Bayard & de quelques autres modèles de l'honneur Français, presque tous ces Chevaliers n'étaient que des barbares, ne connoissant d'autre vertu qu'une témérité souvent sunesse à leur patrie, & d'autre droit que cèlui

NOTES

170

des armes. Malgré notre luxe & nos vices, il nous reste des hommes bien supérieurs à ces aventuriers.

Ibid. Vers 169.

Ciel! quel ramas de formes scholastiques : D'argumens creux, de rêves fantastiques, &c:

Allusion à cet âge de barbarie où les écoles devenues semblables à des salles d'Escrime. comme les appellait le Cardinal du Perron, ne retentirent plus que de vaines disputes & de questions oiseuses plus capables de scandaliser que d'instruire. L'auteur de l'apologie pour Hérodote a conservé le souvenir de quelquesunes de ces questions extravagantes, agitées alors avec tant de chaleur par des pédans qui s'accablaient réciproquement d'injures. C'est dans cet âge ténébreux qu'on vit de prétendus Docteurs Irréfragables, Séraphiques, Illuminés, Solemnels, Authentiques, Universels, donner au monde l'étrange spectacle d'une science plus humiliante pour l'esprit humain, que l'ignorance la plus profonde.

Ibid. Vers 176.

Dans leurs châteaux mille petits brigands

Tableau de l'anarchie féodale.

DU SEPTIEME CHANT. 171

Page 88, Vers 185.

Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau.

Le paradoxe bisarre du Citoyen de Genève, qui attribue aux Arts & aux Sciences les malheurs du monde, semble supposer qu'on devrait regretter ces siècles de ténèbres que nous nous sommes permis de parcourir, uniquement pour nous féliciter de respirer sous un ciel plus doux.

Ibid. Vers 186.

Dieu! quelle nuit ençore plus exécrable, Par des forfaits tristement mémorable, Traîne après elle une éternelle horreur!

La nuit affreuse de la saint Barthelemi.

Ibid. Vers 197.

Qui le croirait ? la Sottise est cruelle!

On ose inviter tous ceux qui peuvent avoir quelque influence sur l'administration publique, à se rappeller quelquesois cette réslexion si naturellement amenée à la suite de tant de défastres. Qu'ils jugent d'après cette vérité, établie sur tant de saits, combien il est intéressant, même pour eux, d'éclairer les hommes,

mes, & d'honorer par conséquent, les Gens de Lettres assez courageux pour s'éloigner à la fois de l'incrédulité fanatique & de l'ignorance superstitieuse.

Ibid. Vers 205.

Jettons les yeux un moment sur la fronde.

Le Grand Condé disait que la guerre de la Fronde ne méritait d'être chantée qu'en vers burlesques. Un jeune homme de Dijon, d'une très-grande espérance, nommé M. de Mailly, vient de nous en donner une histoire très-intéressante sous le titre d'Esprit de la Fronde.

Page 89, Vers 208.

Quoi ! c'est donc vous, Monseigneur de Gondi!

Le Cardinal de Retz, factieux par goût, & fans dessein bien arrêté. Il s'est peint lui-même dans des Mémoires pleins de génie, tel à-peuprès qu'on le représente.

Page 90, Vers 244.

Et porter au Permesse La barbarie & la confusion.

C'est à la nouvelle Philosophie qu'on doit imputer, parmi d'autres maux plus graves, l'entiere décadence de presque tous les Asts, le mépris des bonnes règles & des vrais modèles, ensin toutes ces innovations absurdes qui DU SEPTIEME CHANT. 173 nous ramènent, insensiblement, à la barbarie. La même chose arriva chez les Grecs & chez les Romains. Dès que les Sophistes parurent, les beaux Arts tombèrent dans l'avilissement.

Ibid. Vers 247.

Le Général voit un Colosse immense.

Ce Colosse immense n'aurait - il pas quelque rapport allégorique avec la masse volumineuse de l'Encyclopédie, cet ouvrage si méprisé, dans sa plus grande partie, par tous les vrais Savans de l'Europe; mais annoncé avec tant de faste par nos Colporteurs de philosophie?



NOTES DUHUITIEME CHANT.

Page 92, Vers 33.

Did-r-t veut qu'on lui cède Thalie:

Lisez les Réslexions que M. Did-r-t a mises à la suite de ses Comédies du Fils Naturel & du Pere de Famille, vous y verrez avec quel singulier enthousiasme il se donne pour le réformateur de la Muse Comique, & pour l'inventeur d'un nouveau genre, devant qui tous les chess-d'œuvre de Molière doivent disparaître.

Ibid. Vers 34.

Rob-prétend, même aux yeux des vainqueurs, De Polymnie arracher les faveurs.

Polymnie est la Muse de la mélodie & du chant; & personne n'a moins respecté l'harmonie dans ses vers que M. Rob-. Il n'en est que plus plaisant de le voir, dans son caractère un peu cynique, menacer la pudeur de Polymnie.

DU HUITIEME CHANT. 175

Page 93, Vers 66.

Pour cet emploi brillant & difficile Jadis à Rome il eût choisi Virgile, &c.

Que ceux qui accusent notre Auteur de ne savoir que blâmer, comparent cet éloge plein de sel à ces sades adulations qui ont dû saire rougir tant de sois le Ches de notre Littérature. Personne n'en remarquera mieux la disférence que M. de V... lui-même; mais il n'appartient pas à tout le monde de louer ainsi : c'est un plaisir que les Zoiles ne connûrent jamais.

Page 94, Vers 80.

Il enfourcha le superbe Grison.

Il serait très-permis en Poésie de représenter l'Arioste monté sur son propre Hippogrisse. L'âne qui eut l'honneur de porter le beau Dunois & la Pucelle, n'est pas moins digne de porter M. de V... Le choix de cette monture nous paraît même très-judicieux de sa part, non-seulement parce qu'elle lui rappelle M. Frér-n, dont il n'aime point à perdre le souvenir; mais encore parce qu'il est d'une politique très-adroite à un Ambassadeur de se ménager, au besoin, quelque intelligence dans le pays ennemi. On ferait des Volumes sur la con-

NOTES VI

venance de cette monture; mais le lecteur éclairé suppléera à ce que nous ne voulons pas dire.

Ibid. Vers 89.

De son espèce est-il donc le premier Que l'on ait fait Conseiller d'ambassade?

Ceci pourrait bien être une allusion à une épigramme que nous avons lue quelque part, & qui commence ainsi:

Vous êtes un rimeur aussi mince que fade, &c.

Page 95 , Vers 101.

Un des suivans était Robert Covelle.

C'est le Héros d'un Poème connu sous le titre de la Guerre de Genève. Ce Poème nous a paru l'ouvrage d'un jeune homme dont le style doit donner des espérances; mais qui ne possède pas encore l'art de sormer un heureux ensemble. Le caractère de ce jeune homme nous semble porté à un genre de saryre plus âcre que délicat, & plus amer qu'enjoué. Nous croyons aussi qu'il n'est point assez sévère sur le choix de ses plaisanteries, & qu'il a eu grande raison de dire en parlant du style de Boileau:

DU HULTIEME CHANT. 177

Il est trop beau, je ne puis l'imiter.

La Guerre de Genève était, sans contredit, un sujet infiniment plus riche que le Lutrin. Cependant quelle dissérence d'invention! Que de richesses d'un côté! Quelle maigreur, quelle stérilité de l'autre!

On a publié, sous le même nom de Robert Covelle, des Lettres sur les miracles que personne n'a trouvé miraculeuses. La plananterie la plus attique de cet Ouvrage, est de dire que les miracles seraient aujourd'hui de la moutarde après dîner.

is Sauphon Alobard eneigh ! ab

Le dur Martin, le prudent Cacambo; Et ce Pangloss qui voyait tout en beau, &c.

Personnages du Roman de Candide, par le Docteur Ralph. C'est un Ouvrage d'une gaîté maligne & souvent très-peu décente, destiné à prouver que tout est mal, ce qui ne serait pas une vérité philosophique très-agréable. On ne saurait montrer plus d'esprit que M. Ralph; mais n'est-il pas un peu triste d'en saire un pareil usage! Quand il aura la maturité de l'expérience, il reconnaîtra qu'il vaudrait mieux laisser aux hommes des erreurs consolantes, que de les éclairer par des vérités dangereuses & sunestes.

Tome I.

Ibid. Vers 1146 gardle !!

Et se moquant du peuple circoneis.

C'est une des manies de l'esprit philosophique à la mode, que de le moquer fans cesse du peuple Juif. Veur-on humilier Racine? On dit que ce grand Poëte n'a peint que des Juiss. On appelle les Pleaumes de Rouffeau des Chansons Hebraiques. Enfin la philosophie a tellement defigure les traits de ce malheureux peuple, qu'on peut aujourd'hui le peindre de fantailie en rassemblant au halard tous les exemples de férocité, tous les usages batbares, toutes les coutumes superstitienses des Sauvages de l'Afrique ou de l'Amérique. Ce n'était pas ainsi que le savant Abbé Fleury nous l'avait représenté dans son excellent tableau des Mœurs des Israélites; mais c'est le caractère de la nouvelle philosophie de confondre toutes les idées reçues. Ce qui doit consoler un peu les Juifs, c'est qu'ils commencent pourtant à voir les rieurs se tourner de leur côté, depuis un certain ouvrage intitulé, Lettres de quelques Juis Portugais: Ouvrage auquel on ne fera de long tems une réponse solide.

Ibid. Vers 117.

L'un des premiers est Guillaume Vadé.

Ce n'est point le Vadé dont on connaît tant

DU HUITIEME CHANT. 179
de Chansons Grivoises, & qu'on appellait le Poète des Halles: celui-là n'avait pas l'honneur d'être esprit sort. Nous ne connaissons Guillaume Vadé que par le témoignage de Catherine Vadé sa cousine. Elle nous apprend que son cousin était si modèste, qu'il ne voulait pas que l'on donnât à ses Opuscules d'autre titre que celui de sadaises, ce qui prouve qu'il en jugeait à-peu-près comme le public. On a de lui cependant quelques jolis Contes, mais ils n'ont pas ce charme de naïveté qui donne tant de prix à ceux de la Fontaine.

Page 96, Vers 119.

On y voyait l'Auteur de l'Ecossaise.

Qui sous le nom de Jérôme Carré, &c.

Nous ne connaissons encore Jérôme Carré, cousin issu de germain de Guillaume Vadé, que par ce que nous en apprend sa parente Catherine, qui paraît avoir été sort attachée à la gloire de sa famille. C'est donc à elle que nous avons l'obligation de savoir que le sameux Auteur ou Traducteur de la Comédie de l'Ecossaise se nommait Jérôme-Thomas-Raymond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. Nous ignorons s'il y a quelque sinesse cachée dans tout ce que Catherine Vadé nous raconte de ses cousins Guillaume, Antoine & Jérôme; mais en le supposant, la plaisanterie nous semblerait d'un

bien mauvais genre. Ce n'est pas ainsi que badinerait M. de V... ses bons ouvrages sont le meilleur des préservatifs contre des facéties de cette espèce.

Ibid. Vers 123.

L'Abbé Bazin, discoureur agréable, &c.

Auteur de la Philosophie de l'Histoire, ouvrage dont le style décèle une main très-exercée dans l'art d'écrire; mais rempli d'une érudition très-superficielle, & malheureusement très-contagieuse dans un siècle où l'on a négligé les bonnes sources, & où l'on se croit sont savant pour avoir lu quelques Ecrivains qui ont la sureur de parler de tout. Ce n'était point dans des Tables, dans des abrégés, dans des compilations, dans des Dictionnaires, que nos pères allaient puiser une érudition mâle & prosonde. Tous nos demi-savans réunis ne sormeraient pas la monnaie d'un habile homme.

Ibid. Vers 125.

De cet Abbé le caustique Neveu, Qui, sur un mot, pour son Oncle prend seu.

Allusion à un Ecrit intitulé la Défense de mon Oncle. Un favant Modeste avait donné un petit volume des Erreurs de M. l'Abbé Bazin, fous le titre de Supplément à la Philosophie de l'Histoire. Le Neveu de cet Abbé répondit à la critique de ce Savant, en le traitant de paillard, d'effronté, d'excrément de collège, d'apologiste des bord..., du péché de Sodome, de l'inceste, de la bestialité, &c., &c., &c. Il faut avouer que M. l'Abbé Bazin n'eût pas été mieux désendu par le Père Garasse. Voilà ce qu'on appelle éclaircir des difficultés. Voilà le ton que doit avoir la satyre perfectionnée par la Philosophie, & que l'Auteur de la Dunciade devait apparemment imiter, s'il voulait avoir des Philosophes pour admirateurs.

Ibid. Vers 127.

Qui dans Paris vint nous laver la tête.

e-

on eNous ne savons si ce Russe est un personnage réel ou factice. Il s'est un peu moqué de nous, & nous pourrions bien le lui rendre si jamais nous faissons un voyage à Pétersbourg. Il ne fallait pas venir de si loin pour nous apprendre que nous ne ressemblons plus guères aux bons Ecrivains du siècle de Louis XIV. Hélas! nous le sentons bien; mais n'avons-nous pas l'Encyclopédie qui doit nous consoler de tout?

Ibid. Vers 129.

Monsieur Bigex, &c.

On a pu voir quelques Lettres de ce M. Biger dans les Mercures de Juin & d'Août 1769, à l'occasion d'une petite méprise imputée à M. de V... par M. l'Abbé Foucher. Ce dernier accufait ce grand Poëte d'avoir pris pour un nom d'homme le nom d'un Poëme Persan, intitulé le Sad-der. Il est certain que M. de V... s'était exprimé d'une manière peu exacte, que M. Bigex tâche en vain de pallier par un déluge de paroles; mais la méprise fût elle bien constatée & plus importante encore, il ne serait pas étonnant qu'elle fût échappée à cet infatigable Ecrivain, qui peu content de sa réputation brillante, aspire encore à celle d'Auteur volumineux, & qui écrit aujourd'hai fi rapidement sur tant de matières, qu'il est physiquement impossible qu'il ait eu le tems d'en approfondir aucune.

Ibid. Vers 130.

Certain Docteur appellé Zapata.

Nous avons de ce Docteur environ soixante questions sur la Bible, qui forment une petite brochure bien scandaleuse & bien philosophique, pour laquelle, dit-on, il sut rôti à Valla-

DU HUITIEME CHANT. 183
dolid. On peut juger du talent de ce Philofophe pour la bonne plaisanterie par cette question qui termine sa brochure. » Quand je ren» contrerai des filles Juives, dois je coucher
» avec elles avant de les saire brûler? Et lors» qu'on les mettra au seu, n'ai je pas le droit
» d'en prendre une cuisse ou une sesse pour mon
» souper avec des filles Catholiques ? »

Ibid. Vers 132.

Le Père Adam qu'on n'attendait point là.

C'est un bon Jésuite résugié chez M. de V..., & qui n'est pas le premier homme du monde, à ce que dit souvent cet illustre Ecrivain.

Quelques personnes trouveront peut-être cette livrée de M. de V... un peu bisarre, & ne sentiront pas tout le sel de cette plaisanterie. Il convient de leur dire qu'il y a dans les Provinces, & même dans Paris, des sociétés affez barbares pour attribuer à ce Grand Homme soutes ces rapsodies de Robert Covelle, de Guillaume Vadé, de Jérôme Carré, de Zapata, du Neveu de l'Abbé Bazin, &c., &c. comme si l'Auteur de la Henriade, de Mérope, d'Alzire, & de tant d'autres ouvrages immortels, soit en vers soit en prose, pouvait avoir quelque chose de commun avec des Ecrivains de cette classe. Comment le beau nom de Voltai-

n

re se serait-il changé en de pareils noms? Cette erreur cependant, toute grossière qu'elle est, s'accrédite de jour en jour, apparemment parce que ces hommes obscurs ont été quelquesois les singes de la Philosophie & des expressions de M. de V...; il peut se faire même qu'il ait eu quelques bontés pour quelques-uns d'eux; mais il est aussi ridicule de le consondre avec eux parce qu'ils portent ses couleurs, qu'il serait absurde de juger un Homme d'Etat sur les propos de son antichambre. L'Auteur de la Dunciade n'a eu d'autre dessein que d'épurer, pour ainsi dire, la réputation de M. de V..., & c'est ce qu'on verra plus clairement encore par la Note suivante.

and a strain and a second of the second of t

Brutus, Edipe, Orofmane, Zamore, &c.

Leign 10 3 Carrell and appoint I I sugar a

Voilà les principaux chefs-d'œuvre de M. de V... auxquels on peut en ajouter encore beaucoup d'autres dans plus d'un genre. Voyez son article dans les Mémoires Littéraires, où l'on n'a rendu compte que des Ouvrages qui portent véritablement son nom; & comme on l'a dit, c'en était bien assez pour sa gloire.

and chois do comment sves des livinances es

หลังสามารถเป็น ear section control of

DU HUITIEME CHANT.

Page 99 , Vers 200.

S

S

Un peu plus tard la perfide sequelle, Le Général, Did-r-t & Saur-n Sur le Grand Homme allaient porter la main.

Tel est le danger auquel s'expose un homme de génie, lorsqu'il ne se sie point assez à sa gloire, & qu'il a la faiblesse de se chercher un appui ailleurs que dans ses talens. Que pouvait gagner M. de V... en s'affiliant à une secte que tout le poids de sa réputation ne sauvera pas du mépris? Etait-ce donc à lui de tomber ainsi dans les pièges de l'adulation? Nous osons croire qu'un hommage noble & libre, tel que celui que nous lui rendons, contribuera peut-être infiniment plus à sa renommée, que tout cet encens Philosophique dont la vaine su-mée doit l'étourdir depuis si longtems.

Ibid. Vers 203.

Ainsi, dit-on, le vainqueur de Pavie.

Charles Quint, qui vint se mettre assez imprudemment entre les mains de François I, qui ne sut pas profiter de cet avantage.

Ibid. Vers 210.

Tel Coligny d'assassins entouré, &c.

Le choix de cette comparaison tirée mot pour mot du plus bel Ouvrage de M. de V... ne pouvait être plus heureux. L'Emule de Virgile & de l'Arioste n'aurait jamais dû se compromettre en saveur d'une sausse philosophie, qui ne tend qu'à glacer l'imagination, à desse cher le génie, & à profaner tous les Arts. Si M. de V... est encore admiré, c'est que la contagion du mauvais goût philosophique n'est pas encore universelle.

Ibid. Vers 217.

L'Ane indigné, poursuit, atteint, renverse Tous ces selons que la frayeur disperse.

L'heureux dénoûment, au moins à ce qu'il nous semble! Voilà M. de V... rendu à luimême, débarrassé de son importune livrée, & réduit à sa vraie gloire. Il n'a besoin que de sa monture pour terrasser cette arrogante multitude d'Ecrivains qui se promettaient de le gagner, & de saire leur proie de sa réputation. Il retourne glorieux au Parnasse, où il conservera toujours le rang d'un des plus singuliers & des plus rares génies qui aient jamais illustré l'Europe.

NOTES

DU NEUVIEME CHANT.

Page 103 , Vers 45.

A cet emploi succéda Coligni.

C'est apparemment Coligni de la Suze, ou quelqu'autre Amazone moins connue.

Ibid. Vers 49.

Qui n'a point fait le Marquis de Cressi, Qui n'a point fait les Lettres de Fanni, &c.

Jolis Romans, que beaucoup de gens refufent à l'Auteur dont ils portent le nom.

Ibid. Vers 52.

Puify-ux, peut-être, aura son tour aussi.

On a retenu d'un des Romans de cette Dame, intitulé Zamor & Almanzine, une naïveté précieuse à conserver : » La Princesse s'en-» nuyait fort du Serrail : le moyen de ne pas » périr d'ennui avec des Eunuques! »

Ibid. Vers 33.

Vous étiez là, vaillante Hermaphrodite, Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard.

Ce plaisant Hermaphrodite était un Poète Bre-

ton qui s'avisa de publier sous le nom suppofé de Mademoiselle de Malcrais un Recueil de Poésies adressées à nos Ecrivains les plus célèbres. Ces Messieurs trompés sur son sexe, lui sirent tous des réponses, & même des déclarations très-galantes. Le Poète crut ensin pouvoir se produire sous son vrai nom; mais il sut sisse de ses admirateurs.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût.

Cette anecdote ridicule ne sera jamais oubliée, parce qu'elle a donné lieu au ches-d'œuvre de la Métromanie.

Ibid. Vers 39.

Se souvenant d'avoir eu pour guidon, Dans ses beaux jours, la Comtesse Frér-n.

M. Frér-n qui a été Jésuite, puis sous-Lieutenant d'Infanterie, puis Abbé, puis marié, puis remarié, &c, a été aussi Comtesse. Il a publié ses premières Feuilles sous le nom de Madame la Comtesse de ***. Voyez l'Anecdote Comique & Littéraire insérée dans le second Volume des Œuvres de M. Piron.

Page 103, Vers 110.

Wasp est le mot qui fait aller la bête.

Wasp, personnage du faiseur de Feuilles dans la Comédie de l'Ecossaise.

DU NEUVIEME CHANT. 189

Page 107 , Vers 151.

Se met soudain à beugler comme un veau, Miaule en chat & croasse en corbeau.

Ceci est imité de Pope avec discrétion. Il dit que Martin Scribler, venant au monde, beugla comme un veau, bêla comme une brebis, caquetta comme une pie, grogna comme un porc, hennit comme un cheval, croassa comme un corbeau, miaula comme un chat, imita le cri des oies qui sauvèrent le Capitole, se mit à braire comme un âne.... & que le lendemain on le trouva jouant dans son lit avec deux hiboux.

1bid. Vers 157.

Comme les Wasps de Quimpercorentin.

On prétend que la maison Wasp est originaire de Quimpercorentin.

Ibid. Vers 160.

Telle autrefois l'immortelle Thétis, &c.

Elle plongea son fils Achille dans le Styx pour le rendre invulnérable; mais elle oublia d'y plonger son talon, précaution que la Stupidité ne néglige pas en faveur de son jeune élève. Ibid. Vers 169.

Par la Deesse il fut nomme Kakonac.

C'est le nom qu'un homme de beaucoup d'esprit a donné, dans une brochure très piquante, * à de certains Philosophes. On sait que ce mot dérive du Grec.

Page 108 , Vers 187.

Ainsi naquit cet Amechrist du goût.

On aura peine à croire que la naissance de cet ensant si visiblement allégorique, ait sourni le sujet d'un des reproches les plus sérieux que l'on ait saits à notre Auteur: comme s'il eût voulu calomnier la pudeur d'une Amazone, par un accouchement supposé. Mais qui ne voit que l'ensant Kakouak, qui beugla comme un veau, miaula comme un chat, & croassa comme un corbeau, n'est qu'un personnage évidemment idéal, tel que Martin Scribler, Mathanassus, &c. Qui ne voit que ce nouveau Python, cet ennemi sutur du goût, n'est qu'un symbole des Zosses à venir qui surpasseront, peut-être, ceux de nos jours en ignorance &

^{*} Mémoires pour servir à l'Histoire des Cacouacs, par M. Moreau, Avocat au Parlement,

DU NEUVIEME CHANT 191 en malignité. Nous ne sçavons pas s'il existe dans le monde une Mademoiselle R-c-b-ni. ; mais nous croirions que sa vertu serait armée de grisses & de dents, si elle voulait absolument tirer l'ensant Kakouac de la classe des êtres allégoriques, pour se donner un prétexte de se plaindre de l'Auteur.

He is Della to be active gardensi.



NOTES DU DIXIEME CHANT.

Page 110 , Vers 28.

Et le Destin te sit naître après moi.

Cette allégorie qui donne à l'Ignorance le droit d'aînesse qu'elle a véritablement sur tous les Arts & sur toutes les connaissances humaines, puisqu'elle les a précédés, nous a paru d'une justesse remarquable. C'était le seul titre dont la Stupidité pouvait se prévaloir.

Page 111 , Vers 41.

Eh! plût au ciel, comme a dit Colardeau, &c.

Vers bénins & doucereux de M. Colardeau, tirés d'une longue Epître qu'il s'avisa d'écrire, il y a quelques années, à sa Chate.

Ibid. Vers 35.

Cherchez, Lecteur, dans Pline ou dans Buffon, Ce qu'ils ont dit à l'article Frér-n.

Voyez la premiere page du huitieme Volume de l'Histoire naturelle de M. de Busson, Edition in-12.

Page 112 , Vers 92.

Tels ces Trépiés, chefs-d'œuvre de Vulcain, &c.

Voyez l'Iliade. Quel trésor de poésie que cet immortel ouvrage! Comme tout s'anime sous la main d'Homère!

Page 113 , Vers 97.

Jamais Astolphe, avec son Cor magique, &c.

Voyez l'Orlando furioso.

Ibid. Vers 103.

Il se souvient des Sifflets d'Egyptus.

Tragédie sifflée outrageusement. Ce sut la dernière de l'Auteur.

Page 114, Vers 119.

Ainsi jadis de la Trompette juive Les sons vengeurs, répétés par l'écho; Firent tomber les murs de Jéricho.

Ces vers nous rappellent la même comparaison rendue ainsi dans le Poème de la Pucelle:

Comme autrefois la horde Mosaïque
Fit voir, au son de sa trompe Hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé,
Tome I.

Réduit en poudre, à la terre égalé. Le tems n'est plus de semblable pratique.

Ibid. Vers 130.

Et cependant l'Apôtre des ruelles, Même en fuyant, s'égayait sur les mœurs.

Allusion aux Bagatelles morales de M. l'Abbé.

Ibid. Vers 142.

Et ce rimeur dont la muse grofsière A dissamé la Chandelle d'Arras.

Le même rimeur a donné une autre rapsodie, non moins plate, intitulée le Balay. C'est la bassesse de Gacon réunie à l'audace de l'Arétin.

Page 115, Vers 145

Alors tomba le petit Poinsinet.

C'est ce M. Poinsinet, à qui l'on avait persuadé qu'il avait le don de se rendre invisible. Son existence littéraire était assez sragile pour qu'il pût être dissous par un coup de sisset.

Ibid. Vers 151.

Le Rédacteur de l'Almanach des Muses.

C'est une petite compilation annuelle de tous les petits vers qui ont paru dans le cours de

DU DIXIEME CHANT. 195
l'année. Elle est rédigée, sans l'aveu des Muses,
par un M. Sautereau de Marsy, qui se permet
sur ces petits vers de petites notes plus insipides encore que les Pièces les plus impertinentes de son petit recueil. Ce Rédacteur devrait
bien se corriger de ses notes qui ont été basouées
par les Journaux les plus indulgens.

Ibid. Vers 165.

A ce Discours, pillé dans la Pharsale.

On a déjà parlé de la belle passion de notre Général pour Lucain, qu'il a traduit, & qui n'en est encore que moins lu.

Page 116, Vets 170.

Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée.

C'est le Poëte guerrier dont Horace a dit :

Tyrthausque mares animos ad martia bella Versibus exacuit.

Ibid. Vers 174.

Tels de Satan les ténébreux confrères, &c.

Voyez le dixieme Livre du Paradis perdu de Milton. » Satan suspendit son discours pour » goûter au milieu des acclamations les applau-» dissemens qu'il croyait mériter, quand il en196 NOTES, &c.

» tendit de tous côtés d'épouvantables fiffle-» mens, figne du mépris général. »

Page 119 , Vers 246.

Le Dieu des vers ne fut jamais ingrat.

Il n'y a pas un seul bienfaiteur des Arts dont le nom se soit perdu dans l'oubli. Ceux qui accusent les Gens de Lettres d'ingratitude sont bien loin de les connaître. Mille exemples déposent, au contraire, qu'ils ont toujours porté la reconnaissance jusqu'à l'enthousiasme. Les noms d'Auguste & de Mécène nous sont devenus plus samiliers par les beaux vers de Virgile & d'Horace, que par le témoignage de l'Histoire. Fouquet persécuté ne trouva pour vengeurs que des Gens de Lettres. Quiconque est passionné pour la vraie gloire, doit par conséquent être l'ami des Muses; mais ce ne sont pas les Cotins & les Pradons qui la distribuent, ce sont les Racine & les Despréaux.





VARIANTES

DELA

DUNCIADE,

Choisies dans les Editions de 1764 & 1770.

PREMIER CHANT.

T.

OUTES les Editions précédentes commençaient ainsi :

Messieurs les Sots, dont la prose & les vers,
Depuis longtems fatiguent mes oreilles,
Vous que Frér-n, l'orateur des déserts,
Trois sois par mois met au rang des merveilles,
Voici les jours par Apollon prédits;
Egayez-vous, Messieurs les Beaux Esprits,
Vous qui craignez le sel de la satyre,
Sel qui jamais n'amina vos écrits,
Egayez-vous, voici l'instant de rire, &c.

L'Auteur, dans cette nouvelle édition, commence par donner une idée de la Dun-N iii va RIANTES.
ciade de Pope, & par exposer le dessein général de son Poème. Ce début paraît beaucoup plus convenable.

II.

De la Sottise & de sa Confrairie.

Après ce vers, on lisait:

Venger le goût, c'est servir sa Patrie: Je n'attends pas de plus digne loyer: Quel prix plus beau pourrait flatter un Sage! Il n'en est pas malgré l'Abbé Coy-r, Et mon pays a mon premier hommage.

O mes amis, rendez grace à Merlin, Si cet Ecrit mérite de vous plaire, Remerciez cet Enchanteur divin Du beau présent qu'il a daigné me faire: J'en dois conter le surprenant mystère Pour obéir aux ordres du Destin.

Vous connaissez l'agréable domaine,
Le Tivoli que je dois à Mécène;
Vous avez vu souvent ces lieux chéris,
Paisible Empire où notre Souveraine,
La Liberté, conduite par les Ris,
Vient présider aux plaisirs qu'elle amène:
Mille côteaux, par Bacchus enrichis,
Forment, au loin, une riante scène:
L'œil enchanté, s'égarant dans la plaine,
Découvre ensin le superbe Paris,

Ses toîts dorés, & cette pompe vaine Dont en secret mon cœur n'est plus épris. Je vis en Sage, & j'ai brisé ma chaîne.

au-

Jardins charmans, gazons toujours fleuris;
Que maintenant je foule avec Lisette,
Par qui mes jours, désormais embellis,
Coulent en paix au sein de la retraite,
Ombrages frais, beaux lieux que j'ai choisis
Vous n'êtes rien au prix de ma Lorgnette.
Cette Lorgnette, où le nom de Merlin, &c.

Tous ces détails étrangers au sujet ont été sacrissés avec raison.

III.

Combien d'Auteurs elle a pour favoris!

On lisait ensuite:

Combien d'entre eux que ma simple franchise Mettait au rang de nos plus Beaux Esprits; Sont à ses pieds incessamment admis? Combien je vis, riant de ma méprise, De Sots enfans, de Sots à barbe grise, En robe, en froc, en soutane, en plumet; Que de Cotins, & que d'Abbés Trubl-t!

Dans cette soule, à l'oubli condamnée,
Tous ont l'espoir de l'immortalité.
Qui le croirait? Par cette vanité
L'espèce humaine est par-tout gouvernée.
Chez les Sots même, on yeut avoir un nom?

N iv

VARIANTES.

Le moindre Auteur d'un Opéra bouffon, D'une chanson, au Mercure inhumée, Croit occuper toute la Renommée; Et Did-r-t pense égaler Buffon.

Que de plaisirs je dois à ma Lorgnette!

Quelle embellit ma paisible retraite!

J'ai vu par elle un peuple tout nouveau.

J'en vais tracer les mœurs, le caractère.

Le bien public veut que je sois sincère,

Et qu'aucun trait ne manque à mon tableau:

Sage Merlin, c'est en toi que j'espère,

C'est à ta main de guider mon pinceau.

Viens des élus de la sotte Immortelle,

Placer ici tous les noms au grand jour;

Mais il convient de commencer par elle,

Ses Courtisans après auront leur tour.

Stupidité (c'est un nom de la Belle, &c.)

IV.

Car, entre nous, je la croyais plus fière.

On lisait après ce vers

Mais parmi ceux dont le masque hébêté
Prête à son front le plus de majesté,
Celui de tous qui la coëffe à merveilles,
Le plus plaisant sous ses longues oreilles,
Qu'elle présere à tout autre patron,
C'est, comme on sait, celui de Jean Frér-n.

V.

Les Songes vains marchent à ses côtés.

On lisait encore:

Près de son Trône, on voit la Calomnie Versant du siel sur les dons du génie, Le Fanatisme encor plus criminel, Monstre sanglant qui frappe au nom du ciel, Les Préjugés qui corrompent la vie, Et l'Imposture, & la Licence impie Qui soule aux pieds & le Trône & l'Autel.

VI.

Le fecond Chant, aujourd'hui fondu dans le premier, commençait ainsi:

Sans les plaisirs, sans leur charme suprême, Chez les humains il n'est pas de bonheur. Insolemment auprès du diadême L'ennui se place, & dans l'Olympe même Mêle au nectar son siel empoisonneur. Pour dissiper sa maligne vapeur, Les Jeux piquans, la folâtre Jeunesse, Des Ris badins le cortège enchanteur, Et les Amours, & les Dieux du Permesse, Et tous les Arts sont occupés sans cesse A varier par leurs dons précieux, Tous les momens du Monarque des cieux. Stupidité, qui doit vivre en Déesse,

VARIANTES.

Rassemble aussi des goûts de toute espèce; Et Beaumarch-is, pour charmer ses loisirs; Est l'Intendant de ses menus plaisirs.

Elle a ses jeux, ses acteurs, son orchestre; Elle y nota tous les vers d'Hypermnestre, &c.

A son Théatre on n'entendit jamais, Les sons divins de Phèdre & d'Athalie. Ces vers charmans, ces accords si parfaits, Fatigueraient son oreille engourdie. Jamais Cinna, Camille, Cornélie, Ni les enfans du sombre Crébillon, N'ont abordé cette terre ennemie. On y frémit seulement à leur nom. Mérope en pleurs, ni la tendre Zayre; N'ont point d'accès dans ce bisarre empire; Mais, tour-à-tour, les singes de Pradon, Les Marm-nt-l , les Saur-n , les le Mi-re , Y sont fêtes en dépit d'Apollon, Et sont vengés de l'importune guerre Que leur faisaient les sifflets du parterre. Si vers le Finde élevant son essor *, Dans ses écrits une Muse nouvelle Fait éclater quelque noble étincelle Du feu divin que l'on admire encor Dans le vieux Chantre & d' Achille & d' Hector :

^{*} Ces vers ne se trouvent que dans les éditions de 1764.

Le jeune Auteur est honni chez la Belle;
Tout aussi-tôt la stupide Immortelle
Le livre aux traits de maître Aliboron,
Son Chancelier, autrement dit Frér-n.
Lors dissamant & l'Auteur & ses œuvres,
Aliboron fait sisser ses couleuvres;
Mais ses poisons qu'il gardait pour autrui,
N'ont un venin suneste que pour lui.
De ses sureurs lui-même il est la proie:
Sottise insulte à ses cris impuissans;
Jusques chez elle on rit à ses dépens;
Des camoussets lui tiennent lieu d'encens,
Et ses douleurs sont la publique joie.

Dans ses plaisirs, qu'elle aime à varier,
La Déité veut aussi du comique:
Elle a raison. Le style amphigourique
De ces Messieurs au cothurne tragique
A quelquesois le malheur d'ennuyer,
Et Col-rd-au l'a prouvé sans replique c.

VII.

Après ces vers:

Le naturel, la piquante finesse, Les tours heureux, les bons mots sont proscrits Au Tribunal de la triste Déesse.

Il y avait dans la dernière édition:

Les Dufrêny lui semblent odieux,

VARIANTES.

Voisenon tourd, Collé fastidieux.

Le seul Scarron est plaisant à ses yeux,

Et la fait rire à force de grimaces:

Aussi jamais ne vit-on sur ses traces

De Turcaret l'Auteur ingénieux *,

Ni les Gresset, ni ce peintre des Graces **,

Cet Ecrivain charmant, voluptueux,

Le savori de Minerve & des Jeux.

Par son jargon, Marivaux sut lui plaire.

Peut-être même un excès de froideur

Eût à Destouche acquis le même honneur,

Si d'une verve & plus mâle & plus sière,

Il n'avait peint le Comte de Tusière***,

Et cet Epoux bisarre en son humeur,

Ce philosophe amoureux de sa femme ****,

Mais qui rougit d'avouer son bonheur,

Et par orgueil craint de montrer sa stamme.

La Déité, peu sidelle à ses choix,
Laisse au hazard incliner sa balance.
Ell applaudit pourtant de présérence
Aux inventeurs du Tragique Bourgeois,
Genre bâtard qui s'établit en France,
Lorsque du goût on méconnut les loix.
Avec éclat Mélanide & Cénie *****

^{*} Le Sage.

^{**} M. de Sainte-Foix, auteur des Comédies de l'Oracle, des Graces, &c.

^{***} La Comédie du Glorieux.
**** Celle du Philosophe marie.

^{*****} Mélanide, Comédie de la Chaussée, la meil-

Se distinguaient sur la scène amphibie:
Chez l'Immortelle un autre en a l'honn d'
C'est ce Héros de la philosophie,
Cet Ecrivain dont l'esprit rédacteur,
Depuis vingt ans compile avec génie,
Pour élever à sa juste hauteur
Le monument de l'Encyclopédie, &c.

Tous ces détails littéraires nuisaient à la rapidité de l'action.

VIII.

Il faut traiter les sujets qu'elle impose, Où renoncer à l'honneur de son choix.

On ne trouve que dans les premières Editions les vers qui suivent :

Le seul Griffon, sortant d'apprentissage, Se proposa d'embellir le Sallon De la Déesse, & d'illustrer son nom Par un tableau digne de son suffrage, Et qu'il crut fait pour passer d'âge en âge. Du cû divin, du beau cû de Manon Il entreprit la séduisante image, Et Bac-l-rd conduisait son crayon *.

leure du genre larmoyant. Cénie, pièce en prose du même genre, qui n'est qu'une faible imitation de la Gouvernante, autre Drame de la Chaussée.

de ridicule sur la bisarre fantaisse d'un Poëte, qui

206 VARIANTES.

Puis aussi-tôt, charmé de son ouvrage;

Tou vis-à-vis, il dessina les traits

Du Chantre heureux de ce cû plein d'attraits:

Si qu'on ne sait lequel a l'avantage

Du beau derrière, ou du galant visage,

Ni qui des trois mérite plus d'honneur

Du noble cû, du peintre, ou du rimeur:

Sottise entr'eux tour-à-tour se partage.

Cette idée grotesque parut déplacée dans un Poème où l'Auteur a toujours tâché d'allier la noblesse & la plaisanterie.

On trouvait les vers suivans dans la dernière Edition:

La Déité veut que ses favoris

s'est avisé d'adresser une Epitre au cû de Manon. Il y a longtems qu'on ne parlerait plus de ce caprice de sa jeunesse, si lui-même n'eût fait plusieurs pièces pour en conserver la mémoire; une entr'aus tres, qui commence ainsi:

Qui fut le Virgile & l'Homère Qui chanta le cû de Manon, De la plus aimable Meûnière Doit chanter le minois fripon.

Ces vers sont mal-adroits, en ce qu'ils rappellent le souvenir d'une sottise. Ils sont mauvais, en ce que l'on ne conçoit pas par quelle singulière Logique, l'Auteur après avoir chanté un cû, se croit obligé de chanter un visage.

Soient excités par l'amour de la gloire. Impatiens d'une illustre victoire, Vous les voyez accourir à grands cris, Et le Ciseau transmet à la mémoire Les Combattans qui remportent des prix. On applaudit à des honneurs si justes; Leurs noms fameux sont graves sous leurs bustes. Au premier rang j'appergus cet auteur, De Jérémie ennuyeux traducteur; Et ce pédant au ftyle énigmatique, De la Nature interprête emphatique * Et d'Acajou le grave Historien, Profateur fec, & froid Grammairien. Qui se flattait d'éclipser la Bruyere. A ses côtes je distinguai le Mi-re, Rival heureux des talens de Boyer. Je reconnus le docte Abbé Coy-r. Qui se permet, dans sa verve légère, De persister la Fontaine & Molière. O, mes amis, parmi tous ces Héros,

O, mes amis, parmi tous ces Héros, Qui ne rirait de voir les traits falots Du gros Frér-n tiré d'après Sylène?

Tous ces Messieurs, assis sur leurs pivots, Branlent la tête ainsi que nos magots, Et la Déesse en rit à perdre haleine. Lorgnetteen main, je parcourais ces lieux, &c.

^{*} L'Auteur du Livre inexplicable, intitulé: Intere

CHANT SECOND.

I.

L'Auteur, en faveur de la précision, a élagué cette tirade un peu longue.

Et vous aussi, prenez part à mes jeux,
Vous du bon goût partisans courageux,
Et dont lui-même a tracé la carrière.
Du Dieu du Pinde aimables favoris,
O vous, la Harpe adopté par Voltaire,
Jeune François; l'honneur de mon pays,
Et vous, Sivry, digne élève d'Homère,
Vous, cher Clément, disciple de Boileau;
Vous tous ensin qu'un Zoile vulgaire
Peut outrager, mais que Minerve éclaire.
Marchez toujours guidés par son slambeau;
Et des Cotins dédaignez le troupeau:
Vous plaisez trop pour ne pas leur déplaire.
Que je suis loin d'être injuste comme eux! &c.

I I.

Après ce vers,

Vinrent en foule inonder ses parvis.

l'Auteur avait ajouté :

Tous n'attendaient qu'un regard de leur Reine, Qui souriait de voir grossir sa Cour; Et Charpentier leur servait de tambour, Frappant Frappant des mains sur sa lourde bedaine.

Quoique son air parût un peu pesant,

On admirait son maintien imposant,

Son geste noble, & sa démarche sière,

Quand, pour hâter un bataillon trop lent,

A ses côtés Crévier se mit à braire.

Chaum-ix jaloux l'imita sur le champ.

Aliboron reconnaît son plein-chant,

Et courroucé contre le téméraire

De qui la bouche osait le contresaire.

A son larinx donnant un libre essor,

Fit résonner ses poumons de Stentor.

Tels que les slots soulevés par l'orage, &c.

III.

Après ce vers

» Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

l'Auteur avait mis :

- » Mes ennemis cimentent ma puissance.
- » Vous avez vu ce Rousseau que je hais,
- » Ce Génevois dont le nom seul m'offense,
- » Lui qui pouvait arrêter mes progrès,
- » Vous l'avez vu, par son inconsequence,
- » En ma faveur armer son éloquence.

IV.

» Et va par-tout publiant mes outrages.
Tome I.

VARIANTE'S

A la suite de ces vers, on trouvait dans les Editions de 1764.

- » Il me restait un parti redouté.
- » Je m'appuyais sur ces modernes Sages,
- " Qui , sous mes loix , cherchant la verite,
- » Me consacraient leurs pénibles ouvrages;
- » Je n'avais pas de sujets plus zélés.
- » Un monstre né dans le sein des furies,
- » Osa sur eux porter ses mains hardies;
- » Je les vis tous indignement siffles.
- " Ce jour fatal présent à ma mémoire,
- » Ce jour affreux fut l'écueil de ma gloire.

C'était une allusion à la Comédie des Philosophes. L'Auteur a jugé que l'on ne devait point parler de soi-même sans nécessité. Dans cette même Harangue de la Déesse, il a fait encore d'autres sacrifices à la précision.

CHANT TROISIÈME.

Après ce vers:

Stupidité, triplant son énergie, Le rembourra de feuilles de Frér-n, De froids discours lus à l'Académie, Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Il y avait dans les anciennes Editions:

Sur lui le Goût ne prévalut jamais.

J'ai vu souvent, à nos jeux dramatiques,

L'impression de ses vertus magiques.

Il donne, il ôte, il suspend les succès:

De l'Eloquence il repousse les traits.

La Déité, combinant ces prestiges,

Sur cette Armure épuisa les prodiges.

Pour se venger des mépris d'Apollon, &c.

CHANT DERNIER.

Le Poeme, dans toutes les Editions précédentes, finissait par l'Epilogue suivant :

Messieurs les Sots, nous voilà quitte à quitte; Chacun de nous a le lot qu'il mérite.

Dans vos Ecrits vous m'avez outragé,

J'en suis content; ma gloire est votre ouvrage:

Par son sisset Apollon m'a vengé,

Et les regrets seront votre partage.

Je goûte ensin le repos du vrai sage;

Pour le troubler vos cris sont impuissans.

Vivons en paix désormais j'y consens;

Mais respectez mon tranquille hermitage,

Ou je reviens terrible à l'abordage.

N'espèrez pas éviter mon coup d'œil,

Messieurs les Sots je vous vois d'Argenteuil*.

it

^{*} Jolie retraite de M. P... aux bords de la Seine. C'est par allusion à cette retraite, & à une semme très-aimable qui venait souvent en partager la solitude, qu'un homme de beaucoup d'esprit adressa les vers suivans à notre Auteur:

VARIANTES.

Nos rimeurs vont craindre Argenteuil;
Comme ils craignaient jadis Auteuil (*):
Heureux pourtant dans leurs disgraces,
Que pour adoucir vos pinceaux,
Vous ayez près de vous les Graces;
Elles manquaient à Despréaux.

(*) Joli Village près de Paris, où Boileau avait une maison de campagne.



CHOIX

DE

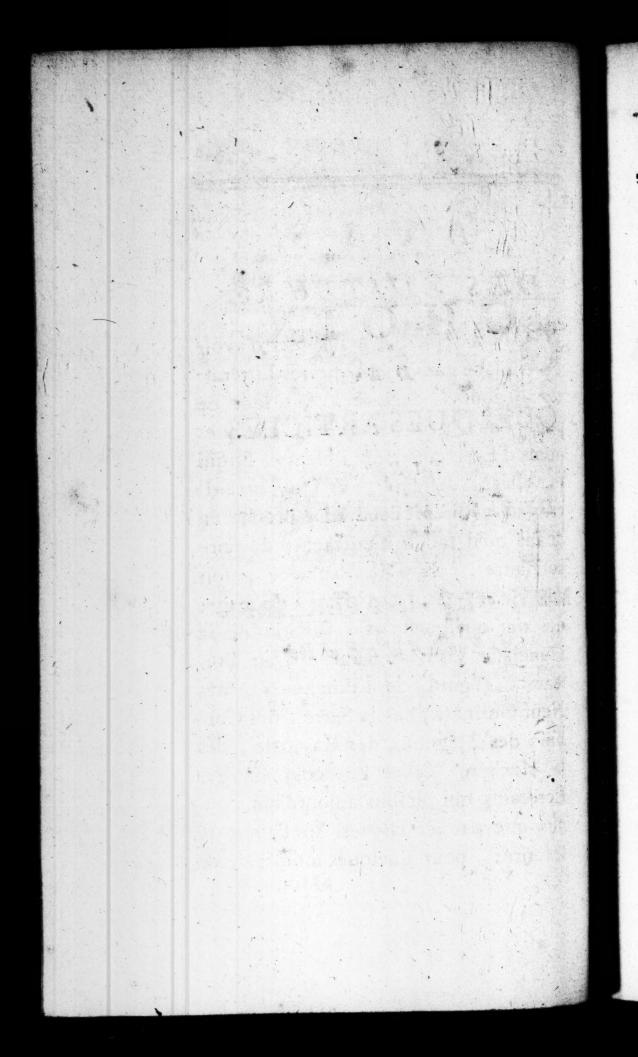
QUELQUES ARTICLES

TIRES

DE LA PREMIERE ÉDITION

DES

MÉMOIRES LITTÉRAIRES DE L'AUTEUR.



AVIS

DES ÉDITEURS.

N a reproché à l'Auteur d'avoir placé dans ses Mémoires Littéraires, dont la lecture a fait tant de plaisir aux gens de goût, quelques noms d'Ecrivains trop obscurs, & qui femblaient défigurer son Ouvrage. Il croyait avoir prévenu ce reproche en disant qu'il fallait bien tâcher de faire connaître, soit à la Province, soit aux Etrangers, tous les personnages qui ont quelque part à l'action de la Dunciade. C'est ainsi qu'en usait Boileau à l'égard des Pinchênes, des Neuf Germain, des la Serre, des Corbin, des Magnon, des Rampale, des la Morlière, & de beaucoup d'autres Ecrivains qui ne sont aujourd'hui connus que par ses satyres. Il essayait de les tirer, pour quelques momens, de

216 AVIS DES ÉDITEURS. leur obscurité: aussi disait-il que sans lui:

Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.

L'Auteur, quoique cette raison lui parût très-naturelle, comme elle nous le paraît à nous-mêmes, n'en a pas moins senti que ses Mémoires Littéraires ne devaient pas être une ménagerie, & il en a supprimé, dans cette nouvelle Edition, plusieurs articles. Il n'y conserve, parmi les Auteurs vivans, que ceux qui jouissent d'une sorte de célébrité bien ou mal sondée. Mais les articles qu'il a rejettés pouvant servir d'éclaircissement à notre Edition de la Dunciade, & aux précédentes, nous avons cru qu'ils ne seraient pas déplacés ici.



CHOIX

DE quelques Articles tirés de la première Edition des Mémoires Littéraires de l'Auteur.

A

AÇARQ (N. d') de l'Académie d'Arras, Grammairien qui a le malheur d'appercevoir beaucoup de fautes de style dans Racine & dans Despréaux. La manière dont il a prétendu corriger ces fautes, ne lui servira pas de recommandation auprès des gens de goût. Cependant M. d'Acarq se vante d'être le seul métaphysicien qui puisse allumer à la slamme de la méditation le slambeau radieux de l'évidence suprême, ce vainqueur irrésistible de l'adhésion de notre principe pensant. Ce sont ses propres paroles. Voyez l'Ouvrage intitulé Balance Philosophique, ou les deux Minerves.

B

BASTIDE (Jean-François) néà Marseille en 1724, Auteur de plusieurs Romans ignorés, & d'un Ouvrage non moins obscur, intitulé

218 CHOIX DES MEMOIRES

le Spectateur Français. Si ce dernier Ouvrage (qu'un autre Auteur tâche de ressusciter aujourd'hui) n'a point trouvé de Lecteurs, ce ne fut pas la faute de M Bastide. Il le donna d'abord à 3 liv. par volume, dont il réduisit le prix à 30 sols, ensuite à 12, & même à 2 fols par feuille que l'on distribuait aux portes cochères. Les Suisses avaient ordre de les refuser. Dégoûté de la Capitale par la chûte singulière d'une Pièce de Théatre * dont le Public ne permit pas qu'on achevât la représentation, l'Auteur s'est retiré à Bruxelles, pour y établir la manufacture d'un Journal intitulé le Penseur. M. Bastide, comme on le voit, n'a pas manqué de fécondité. Il n'en est que plus surprenant qu'aucun de fes Ouvrages ne foit connu.

BLIN (Adrien-Michel-Hyacinthe-Népomucêne) né à Paris, loué dans l'Almanach des Muses comme Poëte, mais Versificateur sans physionomie. On l'avait dit mort par erreur, dans l'Edition précédente; mais nous apprenons avec plaisir qu'il survit à ses Ouvrages.

Le Jeune Homme, Comédie, Roman ou Drame, comme on voudra.

C

CHARPENTIER (Louis) né à Brie-Comte-Robert. On assure qu'il a été un des coopérateurs subalternes du Dictionnaire Encyclopédique. Cependant il n'est guères connu, quoiqu'il ait publié quelques Traités de Morale, un Ecrit contre l'Auteur de la Comédie des Philosophes, & des Contes qu'il appelle Philosophiques, où il dit qu'un petit-Maître roucoule à sa Maîtresse des déclarations ambrées.

CHAUMEIX (Abraham) né à Orléans. Il passe pour l'Auteur des Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie; mais on n'est pas bien sur qu'il ait même été capable de faire les mauvais Ouvrages qu'on lui attribue. Il a fait quelque bruit, parce que M. de Voltaire, & quelques autres hommes célèbres n'ont pas dédaigné de le nommer.

On dit qu'il s'est retiré en Russie. Il faut convenir que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adversaire; mais on lui connaît aussi beaucoup d'admirateurs qui ne valent pas mieux.

I

Isoird de Lisle (N.) lorsque la première

210 CHOIX DES MEMOIRES

Edition du Poëme de la Dunciade eut para en 1764, cet Ecrivain publia, sous le titre de la Bardinade, un long Ouvrage en vers sur le même sujet. Dans la Présace de cet Ouvrage, il assure qu'avant de le composer, il ne connaissait pas la Dunciade de notre Auteur, dont il assecte de parler comme d'une Satyre très-condamnable. Il est cependant bien certain qu'il en avait emprunté beaucoup d'idées, & même copié plusieurs vers. Il est incontestable aussi que sa Bardinade est une Satyre. On n'aura pas la maladresse ou la mauvaise soi de le lui reprocher; mais lorsqu'on ose imiter Pope & Boileau, il ne saut être ni froid ni ennuyeux.

J

JONVAL (N.) Auteur d'un petit Journal insipide qui paraissait toutes les semaines sous le titre de l'Avant-Coureur. Cet Ouvrage inutile s'était appellé d'abord la Feuille nécessaire. On dit qu'il a des continuateurs.

L

LANDOIS (Paul) né à Paris. Le véritable & très-obscur inventeur de ces Tragédies bourgeoises, où l'on s'est avisé de noter la Pantomime du Théatre, & où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations, & de prétendus tableaux réfultans des attitudes variées de chaque personnage. La Sylvie de M. Landois, Drame en un acte en prose, emprunté du Roman des Illustres Françaises, a donné le premier exemple de ces minutieuses innovations, qui ont été depuis si ridiculement imitées, & vantées si fastueusement par M. Diderot. On fait que ce dernier n'a pas négligé de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théatrales qui devaient apparemment contribuer au succès de son Père de Famille. La Sylvie fut sifflée en 1741. Le vieux goût tenait encore au Parterre.

LÉGIER (N.) né en Franche-Comté. On a de cet Auteur deux Comédies, l'une intitulée le Rendez-vous, repréfentée aux Italiens, & dont le Public ne voulut pas; l'autre intitulée les Protégés, dont les Comédiens n'ont point voulu. On a refusé aussi à l'Opéra ses Mariages Samnites, imitation malheureuse d'un Conte assez insipide de M. de Marmontel.

Les Amusemens Poétiques de M. Légier, Recueil de petits Vers, où l'on voit qu'il

222 CHOIX DES MEMOIRES

s'efforce de se traîner sur les pas de M. Dorat, en le pillant avec audace, lui & beaucoup d'autres, n'ont jamais amusé personne. Cependant M. Légier avait cru intéresser bien des gens en disant beaucoup de mal de l'Auteur de la Dunciade, qui n'a appris son existence que par ses injures.

M

MAILHOL (Gabriel) né à Carcaffonne. On ne parviendrait point à le faire connaître par les titres d'un grand nombre de Brochures qu'il a données successivement au Public. Ses Pièces de Théatre, même les plus mauvaises, ont au contraire, une sorte de célébrité qui ne permet pas qu'elles soient absolument ignorées. M. Mailhol a fait représenter au Théatre Français la Tragédie de Paros, Roman sans imagination & sans style. Cette Tragédie n'essuya qu'une de ces chûtes peu bruyantes, & pour ainsi dire, anonymes, qui ne laissent après elles aucun souvenir.

M. Mailhol a donné, avec le même succès à la farce Italienne, Ramir, le Prix de la beauté, les Femmes, & cette ennuyeuse Comédie des Lacédémoniennes, dans laquelle

Arlequin jouait le rôle de Lycurgue.

MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph) il a travaillé conjointement avec M. Sautereau de Marsy, à la rédaction de l'Almanach des Muses, que de mauvais plaisans appellaient l'Almanach des Buses, & à une Brochure, non pas hebdomadaire, mais menstruelle, intitulée le Journal des Dames, quoique jamais on ne l'ait vu sur aucune toilette. On louait périodiquement, dans ce Journal mort né, la Muse Limonadière, & quelques autres Saphos de ce mérite, auxquelles on avait la complaisance d'accoler ou M. le Mière, ou M. d'Arnaud de Baculard, ou même M. Blin, ce qui présentait une bigarrure assez facétieuse.

On dit que M. Mathon de la Cour travaille actuellement à une histoire de Lacédémone. On espère que du moins il y sera laconique, & qu'il ne perdra pas de vue le conseil judicieux que lui donnait, il y a près de dix-sept cens ans, le Poëte Martial dans l'Epigramme LXXX de son quatrième livre.

. . . Res est magna tacere, Mathon

Nous avons encore un autre M. Mathon; mais beaucoup plus obscur.

224 CHOIX DES MEMOIRES

MORLIERE (Charles-Jacques-Louis-Auguste, Chevalier de la) né à Grenoble. Quoique le petit Conte ordurier connu sous le nom d'Angola, foit une de ces productions qu'un homme sensé désavourait bien plutôt qu'il ne s'en ferait honneur; quoiqu'il ne soit qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre que la licence des mœurs avait mises à la mode il y a quelques années, & qu'on a quittées pour les Contes moraux, fans qu'on en soit devenu plus honnête; cependant, comme on crut trouver, dans Angola une forte d'esprit, quelque usage du monde, & que l'avant propos, sur-tout, parût d'un style affez léger, on a disputé cet Ouvrage à M. le Chevalier de la Morlière, qui n'a jamais prouvé depuis qu'il eût été capable de l'écrire. Au contraire, il a fait des Romans d'un caractère absolument opposé, & rien n'est plus triste, plus ennuyeux, plus lourd.

L'habitude que cet Ecrivain avait contractée de disserter sur les Pièces nouvelles, au Parterre & dans les Cassés, lui sit imaginer qu'il pouvait s'essayer dans la carrière dramatique. Il donna à la Comédie Italienne, le Gouverneur qui n'eut aucun succès, & au Théatre Français, la Créole qui ne sut point achevée.

Mouny (Charles de Fieux, Chevalier de)

de l'Académie de Dijon, sa patrie. C'est un des plus riches modèles du style plat & du genre niais. Depuis la Paysanne parvenue jusqu'à l'Amante Anonyme, qui est son dernier ouvrage, il a donné au Public, qui ne s'en doute pas, environ quatre vingt volumes de Romans, où la langue n'est pas mieux traitée que le sens commun. On dit que tous ces Romans se débitent dans nos Colonies, & qu'ils sont les délices des Nègres qui travaillent à nos Manusactures.

MUSE LIMONADIÈRE. C'est le titre du Recueil obscur des Œuvres d'une Madame Bourette, Limonadière, qui adresse des Odes en prose à des Rois, & des Epîtres en vers à sa Blanchisseuse. On se dispenserait de parler de cette Muse, s'il n'était utile d'apprendre à la Province, que par une épidémie particulière à notre siècle, la sureur d'écrire s'est emparée, dans la Capitale, de presque tous les états.

Maître Adam, Menuisier de Nevers, avait prouvé, que dans les Prosessions les plus communes, il peut se trouver des talens savorisés par la nature. Son exemple est devenu bien contagieux de nos jours. Des Horlogers, des Maçons, des Perruquiers ont eu la manie du bel esprit; & l'on s'est ensin

Tome I.

116 CHOIX DES MEMOIRES

Servi de l'Imprimerie pour avilir les Lettres,

dont il semblait qu'elle dût maintenir l'honneur.

1

Poinsinet (Antoine-Henri) né à Fontainebleau en 1735, mort en 1769, homme fans littérature, & d'un caractère singulier qui tenait à la folie. Il a donné à tous les Spectacles de Paris beaucoup de misères, d'Opéra bouffons, de parades, &c. Il ne manquait pas de cette vivacité d'esprit naturel, qui s'exhale quelquefois en saillies affez piquantes; mais il était absolument dénué de jugement. On a de lui fous le nom du Cerole, une petite Comédie dans laquelle il osa piller avec la plus extraordinaire confiance, deux Scènes entières d'une Pièce titre de notre Auteur. qui avait paru douze ans avant la sienne. Ses Aventures seraient bien plus plaisantes que tous ses Ouvrages, si elles étaient écrites avec l'esprit de gaîté qui animait, dans le tems, ceux qui prenaient plaisir à mettre en jeu tous ses ridicules.

PORTELANCE (N.) né à Paris, affocié de l'Auteur précédent pour une Parodie de l'Opéra de Titon, intitulée Totinet, & représentée une ou deux fois à la Foire S. Germain. Peu de tems après, M. Portelance donna, à la Comédie Française, la Tragédie d'Antipater, qu'on avait annoncée comme un prodige, & qui fut prodigieusement sifflée.

QUÉTANT (N.) on l'avait nommé dans les premières Editions de la Dunciade avec M.M. Bienfait, Nicolet, Taconnet, Poinfinet, parce qu'il a composé, comme les deux derniers de ces Messieurs, des boussonneries & des parades pour les spectacles des deux premiers. Mais par sa farce plaisante de l'Ecolier devenu Maître, justement applaudie fur les Boulevarts, M. Quétant a mis un intervalle immense entre lui & ses rivaux. On profite de la feule occasion que l'on aura peut-être, de parler de cet Ecrivain, pour apprendre à la Province qu'il est l'Auteur du Marechal Ferrant, du Serrurier, & que l'on représente en effet de pareilles Pièces dans la Capitale, où même elles sont devenues la principale ressource d'un de nos spectacles les plus fréquentés.

Rosois (N. de) né à Montmartre. C'est le Pij

plus obscur des Ecrivains de ce Catalogue, & le seul qui puisse rendre problématique cette maxime de Boileau:

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire;

maxime qui jusqu'à présent, ne s'est point vérissée à son égard.

On a de M. de Rosois un Poème des Sens, dans lequel on souhaiterait qu'il eût un peu moins négligé le sens commun.

V

VADÉ, (Jean-Joseph) né en Picardie en 1720, mort en 1757. Il n'a guères écrit que dans le genre grivois, & dans le langage des Halles. C'est un burlesque fort au-dessous de celui de Scarron; & Boileau aurait dit avec plus de justice encore de Vadé, que de ce dernier, qu'il ne pouvait entendre prononcer son nom, parce que ce nom lui rappellait le souvenir d'une sottise.

Quelques personnes ont trouvé notre jugement sur cet Ecrivain trop rigoureux. Elles pensent que la Poésie peut avoir ses Teniers, comme la peinture; mais nous croyons qu'elles se trompent, & rien ne prouve mieux le défaut des comparaisons. La Tête d'un Payfan Flamand peut être remplie d'expression,
& présenter un excellent modèle à un Artiste, dont le but est rempli quand il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions disparaît, en quelque sorte, aux yeux
d'un grand Peintre, l'homme, quel qu'il
soit, est toujours un assez beau modèle: mais
quel mérite peut-il y avoir à copier l'esprit,
les mœurs & le jargon des Poissardes? Il faut
convenir, du moins, que ces peintures grossières ne devraient être exposées qu'aux Halles mêmes, puisqu'il ne se trouve que là des
spectateurs capables de bien juger de la vérité de l'imitation.

Quoi qu'il en soit, Vadé n'était pas sans quelque talent naturel. Il avait plus de gaîté que la plupart de ceux qui ont voulu faire après lui des Opéra boussons. Peut-être est-il nécessaire qu'il y ait de ces sortes d'Ecrivains pour amuser une certaine classe de peuple. Un petit nombre de Couplets heureux & quelques Parodies enjouées, prouve que Vadé aurait pu mériter, quelquesois, de divertir les honnêtes gens.

Legisters. Contract

PIECES RELATIVES A LA DUNCIADE.

The first only

DUMCIAIO

Comment of the state of the sta

planty begin to the second rather than

The second of th

Section 18 Control of the A

DISCOURS

PRELIMINAIRE

DE L'ÉDITION DE 1764.

O N sait que l'illustre Pope a donné à l'Angleterre un Poëme immortel, connu sous le nom de la Dunciade. Le modèle de ce Poëme n'existait chez aucune Nation. Un mélange singulier de peintures hardies, bisarres quelquesois, mais décélant toujours le grand Maître; toutes les richtesses de l'invention dans un sujet qui paraît stérile; les sinesses de la raillerie accompagnées d'une gaîté continue; le sel piquant des bons mots, celui de la naiveté, souvent même les principes du goût le plus délicat, forment à-peu-près le caractère de ce Poème original, dont nous n'avons aucune traduction digne d'être lue.

La France où la gaîté était autrefois si bien accueillie, semblait naturellement devoir s'approprier ce Poëme, où tout respire l'enjoument. Mais il faut convenir aussi qu'il règne dans cet Ouvrage un certain goût de terroir (si l'on peut hazarder ce mot) qui

a dû décourager quiconque n'aurait eu que l'intention de le traduire. Les traits y paraissent souvent trop recherchés, les peintures trop chargées, les plaisanteries trop dures, les métaphores trop prodiguées, Enfin, par une licence Anglaise dont on trouverait aujourd'hui parmi nous plus d'un exemple, la fatyre y frappe jusques sur les mœurs. Le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, & en recueillir les fruits, n'eut pas à se lover des ménagemens de l'Auteur, qui paraît d'ailleurs s'être on peu trop occupé de la vengeance de fes querelles particulières. Ce sont-là, sans doute, les raisons qui ont dû faire perdre l'idéede transporter dans notre langue les beautés de l'ouvrage Anglais, oxigendi asang amos in sindlan

On s'est proposé d'atteindre, s'il était possible, au caractère de ce Poème singulier, sans dérober les idées du Poète. On a tâché de donner la Dunciade sous la sorme qui pouvait plaire en France, & à laquelle on a jugé que Pope lui-même se sût assujetti, s'il eût écrit pour nous. C'était ainsi que l'on devait imiter un Ouvrage dont presque toutes les beautés sont purement locales, mais dont l'idée générale est charmante. L'ordonnance du Poème Français, le merveilleux, les siçDE L'EDITION DE 1764. 235 tions qui sont l'ame de la Poésie, appartiennent donc uniquement au nouvel Auteur.

La Dunciade, lorsqu'elle parut à Londres, fut l'époque d'une révolution très-avantageuse pour les Lettres, révolution dont les suites se font encore sentir en Angleterre. On fait combien la gloire des Nations est liée à celles d'un petit nombre de génies rares qui les rendent respectables par leurs travaux. Les noms, aujourd'hui obscurs, des Dennys, des Ralph, des Théobald, des Norton, des Cibber, des Blackmore, ayant été livrés, dans ce Poème, au ridicule qu'ils méritaient, la justice que l'on devait à leurs célèbres adversaires fut plus prompte, les Grands Hommes furent confolés, les suffrages du peuple, encore partagés, se-réunirent, on ne prononça plus sans respect les noms des Dryden, des Adisson, des Swift, de Pope lui-même; & le génie fut vengé. bondbirous a postadovios sunos

On ose croire qu'un ouvrage de ce genre devenait à Paris d'une nécessité plus indispensable encore. » Il n'y a plus d'autre moyen, » dit M. de Voltaire, de rendre les lettres » respectables, que de faire trembler ceux » qui les outragent. C'est le dernier parti » que prit Pope avant de mourir. Il rendit » tidicules à jamais, dans sa Dunciade, tous

» ceux qui devaient l'être. Ils n'osèrent phis
» fe montrer, ils disparurent. Toute la na» tion lui applaudit : car si dans les com» mencemens, la malignité donna un peu de
» vogue à ces lâches ennemis de Pope, de
» Swift & de leurs amis, la raison prit bien» tôt le dessus... Le vrai talent des vers est
» une arme qu'il faut employer pour venger
» le genre humain. «

On ne peut se dissimuler, en effet, que la barbarie ne commence à se reproduire. Jamais le savoir ne fut plus rare, & la maladie d'écrire plus commune. Il était tems, fans doute, de réprimer l'orgueil de cette foule d'Ecrivains, par qui la confidération de la France diminue fensiblement chez l'étranger. La plupart, s'érigeant d'eux-mêmes en législateurs, femblent ne s'attacher qu'à flétrir cette partie de la gloire nationale qu'aucune révolution n'avait encore altérée. Les noms immortels des Bossuet, des Pascal, des Boileau, des la Fontaine, des Rousseau, ceux des Montesquieu, des Voltaire, des Buffon, paraissent ne devoir plus être exposés aux caprices insolens de quelques plumes téméraires ou vénales. S'il est juste & raisonnable que le Gouvernement tolère tous les écrits qui ne peuvent blesser ni son économie, ni la

DE L'EDITION DE 1764. 237 religion, ni les mœurs, il n'est pas indifférent à l'honneur des lettres que le bon goût reste sans vengeur. L'impunité légale dont jouissent les détracteurs des Grands Hommes, ne s'étend pas jusqu'à les mettre à l'abri du ridicule.

A

Ce fut en se rendant redoutable à ces perturbateurs des arts, que Boileau fut véritablement utile à sa Patrie. Il consola Racine prêt à se décourager. De son tems, on se permettait encore d'écrire que le rival d'Euripide n'était qu'un caprice de mode, que l'on verrait passer comme l'usage du caffe. Eh! qui décidait ainsi sur le plus beau génie qu'ait eu la France? Une femme du monde (*). respectée, donnant le ton, & recommandable en tout, si elle se fût abstenue de juger ce qu'elle ne devait qu'admirer. Dans le même tems, Madame Deshoulières dangereuse par le crédit que ses talens apparens ou réels: donnaient à ses décisions, tenait à-peu-près' le même langage. Elle faisait en faveur de la Phèdre de Pradon, de mauvais sonnets, mais qui avaient alors d'autant plus de vogue, que l'envie est plus empressée à humilier un Grand Homme. Le bel esprit, Saint-Evremont avait

^(*) Madame de Sévigné.

introduit cette manière de penser si désavorable à Racine, sous prétexte de l'admiration exclusive qu'il avait vouée à Corneille: comme si l'on ne pouvait louer un homme célèbre qu'au préjudice de ses émules. Assurément, l'ennemi de Racine n'était pas digne d'admirer Corneille.

Boileau fut obligé de commencer par détruire. L'usage courageux qu'il sit des traits du ridicule, fauva le goût de la Nation incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir, & flottant entre le génie & la médiocrité. L'Académie Française avait perdu de sa gloire par des choix indignes d'elle. Chapelain, l'oracle de M. Colbert & de la maison de Longueville; Perrault, chargé du rôle des pensions; Cotin, tant admiré à l'Hôtel de Rambouillet; Pradon, soutenu par une cabale puissante; une foule d'Ecrivains pareils, dont les noms sont presque oubliés, mais qui faisaient alors le grand nombre, menaçaient la Littérature à peine naissante d'une destruction qui semblait inévitable : Boileau se dé voua pour l'intérêt des arts, & fixa la gloire de la Nation.

On sçait qu'il s'est élevé, de nos jours, un parti contre les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV, auxquels on ose manquer

DE L'EDITION DE 1764. 239 de respect, contre Despréaux en particulier, & fur-tout contre le genre satyrique. Quelques-uns de ceux qui s'appellent Gens de Lettres, & qui en sont les plus dangereux ennemis, qui proscrivent la satyre & qui sont des libelles, relèvent avec une exagération maligne, ces divisions indispensables par lesquelles se soutient la Démocratie littéraire, & qui sont les ressorts nécessaires de l'émulation. Ces Messieurs voudraient qu'une doucereuse aménité rapprochant tous les esprits, fit cesser pour jamais le prétendu scandale de ces querelles. On ne doute pas qu'ils n'aient leurs raisons pour penser ainsi, & pour redire, avec une affectation de sentiment devenue fort à la mode, ce que disaient autrefois les Cotins & les Pradons leurs devanciers. Mais il faut leur répondre avec M. Helvétius, que « le peu d'analogie des idées d'un » fot & d'un homme d'esprit rompt entr'eux » toute société, & qu'en fait de mérite, c'est » le signe d'anathême que de se plaire trop » à la fociété des gens médiocres. « Il faut leur apprendre qu'il n'est pas de traité possible entre le bon & le mauvais goût; & à propos du grand Poëte qu'ils tâchent de rabaiffer, il faut leur rappeller cette anecdote infamante pour eux, mais honorable

Louis XIV, dans le privilège qui fut expédié à Boileau pour le débit de ses Ouvrages, commanda que l'on fit mention du fingulier plaisir (ce sont les termes) qu'il avait éprouvé en les lisant. Que devinrent alors ces recueils d'injures accumulées contre un Grand Homme? Ces inimitiés qui semblaient ne devoir jamais finir? Ces accusations vagues de noirceur, de méchanceté, si prodiguées par des ames noires & méchantes? La vie de Boileau Citoyen fervit d'apologie à la conduite du Poëte. Son désintéressement, sa probité, ses mœurs produisirent enfin l'effet lent, mais sûr, que produit toujours l'honnêteté sur les ames justes. Il eut l'honneur d'avoir pour amis les Condé, les la Rochefoucault, les Vivonne, les Lamoignon, les Daguesseau; & Montausier prévenu finit par l'estimer.

Quelque réservé qu'ait été Boileau dans ses satyres, on se flatte d'avoir porté la circonspection plus loin encore que lui. On me trouvera point dans la Dunciade:

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

On n'y verra l'infortune de personne humiliée,

DE L'EDITION DE 1764. 248 miliée, comme dans ces vers :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine; S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

(-1

n

t

2

a

a

Ţ

On a tâché d'emprunter une manière différente de celle de Boileau. Ses jugemens toujours fondés sur la raison la plus sévère ne permettaient aucun appel aux Ecrivains qu'il a critiques. On a cru que dans un Poëme on pouvait se livrer davantage aux caprices de l'imagination, dont les écarts sont toujours foupconnés d'une certaine exagération; & pour adoucir l'amertume de la satyre, on a essayé d'allier à ce genre austère la gaîté de l'Arioste; mais cette gaîté ne tombe que sur les travers de l'esprit, jamais sur les mœurs. L'Auteur a veillé sur lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il a été longtems exposé a tout ce que la calomnie & la haine pouvaient imaginer de plus atroce, mais heureusement de plus absurde. Il a été poursuivi jusques dans sa retraite par des lettres anonymes non moins odieuses que ces libelles; & parmi les Ecrivains qu'il a joués dans la Dunciade, il en est peu qui ne se soient rendus coupables envers lui de quelques excès. On verra par son Poëme qu'il ne s'est point Tome I.

avili par d'indignes représailles. Il ne s'abaif sa point dans le tems, à solliciter une vengeance que les Loix n'auraient pu lui resuser. Il aima mieux ne la devoir qu'à lui-même en repoussant d'insâmes injures, & de viles calomnies par les seules armes du ridicule.

On demande en quoi la satyre permise disfère du libelle. Il faut de l'audace pour affecter de les consondre; & ce serait outrager ceux au Tribunal de qui cette question pourrait être portée, que de les supposer capables d'une méprise sur un objet de cette nature.

Le Gouvernement exige de tout Citoyen des mœurs & de la probité. Il doit par conséquent protéger quiconque est attaqué sous l'un où l'autre de ces rapports. Les Loix seules ont le droit de dissamer; & quelle circonspection n'apportent-elles pas lorsqu'il s'agit d'infliger cette peine! Mais il est trèsindissérent à l'Administration que tel ou tel Citoyen sasse bien ou mal des vers, & qu'il ait plus ou moins de ce qu'on appelle talens agréables. Le bel esprit est un luxe, de même que les Arts d'agrément. Il est libre à chacun d'afficher ce luxe; mais aux conditions d'être puni par le ridicule, de l'orgueil de l'affiche si en esset elle est téméraire.

DELEDITION DE 1764. 143

On sent bien qu'il n'est pas possible à un homme tel que M. de Voltaire, par exemple, lorsqu'il est attaqué par un mauvais Poëte, de ne pas se moquer de ses méchans vers. C'est un mouvement involontaire pareil à celui qui faisait frissonner Rameau, quand il entendait de la mauvaise musique. Ce sentiment ne suppose même aucune malignité.

S'il arrivait pourtant qu'un Auteur d'un goût trop difficile se trompât dans ses jugemens satyriques, le public le rendrait garant de ses méprises, & plus elles seraient grossières, plus il serait humilié. Cette réslexion devrait calmer peut-être, le ressentiment de ceux qui se croient injustement critiqués. Tout le risque en est pour le Juge. Il est vrai que s'il est mortisiant d'avoir compromis son goût par des critiques hazardées, il est aussi très-slatteur d'avoir eu le premier un sentiment à soi, qui ait entraîné celui du public, & qui se trouve consirmé par la postérité.

C'est précisément à cause de cette alternative de gloire & d'humiliation dans laquelle tout Auteur satyrique est si naturellement placé, qu'il paraîtrait convenable d'interdire toute espèce de satyre anonyme, & d'exiger qu'à la liberté qu'il se donne, l'Auteur joignit toujours le courage de se nommer. Ce serait la seule barrière raisonnable que le Gouvernement pourrait opposer au droit que tout homme a d'écrire sur des objets aussi indisférens en eux-mêmes que les arts d'agrément. En esset, les honnêtes gens connaîtront toujours quelque vérité dans cette maxime de M. Gresset:

Un Ecrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Quiconque du moins se cache pour attaquer, s'expose avec justice à être regardé comme un lâche.

Malgré des limites si claires, si précises, on ne manquera pas de crier encore à la méchanceté contre l'Auteur de la Dunciade; & ce seront ceux mêmes qui l'auront déchiré avec le plus de fureur, qui feront le plus de bruit. Mais malheur à tout Ecrivain, & à tout homme en place qui n'exciteraient aucune envie! Les gens sensés croiront que cet Auteur a fait en faveur du goût, un usage courageux des talens que lui a donné la nature, & ils lui en sauront gré.

LETTRE

DE L'AUTEUR

AMONSIEUR

LE COMTE DE B....

Vous me demandez, Monsieur le Comte, si j'ai quelque part à une nouvelle édition de la Dunciade qui vient de paraître, & dont vous avezla bonté de m'envoyer un exemplaire. Je commence par vous en remercier. Cette Edition mérite d'être préférée à celles que l'on a faites en différentes Provinces, & dans lesquelles on s'est borné à contresaire servilement l'édition de Paris. Mais j'ai l'honneur de vous assurer que sans vous j'ignorerais absolument son existence.

En supposant que je sisse réimprimer ce Poème, vous voulez bien m'honorer de vos conseils. Vous seriez bien aise, dites-vous, qu'à l'égard de certaines gens, je ne persévérasse point dans ce que vous appellez mon impénitence sinale. Vous desireriez de ne plus voir les noms des Diderot, des Duclos, des Marmontel, consondus avec une soule de noms

246 LETTRE DE L'AUTEUR vulgaires que vous m'abandonnez fans regret.

Je conviens d'abord avet vous (& voici ma profession de foi en littérature,) que la plupart de ces Messieurs ont véritablement beaucoup d'esprit, & que M. Diderot, entr'autres. mérite une considération distinguée par l'étendue de ses connaissances. Malgré l'enflure de fon ftyle, & l'obscurité dans laquelle il lui plaît fouvent de s'envelopper, on ne peut nier que l'imagination la plus brillante ne perce quelquefois par éclairs dans ses ouvrages; mais cette imagination, belle par momens, est presque toujours déréglée ou confuse. Je n'en suis pas moins persuadé, que s'il eût voulu se renfermer dans son personnage de savant, jamais on n'aurait tenté de lui disputer sa réputation. La feule ambition qu'il a eue de passer à la fois pour un Philosophe profond, & pour un bel Esprit agréable, me paraît la source de ses disgraces. Je n'ai parlé, dans la Dunciade, que du bel esprit; & il faut avoir le courage d'avouer que le Père de Famille & le Fils nazurel, annoncés avec tant de faste, & qui ont produit de si méchantes copies, ne sont que des Ouvrages très-médiocres dans un genre infiniment plus facile que celui de la bonne Comédie, contre lequel il semble que la philosophie moderne ait conspiré.

A.M. LE COMTE DE B. 247

A l'égard de M. Marmontel, ses Contes moraux, qui pourtant ne sont que des Contes, & des Contes en prose, lui font à la vérité plus d'honneur dans le monde, que toutes les Tragédies par lesquelles il a débuté avec une si rare persévérance, & que la longue & inutile poétique qu'il n'a donnée sans doute qu'en faveur de ses poésies. Si sa prose est en général affez correcte, j'applaudis de bon cœur à ce mérite. Mes principales plaisanteries ne portent, que sur ses vers, qui malheureusement ont produit ceux de M. le Mière, lesquels en produiront d'autres, qui en améneront de plus barbares, jusqu'à ce que notre langue retombe enfin dans le cahos dont l'harmonie de Racine avait scu la tirer.

Je ne désavouerai pas non plus que l'on ne trouve beaucoup d'esprit dans les Considérations sur les mœurs de M. Duclos. Il se peut même qu'il y en ait davantage que dans la Bruyère; & cela me rappellerait encore Racine, qui disait en parlant de M. Toureil, dont cependant il estimait les connaissances: » Le bourreau » fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démos, thène! »

Je pense donc à peu près comme vous à l'égard de tous ces Messieurs. Mais me direzvous, ce sont pourtant ces gens d'esprit que

248 LETTRE DE L'AUTEUR

vous traitez impitoyablement de Sots dans votre Dunciade. J'en conviens avec vous, Monfieur le Comte; mais expliquons-nous s'il vous plaît.

Vous favez aussi-bien que moi sans doute, que le nom de Sot en poésie, n'a pas tout à fait la même fignification qu'il aurait dans la fociété. La poésie satyrique dans laquelle il doit entrer toujours un peu d'exagération, & qui évite les circonlocutions & les périphrases, emploie le mot de Sot qui a l'avantage d'être très-court, pour défigner fors façon un homme de beaucoup d'esprit, qui a le malheur de faire habituellement des sottises; & aux yeux du goût, tout Ouvrage médiocre en est une. C'est ainsi du moins que mes devanciers, Horace, Perse, Juvénal, Regnier, Boileau, Molière & Pope en ont usé chacun dans leur langue; & il faut bien se garder de croire que par le mot de Sot, ils entendissent à la rigueur, un homme dénué de tout esprit & de toutes connaissances. En ce cas-là, ils n'auraient pu même l'appliquer à aucun Auteur, car le plus inepte a toujours reçu quelque éducation, a fait quelques études, combine quelques idées, & c'en est assez pour n'être pas un Sot à la lettre. Mais Monsieur, sayez-vous bien que le mauvais goût & le faux

bel esprit, sur tout quand ils sont joints à des prétentions, indisposaient plus vivement un homme tel que Boileau, que de simples platitudes? Permettez à ce propos, que je vous rappelle une anecdote de l'autre siècle.

Molière qui a si bien dit:

Un fot savant est sot plus qu'un sot ignorant,

Et qui eut volontiers répété avec le grand Rousseau:

> Que Dieu préserve mon ouie D'un homme d'esprit qui m'ennuie, J'aimerais cent sois mieux un sot,

Moliére pourtant représentait un jour à Boileau que Chapelain était en grande considération dans le monde, que plusieurs gens de lettres le consultaient, qu'il était particulièrement aimé de M. Colbert, & qu'enfin les railleries outrées de Boileau pourraient lui susciter quelques affaires auprès de ce Ministre, & peut-être du Roi même. Ces réslexions un peu trop sérieuses ayant mis le Satyrique de mauvaise humeur: » Oh! le Roi & M. de Col- » bert feront ce qu'il leur plaira, répondit-il » brusquement, mais à moins que le Roi ne » m'ordonne expressément de trouver bons » les vers de Chapelain, je soutiendrai tou-

240 LETTRE DE L'AUTEUR

» jours qu'un homme, après avoir fait la » Pucelle, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie, & la consacra depuis dans son Misantrope.

Voilà, Monsieur le Comte, l'énergique impétuosité du bon goût révolté. Il ne pese & ne peut plus peser ses termes. Que les Lecteurs en rabattent de sang froid tout ce qu'ils voudront, à la bonne heure. Mais le Poëte dominé par fon enthousiasme, ne s'arrête pas à ces convenances minutieuses du discours ordinaire. Il nomme les choses par leur nom, & pour lui une mauvaise poétique n'est qu'une fottise. L'Auteur peut avoir tout l'esprit du monde & n'être qu'un sot. Il y aurait de la pure chicane à nous contester ses exprefsions. Eh! Monsieur, ne vous est il jamais arrivé à vous-même d'être détourné de la lecture d'Iphigénie, par exemple, pour entendre des vers d'Aristomène, qu'un partisan mal-adroit de M. Marmontel aurait entrepris de vous faire admirer? Dans votre premier mouvement, qui est toujours celui du fentiment & du goût, n'auriez-vous pas de bon cœur alors envoyé le Poëte & son impertinent admirateur à tous les diables?

Eh bien, Monsieur, c'est-là notre histoire, ou si vous le voulez, notre péché à tous

A M. LE COMTE DE B..... 25T tant que nous sommes d'Ecrivains satyriques! Nous passons volontiers quelques sottises à tout homme de mérite qui n'a pas l'habitude d'en faire, & qui s'est distingué par de bons Ouvrages. Mais fi nous fommes indulgens pour le génie, nous sommes impitoyables pour les gens orgueilleux & médiocres. Qui les oblige de prendre l'affiche de bel esprit Nous leur transportons dans nos vers , par une hardiesse de poésie très-usitée, l'épithète dûe à leurs écrits. & ce n'est qu'une figure de Rhétorique. Après tout, Monsieur le Comte, vous qui êtes l'aménité même, que diriezvous d'un boîteux qui aurait la fureur de danfer & de s'égaler à Vestris?

D'ailleurs (& ceci est une réslexion très-importante) ce ne sont pas les imbécilles qui sont à craindre dans la littérature. L'homme le plus dangereux est au contraire un Ecrivain de beaucoup d'esprit, mais sans goût, qui se croit du génie, qui a eu l'art d'en imposer à la multitude, & qui tant que le prestige dure, décourage par ses succès l'émulation des bons esprits qui n'ont ni cabale, ni manège. Lamotte était précisément l'homme que je viens de peindre : aussi n'auraisje pas manqué de le mettre dans la Dunciade, si j'eusse vécu de son tems, ou j'aurais

fait une Dunciade très-inutile. Après cela; le ne sais trop de quoi nos beaux esprits pour-raient avoir à se plaindre.

Un nom ne doit donc pas être exempt du ridicule, uniquement parce qu'il est fameux; & ce qui vous prouvera, Monsieur, combien toutes les opinions différent, c'est que l'on m'a fait un reproche directement opposé au vôtre, en m'accusant d'avoir employé dans mon Poëme quelques noms trop obscurs. Cependant on trouverait au hazard, plus de noms de cette espèce dans les Satyres de Boileau que dans toute la Dunciade. Je n'en veux pour témoins que ces vers:

On ne lit guères plus Rampale & Ménardière, Que Magnon, Dusouhait, Corbin & la Morlière.

Je ne parle ni de Motin, ni de l'Abbé de Pure, ni de Pinchêne, qui vraisemblablement ne faisaient pas une grande sensation dans leur tems, puisqu'ils sont aujourd'hui si complettement oubliés. Mais si l'on n'a pas reproché à Boileau d'avoir employé de pareils noms, je devais m'attendre, au moins à la même faveur, moi dont l'Ouvrage est de plus longue haleine que ses Satyres, & qui m'étant proposé de peindre un combat, ne

pouvais guères me dispenser de donner des foldats à mes Généraux.

Vous avez entendu faire, Monfieur, un autre reproche à la Dunciade, auquel je ne me serais jamais attendu. Quelques personnes ont dit que ce Poëme était trop littéraire & par conséquent ne pouvait guères intéresser que des Gens de Lettres. A cela je n'ai rien à répondre, finon que le sujet le voulait ainsi. Je ne doute pas qu'en Angleterre Pope n'ait essuyé la même critique. Il y a dans sa Dunciade, un bien plus grand nombre d'acteurs que dans la mienne. On y trouve jusqu'à des Libraires ; & l'objection de mes Censeurs ne me paraît pas mieux fondée que si l'on reprochait à la Rome sauvée de M. de Voltaire, que le sujet en est trop étranger à nos mœurs, & ne peut intéresser que des Romains. Je demande aux auteurs de cette objection, si la Dunciade pouvait être autre chose qu'un Poëme littéraire.

Cependant, depuis que j'ai lu dans Boileau mon maître, qu'un fat quelquefois ouvre un avis important, je ne dédaigne aucune critique; & l'on sera peut-être fort étonné de voir un jour dans la Dunciade un bien plus grand nombre de morceaux de Poésie, qui ne tenant en rien à la Littératu-

154 LETTRE DE L'AUTEUR

re, y jetteraient en effet beaucoup plus de variété; de voir cette même Dunciade augmentée de nouveaux traits d'imagination, de nouvelles peintures, (car vous favez combien je pense que sans les peintures point de salut en poésie:) & voilà pourquoi j'ai tâché que chacun de mes Chants pût fournir au besoin, à un Graveur qui serait né plaisant, le fujet de trois ou quatre estampes, pour lesquelles j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon compatriote. Oui, Monsieur le Comte, si Dieu me prête vie, je vous prédis que vous relirez un jour la Dunciade bien revue, bien corrigée, bien augmentée, & devenue peut-être un Poëme épique tout comme un autre; car enfin il me paraît que tous mes héros pris enfemble valent bien au moins, & le Lutrin chanté par Boileau, & l'Hypogriffe de l'Arioste, & les Grenouilles d'Homère.

Vous ne sauriez croire combien le retour du printems sait sermenter, depuis quelques jours, toutes ces idées dans ma tête. Vous vous en appercevrez bien à cette longue réponse, & peut-être vous repentirez-vous de m'avoir donné lieu de vous la faire. Mais je me slatte du moins que la franchise de mes aveux vous prouvera toute mon im-

A M. LE COMTE DE B..... 255
partialité sur le compte de nos beaux esprits
Au reste, Monsieur, la postérité nous jugera tous, & c'est ce qui devrait ce me
semble, adoucir la haine de ceux qui peuvent croire que je les ai mal jugés.

1

r

e

n

2

it

e

n

T

15

le

is

A-

Je n'ai pas la ridicule prétention de faire trouver la Dunciade plaisante à ceux qui ont de très-bonnes raisons pour n'en pas rire. Mais il y a dans le Public une certaine portion de connaisseurs qui ne font dévoués à aucun parti, & qui se laissent aller tout naturellement à l'impression qu'ils éprouvent. Ce sont eux que nous avons vu rire à la Comédie des Philosophes, au milieu des cris de fureur qu'ils entendaient jetter autour d'eux par quelques fanatiques, qui faisaient semblant de croire que l'on avait eu le projet d'outrager la faine Philosophie : projet qui eût été digne des Petites Maisons, & dont ils supposaient apparemment que la Ville & la Cour avaient été complices. Vous m'avez appris, Monsieur, que dans le monde, beaucoup de personnes de ce caractère indulgent vous avaient avoué que la Dunciade les avait amusés. Les plus honnêtes paraissaient même me favoir gré de mes ménagemens pour les mœurs de ceux qui m'ont le plus indécemment attaqué dans leurs libelles. C'est de ce

ames justes & éclairées que j'ambitionne les suffrages, & j'osais m'en flatter après avoir obtenu le vôtre. Sur le nombre & la qualité des Lecteurs qui me conviennent, je suis entiérement de l'avis d'Horace, qui se consolait avec Pollion des injures de Crispinus.

Vous connaissez, Monsieur le Comte, mon attachement & mon respect.

D'Argenteuil ce 23 Mars 1767.





LETTRE DE L'AUTEUR AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

En lui envoyant un Exemplaire de son Poëme.

SIRE.

CE siècle, éternellement recommandable par les Ouvrages de plusieurs Grands Hommes, & sur-tout par ceux de Votre Majesté, semblait manquer encore d'un genre de Poëme dont le modèle appartenait à l'Angleterre. L'illustre Pope, qui eût été votre admirateur, crut ajouter quelque chose à la gloire de son pays, en livrant au ridicule une soule d'Ecrivains sans génie, qui sont les plus dangereux ennemis des véritables Gens de Lettres. Un siècle que les Ecrits de V. M. ont rendu mémorable à jamais, devait être l'époque d'un pareil ouvrage. Le Poëme de Pope réprima en Angleterre l'ignorance & la barbarie, comme vos immortelles productions ont réprime

Tome I.

258 PIECES RELATIVES

anté parmi nous, les coupables efforts d'une Philosophie vaine & dangereuse. A l'exemple de cet Anglais celèbre j'ai eu le courage, Sire, d'employer les armes du ridicule pour la défense des Arts que Votre Majesté a daigné cultiver. Mais Pope fut quelquefois dur & amer ; j'ai taché d'être moins sérieux ; & si ce badinage était digne de vous amuser quelques momens, j'aurais sur l'Auteur Anglais un avantage qui déterminerait en ma faveur la préférence de tous les gens de goût. J'ai pensé, Sire, que le tems était venu d'humilier les ennemis de la gloire & du génie. Boileau qui a tant contribué à la réputation du fiècle de Louis XIV aurait été animé d'un zèle plus ardent encore pour la défense des Arts, s'il eût eu l'honneur d'être votre contemporain; il eût cru devoir les venger d'autant plus, que Votre Majesté les a rendus plus respectables. C'est à ce titre, Sire, que j'ose présenter à un grand Roi l'hommage de la Dunciade.

(1764.)

TE

qı

te O du

ge

pit



AUTRE LETTRE

DUMÉME

A MGR LE DUC DE C **

MONSEIGNEUR,

Z

n

1-

25

u

le

115

il

n;

ue

es.

J'Ai l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires de la Dunciade. Il est di. gne de vous de protéger un ouvrage entrepris pour l'honneur des Lettres, & peut-être, pour le bien public. Il serait en effet trèsavantageux que beaucoup de gens qui n'ont que la manie d'écrire, & nulle espèce de talent, n'ayant plus de gloire chimérique à efpérer dans la Littérature, cherchassent à se rendre utiles à la Société, en embrassant quelques professions plus convenables. Vous entendrez bientôt, Monseigneur, le cri des Oies s'élever de tous côtés contre cette production, qui pourtant n'est qu'un badinage; mais toutes les fois que les Oies crient, il ne faut pas croire que l'on affiège le Capitole.

Je suis, &c. &c.

(1764)

LETTRE

M. DE VOLTAIRE

A M. P., à l'occasion de la Dunciade, avec les réponses de ce dernier.

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

3 E n'avais pas envie de rire, Monsieur, quand vous m'envoyâtes votre petite drôlerie. J'étais fort malade. Mon Aumônier qui est, ne vous déplaise, un Jésuite, ne me quittait point. Il me faisait demander pardon à Dieu d'avoir manqué de charité envers Fréron, & le F * de P *** , & d'avoir raillé l'Abbé Trublet qui est Archidiacre. Il ne voulait pas permettre que je lusse votre Dunciade. Il disait que je retournerais infailliblement à mes premiers péchés, si je lisais des Ouvrages fatyriques. Je fus donc obligé de vous lire à la dérobée. J'ai le bonheur de ne connaître aucun des masques dont vous parlez dans votre Poëme. J'ai seulement été affligé de voir votre acharnement contre M. Dide-

ALADUNCIADE. 161 tot, qu'on dit être aussi rempsi de mérite & de probité que de science, qui ne vous a jamais offensé, & que vous n'avez jamais vu. Je vous parle bien librement; mais je suis si vieux qu'il faut me pardonner de dire tout ce que je pense. Je n'ai plus que ce plaisir-là. It est triste de voir les Gens de Lettres se traiter les uns les autres, comme.... Ce monde-ci n'est qu'un' orage continuel ; sauve qui peut. Quand j'étais jeune, je croyais que les Lettres rendaient les gens heureux ; je suis bien détrompé. Il faut absolument que nous demandions tous deux pardon à Dieu, & que nous fassions pénitence. Je consens même d'aller en purgatoire, à condition que Fréron fera damné.

(1764)

à

t

S



RÉPONSE.

Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à l'occasion de la Dunciade. Cette petite drôlerie, comme vous la nommez, a pensé produire des effets très-sérieux. Tous ces masques que vous humiliez si fort en ne daignant plus les connaître, ont encore le triste pouvoir de nuire, & je vous félicite très-sincérement du parti que vous prenez de les oublier; mais dans la crainte de leur donner trop de joie, je ne leur dirai pas votre secret.

Je vous avouerai cependant, Monsieur, que votre Aumônier Jésuite me paraît d'une morale un peu rigide, s'il vous désend, comme vous me le mandez, toute espèce de lecture satyrique. Croyez-moi, désaites-vous de ce bon Père qui finirait par vous obliger au sacrifice d'une partie de vos Ouvrages, & par vous faire supprimer tout ce qui a pu déplaire aux Maupertuis, aux Dessontaines, aux Fréron, aux Trublet, aux Guyon, aux Gauchat, aux Chaumeix, & à tous les auteurs du Journal Chrétien. Oh le public

A LA DUNCIADE. 263
qui aime à rire, y perdrait trop, Monsieur,
& ne le pardonnerait jamais à votre Aumônier.

la

le

te

a

18

e

e

9

r

N'allez pas d'ailleurs vous faire actuellement un scrupule de l'obscurité de quelques uns de ces masques, que vous n'avez pas toujours dédaigné de connaître. Songez que les Cibber, les Philips, les Giddon, si bien raillés par Pope, dans sa Dunciade que vous aimez, n'avaient guères plus de célébrité que ces gens-là. Pelletier, Neusgermain, Titreville, & cet autre la Morlière, déjà sissifié par Boileau, n'étaient pas plus connus, & cependant cet illustre Satyrique ne dédaigna pas de les rendre ridicules.

L'obscurité serait d'un trop grand prix, se elle avait le privilège de garantir, même du sifflet, des gens qui préparent quelquésois la ciguë. Mais Boileau sut quelquésois un peu dur, & Pope ne sut pas toujours exempt d'amertume, au lieu que je me suis contenté de donner des aîles à Fréron, ce qui n'est pas, à beaucoup près, abuser de la vengeance. Vous verrez cependant, Monsieur, que ni lui, ni les siens, ni bien d'autres, ne me pardonneront cette plaisanterie.

A l'égard de M. Diderot, il est très-vrai que je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai lu par

264 PIECES RELATIVES

malheur pour l'un de nous deux, & d'ailleurs, il est un de ceux dont j'ai eu le plus vivement à me plaindre. J'en ai bien du regret, puisque vous paraissez l'aimer. Par la même raison je suis plus sâché encore qu'il ait sait l'article Encyclopédie, le Fils naturel, le Père de famille, & sur-tout qu'on lui attribue les Bijoux indiscrets.

Au reste, Monsieur, je ne suis pas trèscontent de l'édition furtive & précipitée de mon Poème. Il m'est venu de nouvelles idées qui me semblent très-heureuses, & qui donneront encore plus de vie à cet Ouvrage. Je suis entiérement de l'avis de M. de Caylus, qui n'estimait un Poeme qu'à proportion des fujets qu'il pouvait fournir soit au pinceau, foit au burin : aussi le Vert-vert ne m'a-t-il jamais paru qu'un très-joli Conte, & rien de plus. Il y aurait, je crois, une place à prendre entre ce même Vert-vert & le Lutrin. Mais ce serait à vous, Monsieur, qui avez, pris la vôtre entre le Taffe & l'Arioste, de me servir de guide dans cette carrière difficile. Il faudrait que je fisse un nouveau pélerinage sur les bords de votre Lac, & je crains bien d'être encore longtems réduit à dire comme Ovide, Virgittum vidi tantum, &c.

AUTRE LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

VOtre Lettre, Monsieur, est pleine de goût & de raison: vous connaîssez votre siècle, & vous le peignez très-bien. Les sentimens que vous voulez bien me témoigner, me flattent d'autant plus, qu'ils partent d'un esprit très-éclairé. Vous méritiez d'être l'ami de tous les Philosophes, au lieu d'écrire contre les Philosophes. Je vous répète encore que j'aurais voulu sur-tout que vous eussiez épargné M. Diderot. Il a été persécuté & malheureux. C'est une raison qui devait le rendre cher à tous les Gens de Lettres.

M. de Marmontel s'est trouvé dans le même cas. C'est contre les délateurs & les hypocrites qu'il faut s'élever, & non pas contre les opprimés. Je pardonne à Guillaume Vadé & à Jérôme Carré de s'être un peu moqués des ennemis de la raison & des Let-

266 PIECES RELATIVES

tres. Je trouve même fort bon que. mais nous ne devons pas déchirer nos frères. Il me parait affreux que des gens de la même communion s'acharnent les uns contre les autres. Le fort des Gens de Lettres est bien cruel. Ils se battent ensemble avec les fers dont ils sont chargés-Ce sont des damnés qui se donnent des coups de griffes. Maître Aliboron (dit Fréron) a commencé ce beau combat. Je veux bien que tous les oiseaux donnent des coups de bec à ce hibou; mais je ne voudrais pas qu'ils s'arrachassent les phimes, en fondant fur la bête. Le C.. dont vous avez parlé est un Cuistre fanatique qui a écrit un Livre impertment contre le Président de Montesquieu. Tous les gens de bien vous auraient embrassé, si vous n'aviez frappé que de telle canaille. Je ne sais pas comment vous vous tirerez de tout cela, car vous voilà brouillé avec les Philosophes & les anti-Philosophes. J'ai toujours rendu justice à vos talens; j'ai toujours fouhaité que vous ne priffiez les armes que contre nos ennemis. Je ne peux, il est vrai, vous pardonner d'avoir attaqué mes amis; mais je vous remercie de tout mon cœur des aîles à l'envers que vous avez données à Martin Fréron. Vous voyez que je suis?

A LA DUNCIADE. 267 l'homme du monde le plus juste. Permettez à un pauvre aveugle de supprimer les cérémonies.

(1764.)



REMARQUE.

Ans cette Lettre, remplie d'ailleurs d'une amitié qui m'est bien précieuse, M. de Voltaire femble me plaindre de ce que par vraie philosophie j'ai eu le courage de me brouiller également avec les Philosophes & les anti-Philosophes. Je prendrai la liberté de ne l'opposer qu'à lui-même, en lui remettant sous les yeux ce qu'il écrivait si judicieusement à M. le Marquis Albergatti : » Un Journaliste a observé que je n'étais pas » adroit, puisque je n'épousais aucune fac-» tion, & que je me déclarais également » contre tous ceux qui veulent former des » partis. Je fais gloire de cette mal-adresse. » Ne soyons ni à Apollon, ni à Paul, mais » à Dieu seul. Il y a des gens qui entrent dans » un parti pour être quelque chose; mais il y » en a d'autres qui existent sans avoir besoin » d'aucun parti.



AUTRE LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE

(1767.)

VOtre Lettre du 3 Février, Monsieur, a renouvellé mes plaintes & mes regrets. Quel dommage, ai-je dit, qu'un homme qui pense & qui écrit si bien se soit fait des ennemis irréconciliables de gens d'un extrême mérite qui pensent & qui écrivent comme lui!

270 PIECES RELATIVES

Elle est à présent sur un pied plus honorable que jamais. Elle rend les Lettres respectables. l'apprens que vous jouissez d'une fortune digne de votre mérite. Plus vous chercherez à avoir de la confidération dans le monde. plus vous vous repentirez de vous être fait fans raison des ennemis qui ne vous pardonneront jamais. Cette idée peut empoisonner la douceur de votre vie. Le Public prend toujours le parti de ceux qui se vengent, & jamais de ceux qui attaquent de gaîté de cœur. Voyez comme Fréron est l'opprobre du genre humain. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, je n'ai jamais vu ses feuilles; mais on m'a dit qu'il n'était pas sans esprit. Il s'est perdu par le détestable usage qu'il en a fait. Je suis bien loin de faire la moindre comparaison entre vous & lui. Je sais que vous lui êtes infiniment supérieur à tous égards; mais plus cette diftance est immense, plus je suis fâché que vous ayez voulu avoir mes amis pour ennemis. Ah! Monsieur, c'était contre les persécuteurs des Gens de Lettres que vous deviez vous élever, & non contre les Gens de Lettres persécutés. Pardonnez-moi, je vous en prie, une sensibilité qui ne s'est

A L A D U N C I A D E. 271 jamais démentie. Votre Lettre en touchant mon cœur, a renouvellé ma plaie, & quand je vous écris, c'est toujours avec autant d'estime que de douleur.

and the state of the same



RÉPONSE.

NE me plaignez pas tant, Monsieur, je n'ai pas, à beaucoup près, outragé tous les Saints de votre Calendrier; je n'ai jamais médit ni des Homère, ni des Virgile, ni des Cicéron, ni des Sophocle. Si j'ai marqué un peu moins de respect pour quelques modernes, j'ai cependant loué en mille endroits, & le Philosophe de Montbart, & M. de Montesquieu, & M. d'Alembert lui-même. Voilà, Monsieur, ceux que j'ai pu croire vos amis, & quelques-uns d'eux auraient été vos rivaux, si vous pouviez en avoir.

Mais quand je n'aurais fait que témoigner mon tendre attachement pour vous, c'en était assez pour que je ne dusse jamais être suspect d'avoir voulu faire ma cour aux fanatiques. Or, c'est ce que j'ai fait dans tous les tems; & même lorsque parut cette Comédie que vous me reprochez toujours, & que je ne me reprocherai jamais.

fe

lu

ez

m

m

ġι

La faveur publique, dites-vous, est pour ceux qui se désendent, & non pour celui qui attaque de gaîté de cœur. J'adopte ce principe

LA DUNCIADE. 273 principe, Monsieur, & c'est précisément ce qui devait vous engager à vous déclarer pour moi. Je n'ai point été l'aggresseur. On m'avait suscité une persécution sérieuse pour quelques plaisanteries innocentes que je m'étais permises sur le fameux Citoyen de Genève; dans une Comédie, représentée devant le Roi de Pologne. Ceux qui aujourd'hui croient avoir le plus de raison de se déchaîner contre M. Rousseau, étaient alors ses enthousiastes & ses vengeurs. Je n'avais pas encore vingta quatre ans ; j'aurais pu fans consequence ne répéter que l'esprit des autres, & ce sont les autres qui ont répété mon esprit. Ils ont même été beaucoup plus loin que moi, car du moins je respectai toujours les mœurs & les rares talens de M. Rousseau.

Quoi qu'il en soit, M. le Comte de Tressan (qui m'en a depuis témoigné son repentir) & quelques Philosophes que vous connaissez, se rendirent mes délateurs auprès du Roi de Pologne, & me représentèrent charitablement à ce Prince comme un homme à punir. On lui demandait que pour le moins je sussée exclus par un jugement public, d'une Académie à laquelle il m'avait fait l'honneur de m'appeller. Il est donc évident, Monsieur, que je n'ai sait que me désendre contre des

Tome I.

i

274 PLECES RELATIVES.

gens qui m'avaient attaqué de gaîté de cœur. & seulement pour venger l'amour-propre d'un Philosophe qu'ils outragent aujourd'hui: Vous ne devriez donc pas tendre les bras à mes ennemis, vous, Monsieur, qui êtes l'ennemi des persécuteurs!

Est-ce à vos yeux un crime si capital en Littérature, que de n'admirer ni MM. Diderot, Marmontel, Duclos, ni quelques autres? Vous me dites, Monsieur, qu'ils sont vos amis, & à ce titre je les considère comme je le dois. Mais n'avais-je pas lieu de me croire aussi de vos amis? Vous ont-ils donné plus que moi des marques de leur attachement? Ont-ils paru même ressentir autant que moi la vénération qui vous est due? Par quelle fatalité toute votre faveur seraitelle pour eux? Voulez-vous donc vérifier ce que dit un homme du monde, une homme de beaucoup d'esprit en lisant la première Lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire à l'occasion de mes Philosophes? » M. de Voltaire, » me dit-il, ne vous pardonnera jamais d'avoir » battu fa livrée. »

Peut-être, Monsieur, la Préface qui parut d'abord avec ma Comédie sut-elle en effet un peu trop vive. J'étais alors étourdi du bruit qui se faisait autour de moi, &

da

je

c'e

ge

A LA DUNCIADE. 275 des Libelles calomnieux que de foi - disans Philosophes répandaient par-tout contre un homme qu'ils ne connaissaient pas. Mais enfin cette Préface n'existe plus; & l'avoir supprimée du Recueil de mes Œuvres, c'est l'avoir désavouée. Ne vous est-il jamais arrivé à vous-même, Monsieur, d'être entraîné par les circonstances plus loin que vous ne l'eussiez voulu ? C'est précisément le cas où je me trouvai. Mais pourquoi me forcer sans cesse à vous répéter ce que vous favez auffi-bien que moi ? Ah! Monfieur ce n'est pas-là comme je voudrais m'entretenir avec vous! Voulez - vous cependant que je n'aie pas raison ? Je vous promets que cette explication-ci fera la dernière.

Je sais que mes ennemis ne me pardonperont jamais, vous me l'avez assez répété; mais ils étaient mes ennemis avant cette époque; ils le seront encore après, il faut bien que je m'en console, Actuellement, du moins, les motifs de leur inimitié sont connus, & leur haine déclarée est moins dangereuse que lorsqu'elle était couverte.

1

e

C.

.

ir

)a-

en, rdi

82

Je ne serai point de l'Académie Française, je le crois ; mais si je mérite d'en être, c'est tant pis pour elle; & les regrets obligeans que vous voulez bien me témoigner

276 PIECES RELATIVES

fur cette petite disgrace, sont plus que suifisans pour m'en consoler. Il est certain, Monsieur, que j'aurais pu être tenté de l'honneur d'être votre Confrère, quand j'aurais dû n'en jouir qu'un moment; mais en perdant cet avantage, ne gagnerai-je pas quelque chose à n'être point le Confrère de M. l'Abbé Trublet? Vous voyez que tout est compensé dans ce monde.

D'ailleurs, Monsieur, qui fait ce qui peut arriver encore? Je suis assez jeune pour espérer de voir passer la génération présente, & j'aurai peut-être quelque influence sur la saçon de penser de celle qui la suivra. Vous l'avez dit quelque part, le tems est le Dieu qui console. Il amène des changemens auxquels on n'aurait jamais pensé. Je serai très-content de lui, pourvu qu'il n'en apporte aucun dans votre cœur à mon égard.

Je vous avoue que j'aurais desiré que M. de Voltaire se crût, comme il l'est en esset, supérieur à tous les partis, qu'il eût répondu plus ouvertement à la franchise & à la confiance d'un homme qui avait peut-être plus de droits que beaucoup d'autres à un tendre retour de sa part. Vous avez eu de grands ménagemens, Monsieur, pour des gens qui prouveront un jour qu'ils vous étaient beau-

A LA DUNCIADE. 277 coup moins attachés que moi. Vous avez eu plus de raison que vous ne le pensiez, de me dire, en me parlant de la Dunciade, que vous ne connaissiez pas les masques. Pour moi,

J'ai trop, à mes périls, appris à les connaître.

Quoi qu'il en soit, plus on m'accusera, comme Boileau, d'avoir mis à tout blamer mon étude & ma gloire, plus mon admiration pour vous aura peut-être de poids dans l'avenir.



e é-

10

REMARQUE.

N voit en général, par ces Lettres de M. de Voltaire, qu'il croit toujours sa gloire intéressée à paraître protéger jusqu'au bout ses chers Philosophes, & à couvrir leur néant de ses lauriers. M. de Voltaire a bien le droit d'avoir une fantaisse. Mais il v a des gens qui pensent encore de bonne foi qu'en effet j'ai un peu trop chargé les traits de ma Comédie, & qu'avec moins d'énergie, elle eût été plus fidelle. Je vais leur mettre sous les yeux une autorité du plus grand poids, le témoignage d'un homme qui certainement se connect en Philosophes & qui, quelques armées après ma Comédie, en a fait l'apologie la plus forte, en peignant ces Messieurs avec des couleurs que moi-même je n'ai jamais employées. Voici ce que tout lecteur est à portée de voir dans l'Emile de M. Rousseau :

» Je consultai les Philosophes... je les

» trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmati-

» ques même dans leur scepticisme préten-

» du, n'ignorant rien, ne prouvant rien,

ALADUNCIADE. 179 » fe moquant les uns des autres ; & ce point " commun à tous me parm le seul fut h lequel ils ont tous fallon. Triomphans " quand ils attaquent ; ils font fans vigueur » en fe défendant, Si vous pelez leurs rai-" sons, ils n'en ont que pour détruire; si » vous comptez les voix, chacun est ré-» duit à la sienne; ils ne s'accordent que » pour disputer. fuyez ceux qui » sous prétexte d'expliquer la nature, sément » dans les cœurs des hommes de défolantes » doctrines, & dont le scepticisme apparent » est cent fois plus affirmatif & plus dog-» matique que le ton décidé de leurs ad-» verfaires. Sous le hautain prétexte qu'eux » seuls sont éclaires, vrais, de bonne soi, » ils nous soumettent impérieusement à leurs » décisions tranchantes & prétendent nous » donner pour les vrais principes des cho-» ses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont » bâtis dans leur imagination; du reste ren-» versant, détruisant, foulant aux pieds » tout ce que les hommes respectent, ils » ôtent aux affligés la dernière consolation » de leur misère, aux puissans & aux ri-» ches, le feul frein de leurs passions; ils » arrachent du fond des cœurs les remords » du crime, l'espoir de la vertu, & se van-

280 PIECES RELATIVES.

» tent encore d'être les bienfaiteurs du genre » humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est » nuisible aux hommes: Je le crois comme » eux; & c'est, à mon avis, une preuve » que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité, »



EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSÉE AUX AUTEURS DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

E tous les Papiers publics, le Journal Encyclopédique est le seul dont les Auteurs aient eu le courage de parler du Poème de la Dunciade, lorsqu'il parut, & dans le tems même où l'auteur était persécuté. » Sans » adopter, disent-ils dans leur Volume du » premier Avril 1764, toutes les critiques » contenues dans la Dunciade, on ne peut » cependant resuser au Poète les éloges que » mérite une production remplie d'esprit, » d'imagination, & de bonne plaisanterie.»

Ce préambule est suivi de la Lettre, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, pour ne pas répéter toutes les citations qui s'y trouvent.

**

Les difficultés qui empêchent la Dunciade de se répandre laissent aux Auteurs qui y sont attaqués la liberté de calomnier ce Poème auprès de leurs Protecteurs & de leurs amis. Pour moi qui l'ai lû fans prévention, je ne rougis pas, abstraction faite de toute Satyre. de le mettre, non au-deffus, mais prefque à côté de la Dunciade Anglaife, & de le placerdans la liste de nos Poëmes héroï-comiques Français entre le Lutrin & le Vert-vert. Il y à plus de force & plus d'énergie dans quelques traits fatyriques de la Dunciade Anglaise, des idées plus grandes & plus vastes; mais aussi est-on révolté des images dégoûtantes & des injures atroces dont elle est parsemée. La Stupidité, proposant à ceux qui pourront écouter, sans dormir, la lecture de quelques ouvrages connus en Angleterre; de leur donner pour récompense le privilége exclusif de juger tous les Ecrits présens & à venir ; le sommeil répandu fur tous les auditeurs à cette lecture; les aimes stupides trempées dans le Lethé avant leur entrée au monde; la vision des triomphes présens & surirs de la Stupidité, font des imaginations très-ingénieuses & trèsplaisantes. Mais il faut convenir que le Libraire Curl se roulant dans une mare produite par sa Corinne, qui rend tous les matins àla terre, devant la boutique de son voisin, ce que le cabaret lui a sourni la veille; que les prix proposés par la Déesse à celui qui criera le plus, & à ceux qui seront les plus habiles à plonger dans la sange; que l'exercice des sots qui, pour mériter ces prix, se déshabillent & se précipitent dans un cloaque insect, rempli d'immondices & de chiens noyés; il faut convenir, dis-je, que ces détails sont bien insourenables.

La Dunciade Française nous offre des traits plus heureux & plus agréables. Tout le premier Chant, qui n'est à la vérité qu'un dénombrement des originaux que le Poète apperçoit chez la Sottise, est d'un bout a l'autre, un tissu d'épigrammes, dont le cadre est d'ailleurs très-ingénieux.

Dans le second Chant, la Sottise prononce un Discours qui me paraît bien supérieur à ce-lui que Pope met aussi dans la bouche de la Déesse. Elle fait apporter ensuite le vaste Bouclier qu'elle forgea de sa main immortelle. L'Auteur a tiré le plus grand parti du contraste que lui ont offert la peinture de ce Bouclier & une description très-agréable de la Ceinture de Vénus.

284 PIECES RELATIVES

Le troisième Chant présente à la fois des idées neuves & des plaisanteries qui n'avaient point encore été imaginées, soit dans l'aventure comique, par laquelle l'Auteur prouve que les semmes sont faites pour autre chose que pour guerroyer & pour versisser, soit dans l'imagination heureuse & singulière des aîles inverses qu'il donne au Pégase de la Sottise; soit ensin dans l'idée, non moins originale de ce Sisse redoutable qui veille à la conservation du Goût, & qui sisse de lui-même, lorsqu'un rimeur orgueilleux voulut donner de poétiques loix.

Vous trouverez certainement dans ce Poëme plus de noblesse, un style peut-être moins siguré, quelquesois moins élevé; mais plus égal & plus soutenu que dans la Dunciade Anglaise. Souvent elle étincelle de génie, mais souvent aussi elle tombe dans le bas & dans le grossier. L'Allégorie qui y domine presque d'un bout à l'autre, est difficile à saisir, ce qui rend ce Poème plus obscur que l'obscurité même des noms de ses Héros. Les Métaphores y sont trop accumulées. Malgré tous ces désauts, la Dunciade de Pope est un de ses chess-d'œuvre. Celle de M. P. est généralement plus gaie; l'une l'emporte par la sorce, l'autre peut-être par les graces, &c.

AVIS DESEDITEURS.

t

S

r

S

LES Auteurs du Journal Encyclopédique ne furent point les seuls qui osèrent rendre au Poëme de M. P. une justice courageuse. On d déjà vu que M. de Voltaire remercie cet Auteur des aîles à l'envers qu'il a données à Martin Fréron. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter encore d'autres témoignages flatteurs du plaisir que sit cet Ouvrage à quelques gens de Lettres d'un mérite distingué. On sent bien que la Dunciade ne pouvait trouver de désenseurs que dans cette classe d'Écrivains.



ก็แบบค... ได้ ของได้ค... แบบค. หลัง เพลายกูกจั พระกุกกระ สุของ กลัก ซักกุลักกุล แบบค...

Consider the state of the province

LETTRE DE M. LE BRUN,

A L'AUTEUR DE LA DUNCIADE.

UE vous importent, Monsieur, les vains bruits d'une populace d'Auteurs qui se rendront, en se plaignant, encore plus ridicules! Ce sont les derniers cris de l'hydre. Raffurez-vous, mon cher Pope ; la crainte fied mal à l'ombre des lauriers. On convient que votre Dunciade est pleine d'esprit & de vigueur. Si vous n'avez d'ennemis que ceux du bon goût & du sens commun, vous devez vous en féliciter, & vous deviez vous y attendre. Je vous promets pour défenseurs tous les vrais enfans d'Apollon, que vous avez vengés avec autant d'adresse que de courage. Votre Préface est on ne peut pas plus ingénieuse. Il est impossible après l'avoir lue de ne pas devenir, sous peine de ridicule, le partisan de votre ouvrage. l'ose yous le prédire, Monsieur, le Public qui

A LA DUNCIADE. 282 aime à rire ne peut que s'amuser beaucoup de tout ceci. Je connais déjà trois Editions de la Dunciade: ainsi vous ne devez pas être étonné que les murmures continuent. Mais je vous répéterai ce que disait Racine à Boileau, très-allarmé du tumulte qu'excitait sa Satyre contre les Femmes: » Vous avez at» taqué un corps nombreux & qui n'est que » langues: l'orage passera. « Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE

DE M. DE LA HA

AU MÉME.

INTÉRET que je prends à la Dunciade, & à son auteur m'avait déjà rendu assez actif pour l'avoir deux ou trois fois entre les mains dans les premiers jours où elle a paru, Elle est encore ici fort rare par les raisons que vous connaissez; & cette circonstance me rend encore plus précieux le présent que vous m'en faites. Je l'ai fait lire dans le peu de momens que je l'ai possédée, à plusieurs gens de Lettres, à M. le Marquis de Ximenez, entre autres, qui n'est pas des plus aisés, & qui en est enchanté : ce terme n'est pas trop fort. L'Ouvrage n'a pas encore affez de publicité pour que je vous rende un compte bien exact de l'impression qu'il fait. Mais vous devez supposer aisément que ceux qui y sont attaqués le trouvent très-mauvais, que beaucoup d'autres n'osent pas dire qu'ils le trouvent bon, & qu'il ne sera mis à sa place que lorfqu'il

lorsqu'il sera universellement connu. Alors le grand nombre des gens indissérens ne pourra se resuser à la gaîté qui y règne, & trouvera sort étrange qu'une douzaine de mauvais Auteurs qui nous ont tant de sois ennuyés, ne nous permettent pas de nous en dédommager une seule sois, en riant à leurs dépens. Mais ce qui donnera le plus de vogue & de crédit à l'ouvrage, c'est le grand nombre de vers saits pour être ret les aisément, tels que Fréron, par qui l'on bâils la France. Ces traits-là ne s'oublieront jamais, & les plaintes des Auteurs bientôt ne seront pas plus écoutées que leurs ouvrages.

Adieu, Monsieur; la justice que je vous rends ici, je vous l'ai rendue par-tout. Dieu sait si quelques personnes m'en aiment davantage, mais vous savez comme on se console.



VERS AU MÉME.

R Endez-nous à la fois Aristophane & Pope.

De Thalie au front gai la Satyre est la Sœur:

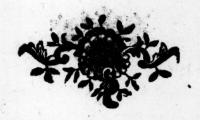
Que toutes deux en vous trouvent leur défenseur.

Le Chantre du Lutrin, l'auteur du Misantrope,

S'applaudiront enfin d'avoir un successeur.

Faites trembler comme eux, les Cotins & leurs sectes;

Que Wasp à votre aspect recule épouvanté. Les avortons nombreux de la Stupidité Fatiguent l'Hélicon de leurs clameurs abjectes. Eternisez leur honte, & pour tout dire ensin, Armé de l'instrument que fabriqua Merlin, Soyez le Réaumur de ces nouveaux insectes,



AUTRES VERS

AU MÊME.

Gous le tranchant de la Satyre,
Horace, dans son tems, sit expirer les Sots.
Mécène à leurs dépens riait de ses bons mots,
Car alors on aimait à rire.
Mais son ami souvent aux jardins de Tibur,
Allait se délasser dans un repos obscur.
O vous, de ce grand homme imitateur sidèle,
Des Mévius Français vous rabaissez l'orgueil:
Et loin de cette soule, à Minerve rebelle,
Pour suivre en tout votre modèle,
Vousretrouvez Tiburaux bosquets d'Argenteuil.



SATYRE

ADRESSÉE AU MÉME,

PARM CLEMENT.

... Sunt quos genus hoc minime juvat; utpote plures
Culpari dignos. Horat. Sat. IV. L. I.

ON, de tes Ennemis, les cris calomnieux,
N'ont pu, cher Palissot, te noircir à mes yeux.
Je me ris avec toi de leur vaine colère.
Tu leur déplairais moins, s'ils avaient su te plaire;
Si cédant au grand nombre, & suivant leurs travers,
Ta Muse au mauvais goût eût consacré ses vers.

Qu'est devenu ce tems qu'ont vu sleurir nos Pères? Les Auteurs asservis à des règles sévères, Par des soins assidus s'essorçaient d'obtenir Moins les succès du jour, que ceux de l'avenir.

Les Grecs & les Latins, que nos Auteurs frivoles, Relèguent aujourd'hui dans l'ombre des Ecoles, Par de meilleurs esprits alors accrédités, Etaient lus & relus, appris & médités.

C'eft chez eux qu'on puisa ce vrai qui nous enchante,

A LA DUNCIADE.

Cette simplicité si noble & si touchante, Dont un seul trait naif, pour un goût délicat, Vaut mieux que tout l'esprit du précieux Dorat.

C'est par eux que l'on sut, d'un charme inévitable; Faire aimer la sagesse, en la rendant aimable. Loin de se présenter triste & sans agrément, Elle égaya son front des traits de l'enjoûment; Sous de rians atours cent sois plus applaudie Que dans les froids sermons de l'Encyclopédie.

C'est du génie antique ensin qu'étaient remplis Ces beaux esprits divers en tout genre accomplis, Qui sous un Prince, ami de leurs savantes veilles, Ensantaient à loisir de sublimes merveilles.

Aujourd'hui, PALISSOT, l'on peut à moins de frais; Du nom de bel esprit s'enorgueillir en paix.

A peine de l'enfance achevant la carrière; Et de l'Ecole encor secouant la poussière, On a rompu le frein à soi-même livré, Que vuide de savoir, d'amour-propre enivré; Tourmenté de la Rime, en proie à sa manie, On croit sentir en soi l'aiguillon du génie; On pense qu'il suffit, sans étude & sans art, De suivre un vain délire, & d'écrire au hazard.

Hé! Messieurs les rimeurs, quelle est votre folie? Quoi! parmi tant de sots dont la terre est remplie, En voit-on comme vous d'un fol orgueil épris, S'exercer dans un art qu'ils n'ont jamais appris?

T iij

294 PIECES RELATIVES

L'Elève de Vanloo, plus timide & plus sage? Fait du sien à loisir l'utile apprentissage; Combien dans ses dégoûts ne voit-il pas de sois. Ses stériles crayons se briser sous ses doigts, Avant que soutenu d'une longue pratique. Il désie au sallon les yeux de la Critique!

Le métier le plus vil a sa difficulté.

Jamais le Bateleur, à la Foire exalté,

S'il n'en a pas acquis la routine assidue;

Viendra-t-il voltiger sur la corde tendue;

Et s'exposera-t-il, digne projet d'un sou,

Pour amuser le Peuple, à se rompre le cou?

Et vous qui parcourez ces routes périlleuses. Que des chûtes sans nombre ont rendu si fameuses. Où de rares esprits, en de plus heureux tems, N'ont dû quelques succès qu'à des essorts constans, Si-tôt qu'en votre tête un seu trompeur s'allume. Votre main sans arrêt va tatiguer la plume; La rime a beau se plaindre & la raison crier, Vos vers comme un déluge inondent le papier.

De-là vient que Paris, de ses presses avides, Voit naître en un seul jour plus d'écrits insipides, Que l'Automne fâcheux, durant ses premiers froids, Ne fait tomber en tas de seuilles dans les bois; Ou que dans nos jardins, sur les présens de Flore, On ne voit au Printems de chenilles éclore,

De-là ce triste amas & de prose & de vers; Le rebut du Public & le butin des vers; Ces riens étincelans de frivoles bluettes. Et sur-tout enrichis du jargon des toilettes. Où l'Auteur petit-maître, en babil éminent, S'efforce d'être aimable, & n'est qu'impertinent; Ces torrens passagers de fugitives pièces, Qui des Lecteurs glaces recherchant les caresses, D'un burin séduisant empruntent la faveur, Et se vendent au moins, à l'aide du Graveur; Ces recueils verimeux d'impiétés morales, De nos Young Français les Farces sépulchrales ; Ces Opéra bouffons non lus, quoiqu'imprimés, Ces Poëmes en prose, & ces Discours rimés; Tous ces Livres enfin écrits du nouveau style Où s'offre à chaque mot l'antithese subtile, Où sans règle & sans frein l'esprit tient lieu de tout Où ne se trouve point la raison ni le goût; Mais qu'en revanche on loue, & dont la liste obscure Toujours avec éloge est inscrite au Mercure, Car de l'esprit du jour tant d'Auteurs inspirés, S'ils étaient moins mauvais, seraient moins admirés;

L'autre siècle éclairé par des Maîtres habiles.
Pour juger les Ecrits eut des yeux difficiles.
On admira Corneille & son esprit divin;
Mais on n'admira point son amour pour Lucain.
On ne s'attendait pas que Quinaut au Parnasse,
Près de Racine un jour viendrait prendre sa place.
Ni qu'ensin l'Opéra trouverait des Lecteurs.

Le bon goût sur la scène avait des Protecteurs. Le Parterre Français, l'oreille encor remplie. Des sons harmonieux de Phèdre & d'Athalie,

296 PIECES RELATIVES Ennemi des fots vers, autant que des Anglais, Ent fifflé fans pitié le Maire de Calais.

Sur un Théatre orné des ris & de la joie,

Où la raison pour plaire en bons mots se déploie,

Eût-on sousser un fat, qui d'un ton de Rhéteur,

A côté de Molière eût prêché l'Auditeur?

Justement révolté qu'un goût hétéroclite,

Fit larmoyer Thalie en maussade Héraclite,

Il eût associé, par un même destin,

Le Père de samille aux Sermons de Cotin.

Ce n'est pas cependant qu'un ridicule Ouvrage,
Du peuple quelquesois ne surprit le suffrage;
La brigue ou la faveur, qui sans choix applaudit,
Pouvait pour quelque tems mettre un Sot en crédit,
Et rival de Pradon, peut-être que le Mière,
Eût balancé Racine & séduit Deshoulière.
Mais bientôt la Satyre aux yeux sins & perçans
S'armait du ridicule & vengeait le bon sens,
Dénonçait au public Pradon chargé de honte;
D'un succès mal acquis lui redemandait compte,
Et sit tant que son nom, la fable des Lecteurs,
Semble encore une injure aux plus méchans Auteurs.

Ainsi des Sots rimeurs l'intrépide adversaire, Sans que rien désarmât sa rigueur nécessaire, Du faux goût dans sa source arrêtant le poison, A l'aide des bons mots sit régner la raison.

I

E

Malheur à qui prêtant le flanc à la Satyre, Se livra sans génie à la fureur d'écrire, Et ne comptant pour rien la honte d'ennuyer,
Mit son impertinence au jour sur le papier.
Le bien ni le crédit, le rang ni la naissance,
Ni le ressentiment armé de la puissance,
N'intimida la voix de ce hardi censeur,
Du bon Goût attaqué courageux désenseur,
Aux vertus, aux talens soigneux de rendre hommage,
Mais ardent ennemi de tout méchant Ouvrage,
Qui louant & blâmant chaque Auteur par son nom,
Eût berné Marmontel en admirant Busson,

Des Poëtes sisses la foule mutinée,
En vain de toutes parts contre lui déchaînée,
Pour le rendre odieux s'épuisait en clameurs;
Vainement le faux zèle appuyant leurs rumeurs,
Criait pieusement que ces doctes Censures
Font à la charité de mortelles blessures.
Ces murmures chagrins à peine étaient ouis.
De bons mots innocens les lecteurs réjouis,
Voyaient avec plaisir, bien loin d'en faire un crime,
Le nom d'un fade Auteur égayer une rime,
Croyaient que sans blesser l'honneur de son prochain,
On peut trouver mauvais un mauvais Ecrivain,
Que s'il n'est point de loi qui l'empêche d'écrire,
Tout bon chétien qu'on soit on peut du moins s'en rire.

Ainsi donc des Cotins l'Hélicon sut purgé.

Mais ce tems-là n'est plus, & tout a bien changé.

Maintenant, grace au goût, à l'humeur pacissque,

D'un siècle plus humain, nommé philosophique,

Chacun comme il l'entend raisonne en liberté,

Et peut extravaguer en toute sûreté.

298 PIECES RELATIVES

Il n'est point de grimaud qui ne puisse à sa mode, Résormer la raison, prescrire un nouveau Code, Et souvent admiré, toujours content de lui, Verser impunément des slots d'encre & d'ennui.

L'un prétend dans le monde épris de son beau stile; En traduisant Brébœuf, faire oublier Virgile; D'un fatras emphatique un autre enssant sa voix Vient régenter les Grands, les Ministres, les Rois, Et dans l'Académie empesé Pédagogue, Voit malgré d'Olivet son faux sublime en vogue.

A toute impertinence un champ libre est ouvert. La licence en crédit marche à front découvert. Les fruits du mauvais goût comme la mousse abondent; Les sots Auteurs en foule en tous lieux nous inondent : Car en quel tems pour eux eut-on plus de douceur? Si contr'eux par hasard il s'élève un Censeur, Qui joigne le bon sens au sel de la Satyre, Quel orage fur lui son badinage attire! Quels cris! où fuira-t-il? & pour mieux effrayer Quiconque à leurs dépens oferait s'égayer, Du Critique fameux, si craint pendant sa vie; N'ont-ils pas à l'envi décrié le génie? Pour faire le procès à sa malignité, Ils réclament les loix, la paix, l'humanité. Chez un peuple poli, quel trouble, quel désordre, Si fur un pauvre Auteur à son aise on peut mordre; Si Légier ou Su-art, pour un Livre un peu plat, De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat! Sur-tout ils font crier les ombres en furie De ces tristes Martyrs de la Plaisanterie,

Qui bafoués, joués, hués & confondus, Sont au bruit des sifflets au tombeau descendus. Du seul nom de Satyre ainsi chacun s'irrite, Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.

Toutes fois ces esprits si benins pour les Sots,
Contre Dieu sans scrupule aiguisent leurs bons mots.
Ces discrets ennemis d'innocentes querelles
Proscrivent la Satyre & sément des Libelles.
Ton nom, cher Palissot, est par eux dénigré;
Mais le lourd Baculard nous assomme à son gré;
Et conservant en paix son impudente audace,
Poinsinet à leurs yeux lui-même a trouvé grace.

Vois donc avec dédain contre toi s'ameuter Le Peuple des rimeurs facile à s'irriter. Tu leur dis hautement ce qu'ils craignent d'entendre; Tu reprens leurs défauts : Tu n'as pas dû t'attendre, Dans l'emploi que Molière & Boileau t'ont remis, Que l'ennemi des Sots pût manquer d'ennemis. Méprise leurs complots, leurs sourdes impostures, La Raison est pour toi; laisse-leur les injures. En de honteux combats ils voudraient t'engager; Mais c'est au ridicule encore à t'en venger. Avec ce même esprit cet art qui sur la scène, Dévoila plaisamment la doctrine peu saine De tous ces faux Catons, moralistes sans mœurs, Nous prônant la vertu qui n'est pas dans leurs cœurs Présente-nous aussi la comique peinture De quelque Trissotin trace d'après nature, Et que de loge en loge, au parterre, au foyer, On se dise en riant : hé! c'est l'Abbé Coyer.

300 PIECES RELATIVES

Ou bien enveloppant une critique fine
Sous une fiction agréable & badine,
Peins la Sottise ensin, sortant d'un long oubli;
Sur les débris du Goût son empire établi.
Peins-nous tous les Héros marchant sous sa bannière;
L'un au Fils naturel immolant tout Molière;
Cet autre destinant la scène aux Iroquois;
Sedaine de bousson qu'il sut jadis par choix,
Soudain, sans le savoir, devenu Philosophe:
Tant d'autres que je tais, Auteurs de même étosse,
Dont les noms rempliraient Moréri tout entier,
Mais aussi peu connus que l'obscur Charpentier.

Que ta vengeance donc honore ton génie.

A force de bons mots punis la calomnie,

Et que tes ennemis, de tes vers désolés,

Pour prix de leurs fureurs soient à jamais siffés.

Pour moi qui de bonne heure éclairé par Horace,
Du vrai goût délaissé n'ai point perdu la trace,
Qui rempli des leçons que Despréaux m'apprit,
Au faux esprit du siècle ai fermé mon esprit;
Je veux ainsi que toi, sans craindre leur sottise,
De nos tristes Auteurs me rire avec franchise,
Et payer par un vers malignement tourné,
L'ennui que les d'Arnaud souvent m'auront donné.



AVIS DES ÉDITEURS.

L'A petite Pièce suivante courut manuscrite à Paris, quelque-tems après que la Dunciade eût paru. Le ton qui y règne prouve que du moins quelques personnes vouturent bien entendre raillerie. Elle sut faite, sans doute, pour consoler M. P..... du Libelle qui avait paru contre lui sous le titre de la Vision; & l'atrocité de ce dérnier Ecrit ne pouvait être plus heureusement réprimée que par le badinage de celui-ci.



LA

VÉRITABLE VISION

DE

CHARLES P...

.... Et je m'éveillai en furfaut, & je reconnus l'Enchanteur Merlin à fa longue barbe blanche; & j'entendis distinctement ces paroles:

Rassure-toi, mon fils, & quoiqu'il y ait eu des pseudo-prophètes, tel que celui de Bohé-mischbroda,

Et d'ignorans Visionnaires, tel que l'Auteur de la Vision,

Et que l'esprit de mensonge ait parlé par leur bouche pour décrier les vrais prophêtes, prens co siance en ce que je vais t'annoncer, & ne te décourage point.

Et parce que tu as été mon ferviteur, Et que tuas fidélement employé ma Lorgnette LA VÉRIT. VISION DE CHARLES P... 303 à l'usage auquel je l'avais destinée, tu éprouveras la persécution comme tu l'as déjà éprouvée:

Et les sots entreront en sureur, parce que tu auras découvert en riant leurs longues oreilles;

Et ils iront sonner l'alarme dans tous les bureaux d'esprit & chez tous leurs protecteurs;

Et chacun d'eux s'empressera de dire : Monseigneur ou Madame, si je ne suis qu'un sot, que deviendra la petite réputation que j'ayais pris tant de peine à vous faire?

Et ils soulèveront contre toi les Académies, quoique tu ayes loué plusieurs membres de ces Académies; & ils tâcheront de faire tomber quelques gens de mérite dans les pièges de leur vanité;

Et ils te fourniront la matière de plusieurs nouveaux Chants pour ta Dunciade;

Et parce que tu auras été plaisant, ils t'appelleront scélérat,

Et ils recueilleront les injures qu'on disait à Molière.

304 LA VÉRITABLE VISION

Et celles qu'on a dites à Boileau & à Alexandre Pope:

Et sans le vouloir ils t'égaleront aux Grands Hommes, en t'associant aux mêmes insultes qu'ils leur ont faites;

Et ils configneront ces gentillesses de leur esprit, jusques dans l'Encyclopédie, qu'ils appellent le Livre,

Et personne n'y prendra garde.

Et cette compilation des compilations, qui ne devait contenir que des vérités utiles, n'aura plus de Lecteur, parce qu'elle sera devenue le dépôt des erreurs, des libelles & des mensonges.

Et désabusés des gros Dictionnaires qu'on ne lit point, ils te diront des injures dans de petits Almanachs qu'on ne lira pas davantage:

Et quand ils auront fait de mauvaises Saty.
res, ils te les attribueront pour te punir d'en
avoir fait de bonnes;

Et les honnêtes gens ne les croiront pas:

Et pour te contredire, ils donneront le titre de sots à de Grands Hommes; DE CHARLES P... 305 Et ils donneront celui de grands hommes à des fots;

Et pourtant chacun d'eux ne sera offensé que des traits de la Dunciade qui le regarderont personnellement, (*) & ne pourra s'empêcher de rire tout bas de ce que tu auras dit
des autres,

Et le Public rira d'eux tous :

Et maître Aliboron de l'Académie des Arcades ne cessera de braire,

Et il sera imité par beaucoup d'autres, qui crieront derrière toi: Voilà le monstre:

^(*) Ceci fait allusion à une anecdote assez plaisante. L'Auteur lut sa Dunciade, avant qu'elle parût, à plusieurs des héros du Poëme pris séparément, avec l'attention de supprimer toujours le nom de celui qui en écoutait la lecture. Chacun de ces Messieurs riait de la meilleure foi du monde, & convenait qu'il n'y avait rien du tout à redire à la liberté que l'Auteur avait prise. C'était à qui répéterait pulchre, benè, recté: tant il est vrai qu'intérieurement ces Messieurs se rendent justice, & qu'en s'exceptant eux-mêmes, ils se jugent àpeu-près comme l'Auteur les a jugés. Rien ne prouve davantage que ce dernier a eu raison; & c'était le meilleur expédient qu'il pût choisir pour éprouver son propre ouvrage. Il est vrai que dès que la Dunciade parut, ceux qui ne s'attendaient pas à y trouver leur nom, ne manquèrent pas de faire cause commune avec les autres; &, comme on peut bien le penser, l'Auteur n'en fut ni affligé, ni surpris.

306 LA VERITABLE VISION

Et ils feront pleuvoir jusques dans ta retraite, de petits libelles anonymes, que tu pourras ajouter en forme de supplément à la Dunciade:

Et comme il est plus aisé de calomnier que de plaire, ils finiront par ennuyer même leurs semblables;

Et ils cabaleront pour t'interdire les Presses, comme si tu avais fait, à leur exemple, des Ouvrages téméraires & des Ecrits calomnieux:

Et la Dunciade aura plus de peine à être imprimée que les Si, les Mais, les Quand, les Qu'est-ce, les Pourquoi, & les Facéties Parissennes;

Et parce que tu auras dit qu'ils font mal des vers ou de la prose, on te débitera sous le manteau comme le Portier des Chartreux,

Et ils débiteront pendant ce tems-là leurs petits Pamphlets philosophiques sur le Gouvernement & sur la Religion;

Et malgré tous leurs effots, la bonne compagnie de la Cour & de la Ville sera pour toi, ainsi que tu l'as déjà éprouvé;

Et de ce débordement d'Ecrits que tu auras

DE CHARLES P... 307. excités, il ne subsistera au bout de quelques années, que tes Philosophes & ta Dunciade;

Et tu feras à leur amour propre de nouvelles plaies auxquelles ils ne s'attendent pas;

Et ils auront dans leur parti beaucoup de déserteurs;

Et tous ceux qui sont demeurés fidèles au bon goût se réuniront avec toi;

Et je me suis réservé un petit troupeau d'Elus, qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles;

Et l'Année Littéraire ne prévaudra pas constr'eux;

Et la génération qui se prépare vaudra mieux que la précédente, & te consolera;

Et leurs ouvrages & les tiens rendront à ta Nation un peu de cette gaîté qui lui convenait si bien, & qui n'a jamais produit de mal;

Et la manie du bel esprit & la folie du rais sonnement commenceront à décliner;

Et il y aura moins de Philosophes;

Et les Dames auront moins de vapeurs;

308 LA VÉRITABLE VISION

y chantera des vaudevilles comme au tems passé;

Et la maladie des prétentions disparaîtra devant la joie;

Et tant de gens qui s'y entendent si mal, ne se mêleront plus ni de finance, ni de politique, ni d'agriculture, ni de commerce, ni même de querelles Théologiques;

Et les Matelots se reposeront de la manœuvre du vaisseau sur l'art du Pilote:

Et tout digne Français se contentera d'aimer son maître, sa Patrie, sa Dame & le plaisir:

Et l'ancien honneur, l'ancienne franchise, l'ancienne galanterie, l'ancienne politesse & l'ancienne bravoure régneront en France plus que jamais;

Et ta Nation ramenée à son premier caractère, redeviendra la plus brillante & la plus aimable des Nations,

Et il n'y aura plus d'Anglomanie.

Et lorsque ce bon tems sera revenu, tu seras quelques Comédies plaisantes, & l'on ne s'és

DE CHARLES P... 309 tonnera plus de ne pas pleurer aux Comédies,

Et on cessera de rire aux Tragédies,

Et tout rentrera dans l'ordre;

Et il te sera permis d'avouer la Dunciade, Et les honnêtes gens qui auront prévu ces choses, diront avec toi:

Venger le goût, c'est servir sa Patrie.



OBSERVATIONS

SUR LE POEME

DELA

DUNCIADE,

Par feu M. l'Abbé BRUZZOLLI, de l'Académie des Invaghiti de Mantoue.

A Dunciade est un Poeme satyrique: c'est donc avec les Ouvrages du même genre qu'il convient de la comparer. Si l'Auteur s'est permis contre l'honneur de quelques Citoyens une licence condamnable, on ne peut sans doute l'excuser, Si au contraire on démontre qu'il s'est abstenu de tous les excès dont on lui avait donné l'exemple, & qu'il a circonscrit la satyre dans les justes limites que la raison & le goût lui ont sixées, non-seulement il doit s'attendre à l'indulgence mais à la considération de tous les honnêtes gens.

SUR LA DUNCIADE.

Je ne le jugerai que d'après des Ecrivains de sa Nation, car son apologie serait trop aisée, si je mettais ses traits les plus hardis en parallèle avec les excessives libertés qu'ont prises en Angleterre les Rochester & les Pope; en Allemagne les Rabener & les Haller, ou même parmi nous, notre Arioste & notre Menzini, quoique les plus réservés de nos satyriques. Je ne le comparerai pas même à Regnier, mais à Boileau, le plus circonspect des auteurs Français: On ne compare point les talens, mais les saits.

L'Auteur observe avec raison dans la Préface de son Poëme, que l'on n'y trouve aucun vers de l'espèce de celui ci:

J'appelle un chat un chat & Rollet un fripon.

Il y pouvait ajoûter ces autres vers du même Poëte:

On compterait plutôt combien dans un printems Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens, Et combien la Neveu, devant son mariage, A de sois au Public vendu son pucelage,

Ces traits portent directement sur les mœurs, & ce n'est pas la seule hardiesse dont Boileau fournirait des exemples. Plusieurs Citoyens, tels que les Avocats Gautier, Huot & le Mazier,

décriés sur leur état; tous les Chanoines de la Sainte Chapelle, représentés comme des Epicuriens fainéans & imbécilles; l'Architecte Perrault accusé d'ignorance dans son art; le traiteur Mignot, qualifié d'empoisonneur; le Perruquier, l'amour parlant à sa femme des plaisirs défendus qu'ils ont goûtés ensemble avant le mariage; tous ces particuliers (qui n'étaient pas gens de Lettres) auraient peut-être eu lieu de se plaindre de ces libertés de Boileau, qui ne s'en fût pas justifié aussi facilement que de ses innocentes plaisanteries sur les Ecrits des Cotin & des Pradon. Or on ne trouve dans la Dunciade que des plaifanteries de ce dernier genre, & à l'exception de quelques Auteurs, qui sont esclaves nes de quiconque les achète, aucun Citoyen ne paraît avoir eu lieu de se plaindre de M. P...

Eh! qui sont encore les Gens deLettres aux dépens desquels il s'est permis de rire? A-t-il, à l'exemple de certains Ecrivains, dont les ouvrages paraissent cependant tous les jours con licenza de' superiori, a-t-il essayé d'avilir ce que la Littérature Française a de plus estimable, les Montesquieu, les Crébillon, les Voltaire, les Busson, les Rousseau, les d'Alembert, les Condillac, les Mab y, les Piron, les Gresset, & tant d'autres dont un homme étranger en

France n'est pas obligé de se rappeller tous les noms? Il a parlé de presque tous ces Ecrivains, plus ou moins célèbres, avec les justes égards qui leur sont dûs. Qui donc a-t-il attaqué? Quelques Poëtes ampoulés & barbares, quelques Charlatans de Philosophie, quelques Pédans accrédités, quelques Auteurs de mauvais Romans, de sades Héroïdes, de petits Contes, d'ennuyeux Libelles, d'Opéra boussons, de Parades, ou, ce qui est encore pis, de ces Drames lugubres qu'on ne peut lire sans une secret re indignation contre ceux qui ont osé profaner, par de pareils ouvrages, le plus beau Théatre de l'Europe.

Existerait-il donc en France une loi qui défendît de s'égayer aux dépens de la plus vaine & de la plus frivole des prétentions, celle du bel esprit, lorsque cette manie n'est justifiée par aucun talent. Que les Ecrivains prosateurs ou Poëtes cessent de se faire illusion. Placés naturellement entre la gloire & les sisses, dès qu'ils ont eu l'orgueil de se dévouer aux arts de pur agrément, ils se sont mis dans la nécessité de plaire sous peine du ridicule.

Il n'en est ni d'un versificateur, ni d'un muficien, comme de ceux qui exercent, sous la protection des loix, une profession utile ou nécessaire. Ceux-ci doivent être soutenus si on les trouble dans l'exercice de leur état; les auttres ne doivent être défendus que par leurs propres talens. La gloire est pour eux une belle récompense quand ils réussissent, & le sifflet une peine bien modérée quand ils ennuient.

Par quel étrange renversement d'idées, ces Messieurs qui, en tout pays, se soulèvent si volontiers contre toute espèce de joug (même dans les matières les plus respectables) voudraient-ils établir sur le Parnasse l'intolérance & l'inquisition? Quoi! leur faudrait-il des Arrêts pour se faire admirer? Jusqu'où ne va point le délire de la vanité humiliée! Est-il donc bien vrai, comme l'a dit le célèbre Caldéron, qu'une femme quittée pour sa laideur, & un Poëte sifflé pour son ineptie, seraient en effet les deux Etres les plus dangereux, les plus impitoyables si leur dépit n'était pas heureusement borné par leur faiblesse!

Qu'auraient pensé dans l'autre siècle les Séguier, les Lamoignon, les Daguesseau, les Bignon, & tant d'autres Magistrats illustres, dont le génie sans doute anime encore leurs successeurs, si Cotin, quoique prédicateur, si Pradon, si Quinault même étaient venus leur demander vengeance des railleries de Defpréaux? A cette impertinente requête ne voyezvous pas l'auguste Assemblée partager ce rire

SUR LA DUNCIADE.

inextinguible qu'Homère prête à ses Dieux;

Quando vider, Vulcan fervir per cafa.

Cependant, on ne peut nier que les Satyres de Despréaux n'eussent quelquesois un caractère d'amertume que toutes les plaisanteries de la Dunciade n'auront jamais. On sait que souvent il insérait des vers satyriques jusques dans les Epîtres qu'il adressait à Louis XIV. Par-là il semblait rendre en quelque sorte le Monarque complice de ses malignités, & le sujet maltraité avait la douleur d'être convaincu du mérpris de son Maître.

Si l'on objectait à l'Auteur de la Dunciade la quantité de noms qu'il a répandus dans son Poëme, il serait aisé de prouver qu'il y en a bien davantage encore dans les Satyres de Boileau, (*) On y trouve à la fois & des Ecri-

NOTE DES EDITEURS.

(*) Pour démontrer aux yeux des Lecteurs que M. l'Abbé Bruzolli n'exagère pas, nous croyons devoir transcrire ici la plupart des noms que Boileau a sacrifiés à la vengeance du goût: Quinault, Chapelain, les deux Perrault, Charpentief, la Calprenéde, Hainault, Brébœuf, Boursault, Desmarets de Saint Sorlin, Regnier Desmarets, Titreville, Colletet, Linière, Pinchêne, Pradon, Boyer, Sauval, Perrin, Bonnecorse, Scarron, Dassoui, Malleville, Gombaud, Tallemant, le Clerc, Faret, Saint Amand, Conrart, Rampale, Ménardière, Corbin, Dusouhait, Magnon, l'Abbé de Pure, Ménage, Cotin, Cassaigne, Scudéri, Neuf-Germain, la Serre, le Pays, Montmaur, Pelletier, Saint Pavin, Sainte Garde, les Journalistes de Trévoux, Bardin, Motin, la Morlière, &c. &c. &c.

16 OBSERVATIONS

vains obscurs en plus grand nombre que dans la Dunciade, & des Auteurs plus distingués dont presque tous étaient de l'Académie Française, & quelques hommes enfin qui conservent encore, malgré les railleries de Despréaux, une juste célébrité. Peut-être aussi la postérité sera-t-elle quelques exceptions aux jugemens portés dans la Dunciade; & cette espérance doit servir de consolation à tous ceux qui se croient en droit d'en appeller.

Mais c'est sur-tout avec ceux deses Contemporains qui ont écrit des Satyres que M. P... doit être comparé. C'est le seul moyen d'apprécier avec équité le genre de malignité dont on l'accuse.

Voici des traits satyriques connus & pris au hazard dans les Œuvres d'un des plus célèbres Ecrivains Français.

Ce vieux rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse & jamais corrigé,
Ce vil Rusus, (*) que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui depuis serpent envénimé,

^(*) Le grand Rousseau.

Piqua le sein qui l'avait ranimé,

L'affreux Rufus, loin de cacher en paix

Des jours tissus de honte & de forfaits,

Va r'allumer aux marais de Bruxelles.

D'un feu mourant les pâles étincelles,

Et contre moi croit rejetter l'affront

De l'infamie écrite sur son front.

Epître contre la Calomnie.

Quel monstre plus hideux s'avance !
La nature suit & s'offense!
A l'aspect de ce vieux Giton.
Il a la rage de Zosle,
De Gacon l'esprit & le style,
Et l'ame impure de Chausson.

C'est Dessontaines, c'est ce Prêtre Venu de Sodome à Bicêtre, De Bicêtre au sacré vallon. A-t-il l'espérance bisarre Que le bûcher qu'on lui prépare Soit fait des lauriers d'Apollon? Ode sur l'ingratitude.

Quel est (dit Candide) ce gros cochon qui » m'a dit tant de mal de la Pièce où j'ai tant » pleuré? C'est un folliculaire. Qu'appellez-» vous folliculaire? C'est un faiseur de feuilles, » un Fré...

Candide.

318 OBSERVATIONS

» Monsieur Frélon, Quoi! l'on ne vous à

» pas encore montré en public le cou décoré

» d'un collier de fer de quatre pouces de hau-

» teur?

L'Ecossaise, (Comédie que l'on représente tous les jours.)

Je m'acostai d'un homme à lourde mine, Qui sur sa plume a fondé sa cuisine, Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon, De Loyola chassé pour ses fredaines, Vermisseau né du cu de Dessontaines, Digne en tout sens de son extraction, Lâche Zoile, autresois laid Giton Cet animal se nommait Jean F....

Le Pauvre Diable.

On peut remarquer en passant, que dans cette Satyre du pauvre Diable, il y a dix à douze personnes de nommées. J'étais à Paris quand elle parut, & elle avait le cours le plus paisible. D'ailleurs, les Ouvrages de l'Auteur sont entre les mains de tout le monde.

Nous grossirions trop ce Recueil, si nous nous permettions de rapporter toutes les Epigrammes de ce genre contenues dans les Epîtres de cet illustre Ecrivain à Madame D****, & au Vaisseau qui porte son nom; dans une de ses petites pièces sugitives, intitu-lée les Chevaux & les Anes, dans ce Chant dé-

SUR LA DUNCIADE.

taché du Poëme de la Pucelle, ou l'Auteur voit tant de beaux Esprits aux galères; dans les brochures facétieuses qu'il a successivement publiées sur MM. La Beaumelle, Larcher, Néedham, Guyon, Patouillet, Nonotte, Coger, &c. &c. ensin dans le Poëme connu sous le titre de la Guerre de Genève.

Les Satyres du même Auteur contre M. de Maupertuis, ont à-peu-près la même teinte. Celles qu'il a faites contre M. de Pompignan, quoique plus modérées, ne laissent pas de contenir encore quelques personnalités un peu vives. Elles sont d'une verve plus gaie; mais pourtant on y reconnaît toujours le même pinçeau, la même manière.

Des Ouvrages de ce Poëte célèbre qui a si bien connu le ton de son siècle, l'art des bien-séances, & qui vient de publier les Honnétetés Littéraires, si je passe à d'autres Ecrits satyriques qui ont eu le plus de vogue à Paris, depuis quelques années, on y verra la liberté poussée encore plus loin. L'Auteur de la Dunciade lui-même a été attaqué de la manière la plus indécente dans plusieurs Libelles, attribués par la notoriété publique à des gens qui ne rougissent point de s'appeller philosophes. Des Magistrats, des Femmes illustres par leur naiffance, des Citoyens du premier ordre, se sont

320 OBSERVATIONS.

facéties atroces, qui n'ont pas été moins communes dans ce siècle prétendu philosophique, que dans l'âge ténébreux du pédantisme.

Voilà donc le ton qui régnait dans les Ecrits polémiques, le ton qui était à la mode, lorsque l'Auteur de la Dunciade a donné son Poëme. On demande actuellement à quiconque sait lire, s'il y a la moindre comparaison à faire entre les traits que nous avons rapportés, & les plaisanteries de cette même Dunciade. De pures sictions, telles que des Aîles à l'envers, un Bouclier, une Lorgnette, un Sisset, des vers sans aigreur & sans siel, tel que:

Préron par qui l'on bâille en France,

Tout ce badinage allégorique peut-il paraître du même genre que les Ouvrages dont on s'est permis de donner une faible idée? N'est-il donc pas évident que M. P... a réformé la Satyre, & qu'il l'a ramenée à ce caractère de modération dont jamais elle n'aurait dû s'écarter? Toute sa Dunciade se trouverait justissée par ce seul vers de Molière:

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.

D'après cela, ne pourrait-on pas regarder comme

comme très-étrange, que cet Auteur soit accusé tous les jours de méchanceté par quelques-uns de ces mêmes Ecrivains qui sont dans l'habitude de se permettre la plus grande licence; & ne serait-ce point ici le cas de leur appliquer notre proverbe trivial, mais plein de sens: La padella chiama un Caldaro cul brucciato?

On peut ajouter à cette Apologie suffisante, sans doute, pour dessiller les yeux les plus prévenus, que l'Auteur de la Dunciade (à ce que des personnes qui le connaissent particulièrement nous ont certissé) est arrivé à Paris dans sa plus tendre jeunesse, c'est-à-dire dans l'âge de l'imprudence & des sautes: cependant, malgré la contagion de l'emple, & le succès de tant d'Ouvrages licencieux en tout genre dont l'Europe a été inondée, on ne voit pas qu'il ait été noté même d'un soupçon sur aucun Ecrit contraire à l'ordre, & qui blessat le moins du monde l'œconomie civile & religieuse du Gouvernement. Il a été courageux & libre, & rien de plus.

Ce serait donc une injustice bien étrange que d'embrasser la querelle des ennemis de M. P..., tandis qu'ils emploient contre lui, non-seulement l'injure pour le dissamer, maisla violence pour l'empêcner de se désendre. Ce serait, comme on le dit parmi nous, d'après Juyé-

Tome I.

8

Quis tulerit Nrachos de seditione quærentes!

REMARQUES DES ÉDITEURS.

Il nous semble qu'on ne peut rien ajouter à cette Apologie qui doit rendre la mémoire de M. l'Abbé Bruzzolli à jamais précieuse à toutes les personnes qui se piquent d'impartialité. Cependant nous croyons pouvoir dire encore qu'en faisant sa Dunciade, M. P... n'a fait que fe conformer au desir unanime des Gens de Lettres. On a déjà vu dans sa Présace combien M. de Voltaire souhaitait l'existence d'un pareil Poëme. Mais si l'on trouve le même souhait exprimé plus vivement encore dans un Auteur qui est ici du plus grand poids, dans M. d'Arnaud de Baculard; si deux esprits éloignés par une échelle de degrés si incommensurables, se font fortuitement rencontrés dans une même idée; si l'Hysope s'est en quelque sorte exprimé comme le Cèdre, ne doit-on pas en conclure qu'en effet M. P.,. n'a fait que remSUR LA DUNCIADE. 323
plir le vœu public? Or voici ce qu'on trouve
dans les Œuvres de M. d'Arnaud, Tome L.
page 182.

Et vous par qui font créés ces chefs-d'œuvre:
Vous qu'aujourd'hui soutiennent vos manœuvres;
Esprits charmans qui possédez si bien
L'urbanité, ce galant entretien;
Ce doux jargon qu'on ose trouver sade,
Dignes héros d'un autre Dunciade,
Hâtez-vous donc de remplir vos destins:
Vous dormirez parmi ses Trissotins.

Et sur cela M. d'Arnaud observe judicieusement dans une Note, que si nous n'avons pas sait à la Dunciade de Pope (Poëme qu'il dit être écrit dans le goût du Lutrin) un accueil aussi distingué qu'à ses autres Poésies, c'est que par un abus de notre éducation Française, nous ne connaissons guères que la Littérature de notre pays. Cependant M. d'Arnaud souhaiterait encore à la Dunciade Anglaise plus de graces & d'ironie.



REQUESTE

De plusieurs Grands-Hommes à Monfeigneur le CHANCELIER, contre la nouvelle Edition de la Dunciade.

PAR

M. FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU, actuellement Avocat au Parlement de Paris.

AH! Monseigneur, daignez de grace
Prendre part à notre courroux.
Sachez qu'en ses transports jaloux,
Un singe de Pope & d'Horace
Se prépare à nous berner tous.
Ah! Monseigneur, écoutez-nous,
Pour conjurer cette disgrace,
Nos Muses sont à vos genoux.

On dit que la sienne menace D'immoler encor dans ses vers Tous les illustres du Parnasse, Et nous dispute avec audace Les hommages de l'univers! Peut-on avec indifférence
Regarder un tel attentat?
Non non, pour ce crime d'Etat
Il ne faut point de Tolérance.
Il siffle sans ménagement
Le Traducteur de Jérémie! (*)
Il ose avouer hautement
Qu'il bâille en lisant Euphémie! (**)
Il croit dormir impunément
Aux Discours de l'Académie;
Et cacher sa bile ennemie
Sous le masque de l'enjoûment.
Pour tant d'audace & dinsamie,
Est-il un trop dur châtiment?

C'est peu de rendre ridicules Les de Rosois, & les d'Arnauds, De déchirer leurs Opuscules, Si célèbres dans les Journaux,

^(*) M. d'Arn... Sa Traduction est connue par cette Epigramme:

Or savez-vous pourquoi pleurait tant Jérémie?

C'est que par don de prophétie,

Ce grand larmoyeur prévoyait

Qu'un jour d'Arnaud le traduirait.

^(**) Euphémie, Parade lugubre du même Auteur.
X iii

REQUÊTE, &c.

Et tous les vers duriuscules De nos Rimeurs originaux. Monseigneur, pourrez-vous le croire? Et vit-on jamais rien de tel! Il a fifflé Guiltaume Tell, (*) Et veut au divin Marmontel Fermer le temple de la gloire. Jamais on n'eut le goût si faux. Jamais l'on n'eut l'ame si noire. Le traître vante la mémoire De ce monstre de Despréaux. Il a l'audace fingulière D'immoler nos Drames Anglais. Nos pathétiques Béverleys, Aux vieilles farces de Molière. Il veut faire trouver du feu Dans les glaces de la Bruyère. Il a le front d'être en tout lieu Le Zoile de la Morlière,

16

^(*) La plus dure des Tragédies de M. le Mié... Nous apprenons qu'elle vient d'être rendue très-fidélement, vers pour vers, en langue Allemande, par le célèbre M. Samuel Winstrispurgherghow, & que sa traduction a été représentée, avec autant de succès que l'original, dans le Bailliage de Schwartzemburg, & dans la Comté de Rapperschweil, près Zurrachen, en Suisse.

Et le flatteur de Montesquieu!
Souffrirez-vous qu'il fasse un jeu
De renverser tous nos systèmes, (*)
Et d'oser nous traiter nous-mêmes,
Comme nous avons traité Dieu?

S'il eût berné, dans sa Satyre, D'Alembert, Voltaire ou Buffon, Sans doute, on pourrait lui fourire. Sur de tels hommes, dans le fond, Il est bien permis de médire. Mais il ose, ô crime! ô délire! Infulter l'Opéra bouffon. Mégère, en Muse travestie, Inspira sa perversité; Il blesse notre vanité. Nous nous plaignons par modeftie Et fur-tout par humanité. En vain la bonne Compagnie S'obstine à louer sa gaîté, Il nous couvre d'ignominie Aux yeux de la postérité, Son insolente liberté Ne doit pas rester impunie. Au défaut de votre équité, Nous armerons la Calomnie.

^(*) Allusion à la Comédie des Philosophes.

328 REQUETE, &c.

Nous déchaînerons les serpens Du Fanatisme & de l'Envie; Et puisqu'il rit à nos dépens, Nous empoisonnerons sa vie.

Rire est un forfait aujourd'hui. S'il est ennuyé de nos rimes, C'est le plus grand de tous les crimes Que de témoigner son ennui.

Punissez sa Muse profane,

Et vengez ensin notre honneur.

Le tems est venu, Monseigneur,

D'accabler cet Aristophane:

Et pour mieux le désespérer,

Supprimant l'œuvre criminelle

Dont il voulait nous attérer,

Il faut que sans plus différer,

Une sentence solemnelle

Le condamne à nous admires

FIN.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

| | · No carlo de la companya della companya de la companya della comp |
|-----------------------------------|--|
| A VIS des Editeurs, | page s |
| Lettre de l'Auteur aux Editeurs | Margano 7 |
| La Dunciade, CHANT I. La L | orgnette, 25 |
| CHANT II. La Harangue, | 34 |
| CHANT III. Le Bouclier, | 4.16. 11 43 |
| CHANT IV. Le Bûcher, | 52 |
| CHANT V. Le Soupé, | 61 |
| CHANT VI. Le Boudoir, | 69 |
| CHANT VII. La Vision, | 79 |
| CHANT VIII. L'Ambassade; | 9t |
| CHANT IX. Les Amázones; | 101 |
| CHANT X. Le Sifflet, | 109 |
| NOTES DES ÉDI fur la Dunciade. | TEURS |
| Notes du CHANT I. | 121 |
| CHANT II. | 132 |
| CHANT III. | 139 |
| CHANT IV. | 147 |
| CHANT V. | 252 |
| CHANT VL | 878 |

| TABLE DES PIECE | \$ |
|--|----------|
| Notes du CHANT VII. | 165 |
| CHANT VIII. | 175 |
| CHANT IX. | 186 |
| CHANT X. | 192 |
| VARIANTES CHOIS | ES |
| dans les Editions de 1764 & 177 | 70. |
| CHANT I. | 197 |
| CHANT II. | 208 |
| CHANT III. | 210 |
| CHANT IV. | 211 |
| Choix de quelques Articles tirés de la | première |
| Edition des Mémoires Littéraires | de l'Au- |
| geur, | 213 |
| Avis des Editeurs, | 215 |
| Choix des Articles, | - 217 |
| NOMS des Auteurs qui forment ce | choix. |
| Agarq (N. d'). | Ibid. |
| Bastide (Jean-François). | Ibid. |
| Blin (Adrien Michel-Hyacinthe-Nepon | nucene) |
| • | 218 |
| Charpentier. (Louis) | 219 |
| Chaumeix. (Abraham) | Ibid. |
| Isoir de Liste. (N.) | Ibid. |
| Jonval. (N.) | 220 |
| Landois. (Paul.) | Ibid. |
| | 221 |
| Mailhol. (Gabriel) | 222 |
| Mathon de la Cour. (Charles-Joseph) | 223 |

| DU PREMIER VOLUM | ME. iij |
|---|--------------|
| Morlière (Charles-Jacques-Louis-Augus | |
| valier de la) | 224 |
| Mouhy (Charles de Fieux, Chevalier de | |
| Muse Limonadière. | 225 |
| Poinsinet. (Antoine-Henry) | 226 |
| | Ibid. |
| Porte Lance. (N.). Quétant. | |
| | 227 Ibid. |
| Rofois. | 128 |
| Vadé. (Jean-Joseph) | 140 |
| Pièces relatives à la Dunciade. | HV. |
| 교육식 유민이 아이는 어떻게 되었는데 하게 되는데 하는데 무슨데, 그리면 하는데 얼마나 얼마나 하는데 없는데 얼마나를 다 먹었다. | 231 |
| Discours Préliminaire de l'Edition de 17 Lettre de l'Auteur à M. le Comte de B | |
| | |
| Lettre de l'Auteur au Roi de Pologne, | 257 |
| Lettre du même à Monseigneur le Duc de | |
| I L. M. L. W. L L. M. D. L. P. | 259 |
| Lettres de M. de Voltaire à M. P. à l'occ | |
| la Dunciade, avec les Réponses de ce | |
| 5 D L C | 260 |
| Réponse. | 262 |
| Autre Lettre de M. de Voltaire. | 265 |
| Remarque. | 268 |
| Autre Lettre de M. de Voltaire. | 269 |
| Réponse. | 272 |
| Remarque. | 278 |
| Extrait d'une Lettre adressée aux Auteurs | |
| nal Encyclopedique. | 281 |
| Avis des Editeurs. | 285 |
| Lettre de M. le Brun à l'Auteur de la D | |
| | 286 |

المان ا

| jv TABLE DES PIECES, &c. | |
|--|-------|
| Lettre de M. de la Harpe au même, | 288 |
| Vers au même. | 290 |
| Autres Vers au même. | 291 |
| Satyre adressée au même par M. Clément. | 292 |
| Avis des Editeurs. | 301 |
| La véritable Vision de Charles P | 302 |
| Observations sur le Poeme de la Dunciade | |
| M. l'Abbé Bruzzolli, &c. | 310 |
| Requête de plusieurs Grands-hommes à Mo | nsei- |
| gneur le CHANCELIER, contre la nou | |
| Edition de la Dunciade. Par M. FRANG | OIS |
| DE NEUF-CHATEAU, actuellement Av | ocat |
| au Parlement de Paris. | 324 |

Fin de la Table.



Fautes à corriger dans le premier Volume.

Page 222, ligne 12, Ses pièces de Théâtre; lisez;

Page 226, ligne 13, On a de lui sous nom du Cercle; lisez, On a de lui sous le titre du Cercle.

Ibid. ligne 16, d'une pièce titre de notre Auteur, qui avait paru. lisez, d'une pièce de M. P..., intitulée de même, & qui avait paru.

Page 229, ligne 7, l'homme, quel qu'il soit, est toujours un assez beau modèle; lisez, & l'homme, quel qu'il soit, est toujours un sujet digne d'exercer son génie;

Page 244, ligne 6, les honnêtes gens connaîtront;

lifez, les honnêtes gens reconnaîtront.

Page 250, ligne 16, ses expressions; lifez, ces ex-

pressions.

Page 319, ligne 2, voit tant de beaux Esprits; lisez; envoie tant de beaux Esprits.

Page 322, ligne 6,

Quis tulerit Nrachos de seditione quærentes! lisez, Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Page 323, ligne 9, d'un autre Dunciade; lisez, d'une autre Dunciade,



Foregre de collifer de les le premier d'element The said the said supplies do Thildren A. Lie fing gugt int sh n. nO . ga en fe 18. 200 Tibilation of the street of th Conso linger into the saline of the The first season of the season of the first se where the complete for an exceptor the end of the least (the distance and restauration at . to a lit i see got We concern to the content of dis and a second second second and a second second O Design and the common of the contract of the is in its read on more covers. rell, separating Options of Markette and a property and I have been a few and the state of the s